FOUAD LAROUI

DE L'ISLAMISME

Une réfutation personnelle du totalitarisme religieux

À lire d'urgence !

Robert Laffont

FOUAD LAROUI

DE L'ISLAMISME

Une réfutation personnelle du totalitarisme religieux

Robert
Laffont

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Julliard

Les Dents du topographe, roman, 1996 (prix Découverte Albert-Camus).

De quel amour blessé, roman, 1998 (prix Beur FM ; prix Méditerranée des lycéens).

Méfiez-vous des parachutistes, roman, 1999.

Le Maboul, nouvelles, 2001.

La Fin tragique de Philomène Tralala, roman, 2003.

Tu n'as rien compris à Hassan II, nouvelles, 2004 (prix de la nouvelle de la Société des gens de lettres).

La Femme la plus riche du Yorkshire, roman, 2008.

Le Jour où Malika ne s'est pas mariée, nouvelles, 2009.

Une année chez les Français, roman, 2010 (prix Jean-Claude-Izzo ; prix du Meilleur Roman francophone ; mention spéciale du prix Métis ; prix de l'Association des écrivains de langue française – Adelf).

La Vieille Dame du riad, roman, 2011.

L'Étrange Affaire du pantalon de Dassoukine, nouvelles, 2012.

Les Tribulations du dernier Sijilmassi, roman, 2014.

Chez d'autres éditeurs

Chroniques des temps déraisonnables, Éditions Emina Soleil/Tarik, 2003.

L'Oued et le Consul (et autres nouvelles), Flammarion, 2006.

Le Drame linguistique marocain, Le Fennec/Zellige, 2011.

Le Jour où j'ai déjeuné avec le Diable, Zellige, 2012.

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2006

EAN 978-2-221-12304-1

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Suivez toute l'actualité des Éditions Robert Laffont sur
www.laffont.fr



Je crois en l'amour
où que mènent ses caravanes,
car l'amour est ma religion et ma foi.

IBN ARABI (1165-1240)

C'est dans le livre de l'amour humain qu'il faut apprendre à lire l'amour divin.

RUSBEHAN (1128-1209)

Avant-propos

Il y a dix ans paraissait une première version de ce livre. Il m'a semblé nécessaire de le reprendre et de le munir d'un avant-propos, pour trois raisons.

1. Je croyais alors qu'il suffisait de déconstruire, point par point, l'islamisme pour qu'il s'évapore, pour ainsi dire, de lui-même. Le lecteur ne manquerait pas d'être convaincu par les arguments avancés. Deux cas se présentaient : s'il était déjà un adversaire résolu du fondamentalisme religieux, je prêchais un convaincu, certes, mais peut-être lui fournissais-je quelques arguments de plus dans son combat. Si, au contraire, il était sur le point de céder aux sirènes de l'islamisme, il se détournerait de ce qui est une perversion de l'esprit et reviendrait à la foi individuelle, la seule qui vaille : intérieure, incommunicable, toute de spiritualité.

Pour ce qui est du « convaincu » à qui je voulais fournir des armes théoriques pour combattre l'islamisme, j'ai rencontré assez de personnes incarnant cette figure – surtout des enseignants confrontés dans leurs classes à un discours islamiste aussi péremptoire que rudimentaire… – pour m'assurer que cet objectif a été atteint. Mais le combat continue, et c'est aussi pour cette raison que cette nouvelle version paraît. J'espère toucher davantage de ces gens de bonne foi qui veulent des arguments pour engager le débat.

Quant aux jeunes de culture musulmane, ou aux convertis, qui sont tentés par les sirènes de l'islamisme, il faut reconnaître que l'objectif n'a pas été atteint. Peut-être ne pouvait-il pas l'être. Pourquoi ? C'est en partie pour répondre à cette question que je développe ici l'argument des « deux récits du monde ». En gros, ces jeunes gens sont déjà de l'autre côté du miroir et ne se soucient plus de ce qui se dit ou se publie de ce côté-ci. De façon anecdotique, les seuls parmi eux qui ont lu ce livre l'ont fait contraints et forcés, pour ainsi dire : leurs parents, inquiets de l'évolution intellectuelle de leur descendance, l'avaient acheté et mis entre leurs mains. J'ai eu plusieurs témoignages qui allaient dans

ce sens. La traduction en néerlandais de l'ouvrage, en 2006, m'a valu de recevoir une lettre de soixante-seize pages (!) écrite par un converti du Plat Pays, lettre qui prétendait réfuter mes arguments mais qui le faisait de façon dogmatique, invoquant sans cesse l'argument d'autorité (« Le cheikh Untel a dit ceci, l'imam Untel a dit cela… ») alors que j'entendais placer le débat au niveau de la raison. En conclusion, le jeune homme appelait la miséricorde divine sur la tête de ses parents qui avaient cru bien faire en lui offrant mon vain opuscule. J'espère que j'ai eu ma part de miséricorde, même invoquée en néerlandais…

2. Je croyais que tous les adversaires de l'islamisme étaient de bonne foi et qu'ils rejetaient en lui l'aspect totalitaire qu'on trouve dans toutes les religions. Autrement dit, je croyais que leur critique de l'islamisme n'était qu'une facette de leur critique de *tous* les fondamentalismes religieux. Et puis, je croyais qu'ils faisaient tous, comme moi, une claire distinction entre la foi individuelle, qui est en soi respectable, et la « religion organisée », source de tous les problèmes.

Sur ce point, j'ai dû déchanter. Beaucoup d'adversaires de l'islamisme ont l'indignation sélective. Leur critique se limite à l'islamisme, elle ne s'étend pas à tous les fondamentalismes religieux. Quant à faire la distinction entre la foi individuelle et la « religion organisée », ils s'y refusent. Certains nient même que cette distinction soit possible…

C'est d'ailleurs dans ce cadre que s'inscrit la polémique qui a fleuri au sujet du mot « islamophobie ». Pour certains, ce mot ne devrait tout simplement pas exister. C'est bien la première fois que l'on conteste le droit à l'existence d'un mot ! Certes, l'Académie française rejette parfois tel ou tel substantif parce qu'il est incorrect ou qu'il appartient au lexique d'une langue étrangère, mais elle se contente de déconseiller son usage. C'est donc la première fois qu'on refuse à un mot son existence même.

Or, comment ne pas l'utiliser ? Depuis quelques années, beaucoup de commentateurs et d'hommes politiques ne semblent plus faire de distinction entre l'islam et l'islamisme dans toutes ses dimensions : de sa dimension politique, avec par exemple les Frères musulmans, jusqu'à ses formes les plus détestables, dont la pire est Daech. On entend donc de plus en plus de gens qui clament haut et fort qu'ils n'aiment pas « l'islam » tout court. Geert Wilders va plus loin en répétant quasiment chaque jour qu'il *hait* l'islam (il utilise vraiment le mot « haine » – en néerlandais : *haat*). Comment exprimer cette attitude en un seul mot, sinon par le mot « islamophobie » ?

« Ne pas nommer les choses, c'est nier notre humanité », disait Albert Camus. La caractéristique fondamentale de l'espèce humaine, ce qui la distingue

des autres espèces animales, c'est le langage articulé. L'homme nomme : c'est en cela qu'il est homme. En nous interdisant de nommer quelque chose qui existe, veut-on nier notre humanité ? Veut-on nous empêcher de penser ?

Cette polémique, ce mauvais procès, vient de ce qu'on ne fait pas de distinction entre une foi individuelle (l'islam) et une volonté collective de régir la cité en s'appuyant sur des textes religieux (l'islamisme). Geert Wilders a parfaitement le droit de dire qu'il hait l'islam, ses adversaires ont parfaitement le droit de dire qu'il est islamophobe. S'il se contentait de combattre l'islamisme, ce sont ses adversaires qui auraient tort de le traiter d'islamophobe.

3. Enfin, il me semble maintenant que je n'avais pas assez insisté sur le fait que l'islamisme n'est pas, *d'abord*, un problème religieux. Je ne l'ai pas fait parce que cela me semblait évident. Ayant grandi à la fois parmi les Marocains, au Maroc, et parmi les Français (l'école Charcot d'El-Jadida, le lycée Lyautey de Casablanca), j'avais accès aux deux grands « récits du monde » : celui des Arabes et celui des Européens. Je n'avais pas vu que ce n'était pas le cas de tout le monde : l'ignorance du récit de l'autre est plus souvent la norme que l'exception.

Ce n'est pas un problème religieux

En ce qui concerne ce troisième point, la thèse est au fond assez simple. Elle peut être exprimée ainsi : le problème de l'islamisme (et donc du djihadisme) n'est pas, fondamentalement, un problème religieux. Il est plutôt la conséquence du choc entre deux récits du monde, l'un « européen » (ou « euro-américain »), l'autre « arabe » ; et ce choc a été tellement exacerbé au cours des deux dernières décennies par la multiplication des médias (chaînes satellitaires, Internet…) qu'il a produit *deux mondes parallèles* qui ne se parlent plus, ne s'entendent plus, ne se comprennent plus[1].

De ce point de vue, l'islamisme, sous tous ses aspects, est un symptôme, ce n'est pas la maladie. On peut s'attaquer à un symptôme mais on ne résout rien ainsi.

Pendant des décennies, le seul récit vraiment audible était le récit européen. Depuis une décennie, avec l'apparition des télévisions satellitaires, le récit arabe devient de plus en plus audible.

Je ne compte plus les enseignants, vus à la télévision ou rencontrés personnellement, qui disent, effarés : « Je ne peux rien enseigner sur la Shoah ! » Certains de leurs élèves issus de l'immigration s'y opposent violemment. C'est

l'aspect le plus spectaculaire de cet affrontement entre les deux récits.

Pourquoi ?

« Pourquoi ces jeunes se radicalisent ? On ne sait pas. Nous n'y comprenons rien[2]. » C'est Farah Pandith, du Council on Foreign Relations, nommée en 2009 par Hillary Clinton « représentante spéciale pour le monde musulman », qui s'exprime ainsi. Si même une spécialiste de la question n'y comprend rien…

Quand on ne comprend rien, on peut toujours chercher du côté de la psychanalyse : « Quels avantages procure le djihad à ceux qui y succombent ? Il calme les frustrations sexuelles, canalise la volonté de puissance, ouvre l'accès à une gloire facile, donne la possibilité de dominer ses semblables au nom de la soumission générale, offre la reconnaissance mimétique des autres candidats, libère le déchaînement sadien, assouvit le désir de servitude volontaire. Et si les psychanalystes étaient les seuls à pouvoir mener la lutte contre le djihadisme[3] ? »

Il y a sans doute beaucoup de vrai dans ce que dit ici Sylvain Tesson mais a) il raisonne au niveau de l'individu (et on ne comprend pas alors pourquoi des dizaines de milliers d'individus font exactement la même chose au même moment) ; b) il raisonne de l'extérieur (le djihadiste ne justifie pas *pour lui-même* son engagement par le désir d'avoir « accès à une gloire facile » ou de calmer ses « frustrations sexuelles ») ; c) ces explications n'offrent aucune possibilité de combattre le mal à sa racine : on imagine mal une brigade de psychanalystes sautant sur Raqqa, capitale de l'État islamique, comme les paras sautèrent autrefois sur Kolwezi, pour analyser de force les djihadistes et les délivrer de leurs complexes…

Un sujet extrêmement sensible

Quoique simple, cette thèse des deux récits se prête aisément à la caricature. Voici par exemple ce qu'on lit sous la plume d'un grand journaliste parisien, qu'on a connu plus avisé (et plus nuancé) : « Chaque jour, il nous faut traverser le pont-aux-ânes des crétineries : si nous en sommes là, par exemple, ce serait faute d'avoir réglé le conflit du Proche-Orient, qui se serait importé chez nous. On se frotte les yeux. C'est à peu près aussi intelligent que de dire que, sous le III^{e} Reich, les Juifs n'ont eu que ce qu'ils méritaient. De quoi donc les juifs de France sont-ils coupables[4] ? »

Cette belle envolée fait illusion jusqu'à ce qu'on l'analyse de près. Passons

sur l'expression « le pont-aux-ânes de la crétinerie » qui prétend disqualifier d'avance quiconque oserait n'être pas d'accord avec l'auteur. L'incohérence est dans l'articulation des phrases suivantes. Cette articulation dit ceci : quiconque pense que l'Europe a eu tort de ne pas régler le conflit du Proche-Orient pense *ipso facto* que les Juifs ont eu ce qu'ils méritaient sous le III^{e} Reich. Pour le coup, c'est à nous de nous frotter les yeux. D'où Giesbert tire-t-il cette analogie ? Au contraire, on peut parfaitement penser que :

1. l'Europe a eu tort de ne pas régler le conflit du Proche-Orient (qu'elle a créé) ;

2. ce conflit s'est effectivement importé en Europe et est à l'origine (d'une partie) des tensions qui y règnent ;

3. les Juifs d'Europe ont été les victimes totalement innocentes des atrocités nazies ;

4. les Juifs de France ne sont coupables de rien.

En affirmant avec force dans son éditorial que cette séquence est impossible (alors qu'elle représente la pensée *raisonnée* de beaucoup d'intellectuels du monde arabe), Giesbert affirme en fait que le seul récit possible est le récit européen (même quand il est incohérent…). Comment, dans ces conditions, peut-on discuter, se comprendre, envisager de résoudre le problème ?

Donc la thèse défendue ici peut aisément se caricaturer. Répétons-le alors avec force : il ne s'agit pas de désigner un coupable (Israël), ce qui ne serait que le pendant de « c'est la faute aux États arabes qui n'acceptent pas l'existence d'Israël[5] » et ne résoudrait rien ; il s'agit d'analyser un problème pour essayer d'esquisser une solution.

Le récit arabe : la promesse de Lawrence

Le chérif de La Mecque, Hussein ibn Ali[6], et le haut commissaire britannique en Égypte, Sir Henry McMahon, échangent entre le 14 juillet 1915 et le 30 juin 1916 des lettres concernant l'avenir des territoires arabes sous domination turque. Londres encourage les Arabes à se révolter contre l'Empire ottoman, devenu l'allié de l'Allemagne durant la Grande Guerre. En échange, le Royaume-Uni reconnaîtrait l'indépendance arabe.

À peu près au même moment, deux fonctionnaires, l'Anglais Sykes et le Français Picot, démembrent, sur le papier, le royaume arabe promis par Lawrence… avant même qu'il ne voie le jour ! On y reviendra.

Le récit arabe : la « déclaration Balfour »

Le 2 novembre 1917, Arthur Balfour, le « Foreign Secretary » britannique, adresse à Lord Rothschild la fameuse lettre dont on peut dire sans risque d'exagération qu'elle changera le cours du XX^{e} siècle. En voici le texte : « *Cher Lord Rothschild, J'ai le plaisir de vous adresser, au nom du gouvernement de Sa Majesté, la déclaration ci-dessous de sympathie à l'adresse des aspirations juives et sionistes, déclaration soumise au Parlement et approuvée par lui. / Le gouvernement de Sa Majesté envisage favorablement l'établissement en Palestine d'un foyer national pour le peuple juif, et emploiera tous ses efforts pour faciliter la réalisation de cet objectif, étant clairement entendu que rien ne sera fait qui puisse porter atteinte ni aux droits civils et religieux des collectivités non juives existant en Palestine, ni aux droits et au statut politique dont les Juifs jouissent dans tout autre pays. / Je vous serais reconnaissant de bien vouloir porter cette déclaration à la connaissance de la Fédération sioniste.* »

La déclaration Balfour est donc en contradiction avec ce qu'on a vu plus haut : les engagements pris auprès des nationalistes arabes qui revendiquent un grand État indépendant (accords Hussein-McMahon en 1915).

Elle contient bien quelques phrases qui semblent témoigner d'un certain souci d'impartialité (« […] étant clairement entendu que rien ne sera fait qui puisse porter atteinte ni aux droits civils et religieux des collectivités non juives existant en Palestine […]) mais dans le récit arabe, ces précautions de langage ne prouvent qu'une seule chose : que Balfour et le gouvernement britannique savaient pertinemment que la Palestine n'était pas vide d'habitants et qu'ils commettaient donc un forfait…

Pourquoi ressortir ces vieilleries ? Pour bien souligner en quoi les deux récits diffèrent.

Je me suis amusé à compter le nombre de fois où j'entendais le nom « Balfour » dans des documentaires ou des débats diffusés, d'un côté, sur Al-Jazira (ou d'autres chaînes satellitaires arabes), et, de l'autre, sur les chaînes européennes (françaises, belges, néerlandaises, allemandes, britanniques) que je regarde à l'occasion. Ce test vaut ce qu'il vaut mais il livre un résultat intéressant : une bonne dizaine d'occurrences pour le premier bouquet de chaînes et… zéro pour le second.

Aucun Arabe un tant soit peu éduqué n'ignore le nom de Balfour (certains crachent en le prononçant…). Et en Europe ? Aux États-Unis ?

On pourrait faire le même test en ce qui concerne les accords dits Sykes-Picot, qui (on le sait ou on devrait le savoir…), ont été conclus secrètement entre la France et la Grande-Bretagne le 16 mai 1916. Ils définissaient, en vue de l'issue de la Première Guerre mondiale, un partage du Moyen-Orient en cinq zones : la première étant placée sous administration britannique (Koweït et Mésopotamie) ; la deuxième sous administration française (Liban et Cilicie) ; la troisième, arabe, sous influence britannique (sud de la Syrie, Jordanie et future Palestine) ; la quatrième, arabe également, sous influence française (nord de la Syrie et province de Mossoul) ; et la dernière sous contrôle international (Saint-Jean-d'Acre, Haïfa et Jérusalem). Ces accord furent scellés avec l'aval de l'Italie et de la Russie et donnèrent lieu à un mandat légal de la Société des Nations en 1920.

Après ce rappel historique, on comprend mieux ce qui se passe aujourd'hui. L'avancée du soi-disant « État islamique » abolit en partie la frontière entre la Syrie et l'Irak. C'est toute l'architecture géopolitique mise en place par les accords Sykes-Picot qui est en train de voler en éclats. Joe Klein l'exprime de façon imagée dans *Time* : « Les frontières nationales tracées en ligne droite, de façon non naturelle, […] par les Britanniques et les Français sont en train de s'effacer dans le sable[7]. »

La grande trahison

L'interprétation par les Arabes des « faits » cités plus haut est la suivante : tous les malheurs du Proche-Orient sont la conséquence de la trahison du début du XX^e^ siècle, symbolisée par la promesse (non tenue) de Lawrence, les accords Sykes-Picot et la déclaration Balfour.

Pour eux, le monde arabe est la victime, et non l'agresseur.

Et ce n'est pas de l'histoire ancienne. Un exemple récent ? Le « Quartet pour le Proche-Orient[8] » nomme en 2007 Tony Blair « envoyé spécial » avec pour rôle de favoriser le processus de paix israélo-palestinien. Lorsqu'il quitte ses fonctions le 27 mai 2015, soit huit ans plus tard, ledit processus est au point mort, pour ne pas dire mort tout court. Netanyahou l'a officiellement enterré, les colons israéliens continuent de s'installer en Cisjordanie, Gaza a été ravagée par les bombardements. Le bilan de Blair est, tout simplement, nul. Voici comment les Arabes interprètent la chose : c'est la même trahison britannique, commencée en 1916, qui se perpétue…

A-t-on parlé de cet échec dans les médias américains ou européens ? Non,

ou à peine. En revanche, il a été largement commenté sur Al-Jazira, Al-Arabiya et cent autres chaînes. Deux récits du monde…

On a souvent fait la remarque que les Arabes sont particulièrement réceptifs aux théories du complot. Certains « expliquent » cette particularité par l'idée suivante : sous des régimes autoritaires, voire dictatoriaux, « la vérité » est une notion toute relative puisqu'elle est ce que disent les gouvernants. Elle peut changer du jour au lendemain, au gré des intérêts desdits gouvernants. Tout ce qui est exprimé officiellement est donc *ipso facto* suspect. La « vraie » vérité est forcément ailleurs…

Peut-être. Mais en ce qui concerne le XX^{e} siècle et les Arabes, c'est le mot d'esprit bien connu qui semble résumer la situation : « Ce n'est pas parce qu'on est paranoïaque qu'on n'est pas persécuté. » Quel que soit le degré de paranoïa des Arabes, le récit de la « grande trahison » est cohérent, confirmé par des documents authentiques, en un mot : irréfutable.

Et pourtant, il est réfuté tous les jours en Occident. En faisant des Arabes des êtres irrationnels, pris régulièrement dans de grandes convulsions, dont les dernières, les plus récentes, seraient l'islamisme et le djihadisme, que fait-on d'autre sinon réfuter leur grand récit ?

Ils ne nous comprennent pas, ils ne nous connaissent pas…

Je me souviens de ma stupeur quand je vis et entendis je ne sais quel gradé américain affirmer avec aplomb sur Fox News (évidemment…) que les Américains allaient en Irak « pour y apporter la civilisation »… Une petite phrase se mit à trotter dans ma tête comme une ritournelle : « L'histoire commence à Sumer, l'histoire commence à Sumer… » Il s'agissait du titre d'un ouvrage célèbre écrit par un autre Américain (d'origine russe), cultivé celui-là, et qui s'appelait Samuel Noah Kramer[9]. J'avais appris en le lisant, pendant mes études, que certaines « premières culturelles » de l'humanité (la première école, le premier arrêt de tribunal…) avaient eu pour cadre cet Irak auquel le général de Fox News s'apprêtait généreusement à faire don, sinon de sa personne, du moins de la civilisation. Sans doute n'enseigne-t-on pas l'histoire à West Point…

Comment expliquer le 11 septembre 2001 ? George Bush a la réponse : « Ils » en veulent à nos libertés. La pauvreté intellectuelle, disons : la *stupidité* profonde d'une telle « explication », ne semble pas avoir frappé beaucoup de

commentateurs. Pourtant, il suffit de poser une simple question pour apercevoir l'inanité des propos de George Bush : pourquoi un quidam habitant à dix mille kilomètres du Texas ou de l'Oregon serait-il soudain pris de fureur à l'idée que les Texans ou les habitants de l'Oregon jouissent de ces libertés-là ? On imagine cette scène surréaliste : un Yéménite ou un Afghan, assis en tailleur dans la cour de son habitation, déchiffre Tocqueville (en traduction) ou un ouvrage moderne de sciences politiques et découvre avec horreur que les Américains jouissent de certaines libertés. Son sang ne fait qu'un tour. Il empoigne une arme et sort dans la rue avec la ferme intention d'aller attaquer les États-Unis d'Amérique puisque – c'est intolérable ! – ils osent offrir à *leurs* citoyens certaines libertés…

En l'absence d'une analyse sérieuse du problème, on en arrive à dire n'importe quoi. Certes, il ne faut pas le pousser bien fort pour faire dire à George Bush des âneries, mais même des commentateurs intelligents et bien informés n'ont produit en fait que des variantes de ce « bushisme », qui découle d'une ignorance du récit de l'autre[10].

Un autre exemple ? J'ai dans ma bibliothèque un livre intitulé *De korte 20e eeuw*[11], un *liber amicorum* offert à un célèbre professeur d'histoire néerlandais, Maarten Van Rossem. Dans l'introduction, un certain Jeroen Koch affirme que le professeur Van Rossem « s'intéresse à *tous les aspects de l'Histoire contemporaine* » et il fait suivre cette affirmation, pour l'étayer, d'une liste de sujets, une sorte d'inventaire à la Prévert, où l'on retrouve sans surprise les deux guerres mondiales, Hitler et le nazisme, la guerre froide, l'État-providence, mais aussi la philatélie, les intellectuels américains, le conflit des générations (!), etc.

Pas un mot sur ce qui, dans le récit arabe, est fondamental, à commencer par… les Arabes eux-mêmes. Si on consulte, à la fin de l'ouvrage, l'index (pas moins de treize pages), on y retrouve, bien sûr, Hitler, la Shoah, Vichy, Roosevelt, etc., mais ni Balfour, ni Nasser, ni l'émir Fayçal. De quel XXe siècle nous parle-t-on ?

Encore un exemple ? Avigdor Lieberman, ministre des Affaires étrangères israélien, déclare lors d'un meeting électoral : « Les Arabes [israéliens] déloyaux méritent d'être décapités à la hache[12]. » J'ai immédiatement pensé à Hans et Sophie Scholl, décapités pour s'être opposés aux nazis. Lieberman connaît-il l'histoire ? Connaît-il le poids des mots ?

On pourrait rétorquer : « Cette déclaration ne méritait pas qu'on la reprenne, on dit des outrances dans un meeting, etc. » Mais si elle est reprise ici, c'est pour illustrer un des points de friction des deux récits : reprenons le cas de notre

professeur de Montrouge ou de Dreux qui voudrait enseigner la Shoah, montrer les horreurs commises par les nazis. Supposons qu'il évoque la décapitation de Hans et Sophie, qui eut lieu il y a plus de soixante-dix ans. Supposons maintenant que la veille, Al-Jazira ait diffusé la vidéo montrant Lieberman promettant *aujourd'hui* la décapitation aux Arabes. En face de notre professeur plein de bonne volonté, il y a des élèves qui s'appellent Rachid ou Malika et qui ont vu cette vidéo. Malaise… De quoi nous parle-t-on ? De quel siècle nous parle-t-on ?

… et en plus, ils nous insultent !

Michel Houellebecq, écrivain français aussi talentueux que controversé, déclara un jour : « La religion la plus con, c'est quand même l'islam[13]. »

Soyons clair : Houellebecq a parfaitement le droit de dire ce qu'il veut et même de le proclamer sur les toits de Paris, si ça lui chante. La liberté d'expression est sacrée.

Mais il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de l'effet que peut produire une telle déclaration sur, disons, Rachid ou Malika. En effet, elle soulève deux problèmes :

1. L'islam, en tant que religion, se veut (et se proclame) la continuation du judaïsme et du christianisme. On peut même interpréter l'apparition de l'islam dans l'Arabie du VII^e^ siècle comme un *retour au judaïsme* devant les contradictions du christianisme (le dogme de la Trinité, en particulier) – d'où son insistance sur l'unicité de Dieu. Quels sont donc les aspects « cons » de l'islam qu'on ne trouve pas dans les deux autres monothéismes, alors qu'il prend résolument leur suite ? Il suffit de lire le Lévitique pour être édifié. Recommandons cette lecture à Houellebecq, s'il est de bonne foi. Il serait plus crédible s'il combattait tous les fanatismes religieux, toutes les stupidités qu'on trouve dans les textes religieux[14].

Pourquoi est-ce important ? Parce que le jeune Français de culture musulmane se sent arbitrairement insulté par la déclaration de Houellebecq. Ce sont ses parents qu'on traite de « cons » et seulement eux – ce qui ne serait pas le cas si Houellebecq s'en prenait à toutes les religions, comme un Vaneigem, par exemple[15]. De là à ce qu'il ne se sente plus français, de là à ce qu'il devienne sensible aux arguments des islamistes, il n'y a qu'un pas.

2. Pourquoi relaie-t-on ce genre de phrase, aussi lapidaire qu'erronée, et pas d'autres propos, ceux-là conciliants, intelligents et nuancés, tenus par des

personnalités d'un tout autre calibre ? Ne vaudrait-il pas mieux que Rachid ou Malika tombent sur ce qu'écrit Jean Daniel, par exemple : « Faut-il suivre Alain Finkielkraut […] lorsqu'il s'indigne que l'on puisse attribuer aujourd'hui aux musulmans le rôle de victimes que les Juifs remplissaient naguère ? On s'alarme de voir que tous ceux qui s'étaient imposé sagesse et vigilance dans ce débat empoisonné, où chaque argument porte son poids de fiel, en arrivent à céder à toutes les facilités des fausses identités[16] » ? Hélas, on voit plus souvent Houellebecq « à la télé » que Jean Daniel…

Al-Jazira, partout présente…

Il y a une génération, notre Rachid ou notre Malika auraient peut-être baissé la tête, peut-être auraient-ils même intériorisé tout ce que nous venons de voir : le discours européen dominant.

Mais les choses ont changé. C'est en allant dîner chez un fonctionnaire du consulat général du Maroc à Amsterdam que j'ai eu l'intuition de ce que je développe ici. Un quartier charmant et paisible d'Amsterdam, une rue qu'on croirait peinte par Vermeer, un intérieur propret… La télévision grand écran, vissée au mur, était allumée, comme c'est souvent le cas. Elle était branchée sur Al-Jazira : le journal télévisé passait en boucle les images des décombres d'un immeuble de Gaza bombardé par l'aviation israélienne. Des familles entières avaient été ensevelies. Plus tard, dans la soirée, une série télévisée historique montrait les Arabes au temps de leur splendeur, sous le califat abbasside.

Au-dehors, par la fenêtre, je voyais passer des Hollandais portant les courses qu'ils venaient de faire au marché, j'en voyais d'autres filer sur leur vélo. Je me demandai alors : « Que vont-ils voir, *eux*, au journal de vingt heures ? » Je le savais bien : le « récit européen » de la première chaîne néerlandaise. Je le regardais religieusement (si j'ose dire…) depuis mon arrivée à Amsterdam, comme je regarde en France, quand je m'y trouve, le journal de France 2 ou de France 3. Bien sûr, on y montre les bombardements, quand ceux-ci prennent de l'ampleur, mais on y voit aussi des hommes politiques, voire le président de la République lui-même[17], qui justifient l'attaque de la bande de Gaza par l'armée israélienne… Quant à la splendeur des Abbassides, qui s'en soucie, en Europe ?

« Avant on s'asseyait tous ensemble, presque religieusement, et on regardait le JT [belge]. Aujourd'hui on l'ignore, on ne le regarde plus, on ne l'estime plus[18]. » C'est une Belge d'origine marocaine, Hasna, qui s'exprime ainsi.

Comment ne pas comprendre ce repli ? Une famille « musulmane » s'assied pour le dîner. A-t-elle envie d'entendre Houellebecq la traiter de… ce qu'on sait ? Alors vive les Abbassides… Laissons Houellebecq aux « Français ».

Au journal télévisé de la VTM, le 5 janvier 2014, Bart De Wever déclare ceci : « La terreur islamiste est le pire fléau de l'humanité depuis Hitler. » Mettons-nous dans la peau d'un Européen, musulman de culture ou de foi, qui aurait délaissé Al-Jazira pour regarder la VTM. Mesure-t-on ce que cette phrase a d'insupportable ? Même pour quelqu'un que révulsent les actions des djihadistes, et en particulier de Daech, le fait que ce soit un populiste d'extrême droite qui agite le spectre de Hitler est déjà irritant. (Sans vouloir faire de procès d'intention ni d'anachronisme, on peut se demander ce qu'aurait fait un Bart De Wever pendant la guerre… La Ligue nationale flamande [Vlaams Nationaal Verbond], fondée en 1933, l'année même où Hitler arriva au pouvoir, ne se lança-t-elle pas dans la collaboration avec l'occupant nazi ? Lorsque Hitler attaqua la Russie, en 1941, ne livra-t-elle pas une « Légion flamande » pour aller combattre aux côtés de la Wehrmacht ?)

D'autre part, se servir de Hitler, qui représente le diable dans le récit européen, pour caractériser l'islamisme, rend impossible une critique raisonnée, argumentée. En d´autres termes, une certaine épistémè européenne ne permet même pas d'*entendre* le discours de l'autre.

Deux poids, deux mesures

Le schéma décrit plus haut peut être détecté un peu partout, sous des formes diverses. Voici un échange entre un journaliste et Emir Kir, député fédéral belge et bourgmestre de Saint-Josse-ten-Noode (PS) :

« Beaucoup de jeunes s'investissent au sein de mouvements musulmans : troupes scoutes, espaces communautaires… [C'est le journaliste qui parle.] Faut-il craindre […] une augmentation du communautarisme ?

— Pose-t-on cette question au monde catholique qui fait exactement la même chose[19] ? »

Emir Kir aurait pu aussi ajouter : « … la communauté juive, hindoue, etc. ».

Dans le même ordre d'idées, Jean-Christophe Cambadélis, premier secrétaire du PS français, déclara au micro de BFMTV, à propos de l'Union des démocrates musulmans de France : « Ce parti ne devrait pas exister et je pense que c'est une erreur stratégique majeure. » Selon *Le Point*, « Cambadélis estime que [ce parti] joue le jeu des terroristes car il favorise la "communautarisation"

de notre vie politique[20] ».

Certes, mais n'y a-t-il pas des partis *chrétiens*-démocrates en Europe ? Soyons clair : je ne suis pas loin de penser comme Cambadélis (la formulation excessive en moins : « faire le jeu des terroristes… ») mais la question n'est pas là. La question est la suivante : comment un(e) jeune musulman(e) parfaitement intégré(e) dans la société française lira-t-il (lira-t-elle) cette déclaration du « patron » d'un des grands partis de France ? De nouveau, ce sera le sentiment d'injustice, du « deux poids, deux mesures ».

Un autre exemple ? Pendant la tournée du Goncourt des lycéens 2014, mon ami David Foenkinos défendait son roman *Charlotte*[21]. Aussi bien à Poitiers qu'à Rennes ou à Lille, il m'arriva la même chose : des lycéens et des lycéennes d'origine maghrébine ou africaine vinrent me dire, en aparté, ce que je résume ainsi :

« On a lu son livre, il est bien… Mais pourquoi a-t-il choisi ce sujet alors qu'il n'a même pas quarante ans et qu'il n'a donc pas connu la Deuxième Guerre mondiale ? Pourquoi parle-t-il de ce qui s'est passé il y a soixante-dix ans ? Il y a peut-être des Charlotte palestiniennes qui ont péri il y a quelques semaines dans les bombardements de Gaza… Pourquoi n'en parle-t-il pas ? »

Où l'on voit que les deux récits du monde se télescopent… David a eu le prix et ce n'est que justice, mais la question de ces lycéens n'exprime-t-elle pas un malaise dont on aurait tort de ne pas le comprendre, de ne pas l'analyser ?

La solution : un méta-récit ?

À l'automne 2014, *La Mort de Klinghoffer* de John Adams entra au Metropolitan Opera de New York. L'annonce me surprit, pour les raisons qu'on va voir, et me donna l'espoir que l'écriture d'un méta-récit englobant les récits arabe et européen était, somme toute, possible.

Rappelons les faits :

En 1985, un commando palestinien attaque le bateau de croisière italien *Achille-Lauro* et prend les passagers en otage. Il tue un passager américain juif, handicapé, du nom de Leon Klinghoffer. La victime est jetée par-dessus bord. Le crime est odieux et est dénoncé avec vigueur aux quatre coins du monde.

En 1991, l'opéra de John Adams, inspiré par l'affaire de l'*Achille-Lauro*, est créé par Peter Sellars au Théâtre royal de la Monnaie de Bruxelles, sur un livret d'Alice Goodman. L'année suivante, l'œuvre est montée à l'Opéra de San Francisco. Elle suscite des réactions indignées. Des manifestants protestent avec

véhémence devant la salle et exigent l'annulation des représentations (dans un pays où la liberté d'expression est garantie par la Constitution…). Les mêmes scènes se reproduisent à chaque fois que *La Mort de Klinghoffer* est montée aux États-Unis.

En 2014, son entrée au répertoire du Metropolitan Opera de New York provoque une nouvelle levée de boucliers. La violence des protestations est telle que le directeur renonce à la diffusion internationale de l'opéra, en direct et sur grand écran.

Quel crime avaient donc commis John Adams et sa librettiste[22] ?

Comme le note Renaud Machart, « ce qui a beaucoup choqué les opposants à l'ouvrage […] est la scène où le jeune [Palestinien] Mahmoud, l'un des membres du commando monté à bord de l'*Achille-Lauro*, chante une musique nocturne d'une grande beauté sur laquelle s'égrènent des souvenirs mélancoliques de son enfance et les raisons de son engagement idéologique[23] ».

« Romantisation du terrorisme ! » crièrent les critiques pris dans les rets de leur récit unique. En fait, ce qui choquait, c'était évidemment l'intrusion du récit arabe dans une narration qui aurait dû s'inscrire entièrement à l'intérieur du récit américain, où les Arabes incarnent le Mal et l'irrationnel…

Et pourtant, y a-t-il une autre possibilité de se comprendre que de confronter tous nos récits ? Si jamais quelqu'un écrit un opéra sur Baruch Goldstein[24] ne faudra-t-il pas qu'il explique pourquoi ce médecin américain, né à New York et qui aurait pu y mener une vie confortable, a éprouvé le besoin d'émigrer en Israël ? Après tout, il existe déjà une « musique d'une grande beauté » qui traite du sujet : le « Va, pensiero » du *Nabucco* de Verdi…

Que chacun entende le récit de l'autre. Peut-être pourrons-nous alors construire un méta-récit qui tienne compte de l'histoire des uns et des autres, de leurs souffrances, de leurs triomphes et de leurs défaites, en somme un méta-récit sans angles morts : le récit de l'espèce humaine.

Le 27 avril 2014, le président palestinien Mahmoud Abbas qualifia l'Holocauste de « crime le plus odieux » de l'ère moderne. Il fit cela dans un communiqué officiel publié le jour où Israël commémorait la Shoah. Cela en ravit certains et en scandalisa d'autres. Pourquoi, au fond ? Abbas avait simplement pris un peu d'avance dans la construction du méta-récit…

C'est ce méta-récit qu'il faudrait enseigner dans les lycées. C'est à ce prix qu'on pourrait retrouver la fraternité[25] qui est un des trois piliers de la République.

Mais il faut tout d'abord que chacun balaie devant sa porte, à l'intérieur de

son récit. La réfutation de l'islamisme que je propose ici ne peut se comprendre que dans la mesure où elle appelle des réfutations similaires, *de l'intérieur*, des fondamentalismes juifs, chrétiens, hindous, etc. Bien sûr, elles existent, sous toutes les formes (essais, romans, films…) mais il ne faudrait jamais oublier de les citer, encore et encore, quand on critique l'islamisme, ou quand on veut réfuter ses thèses.

C'est seulement à ce prix que cette réfutation sera efficace et moralement justifiée.

1. Il s'agit ici du XX^{e} siècle. Les récits sont différents depuis toujours, bien sûr. Voir par exemple, sur la question des croisades vues d'Europe et vues du monde arabe, Francesco Gabrieli, *Chroniques arabes des croisades* (1957), Sinbad, 2014 et Amin Maalouf, *Les Croisades vues par les Arabes*, Lattès, 1983. Mais ces récits ne s'affrontaient pas *à l'intérieur de la même société*, comme c'est le cas aujourd'hui.

2. *Elsevier*, vol. 71, n^{o} 9, 28 février 2015, p. 19.

3. Sylvain Tesson, « Journal du moi », *Le Point*, 19 février 2015, p. 122.

4. Franz-Olivier Giesbert, « Islamo-nazisme et islamophobie », *Le Point*, 19 février 2015, p. 5.

5. Ce qui est d'ailleurs faux : en 2002, les Arabes approuvèrent un projet présenté par le roi Abdallah d'Arabie Saoudite. Ce projet prévoyait une normalisation des relations d'Israël avec tous les pays arabes (peut-il y avoir reconnaissance plus claire du droit d'Israël à l'existence ?) en échange d'un retrait des territoires occupés depuis 1967 et de la création d'un État palestinien. Le plan fut immédiatement rejeté par l'ex-Premier ministre israélien Ariel Sharon.

6. Hussein ibn Ali, né vers 1856 à Istanbul, mort en 1931 à Amman, chérif de LaMecque jusqu'en 1924, roi du Hedjaz de 1916 à 1924.

7. « In the arena », *Time*, 13 avril 2015, p. 22.

8. Les Nations unies, les États-Unis, l'Union européenne et la Russie forment ce « quartet » fondé en 2002.

9. *L'histoire commence à Sumer* (1956), Flammarion, 2009.

10. Dans son essai *Que s'est-il passé ? L'islam, l'Occident et la modernité* (Gallimard, coll. « Le Débat », 2002), Bernard Lewis estime que si le monde arabo-musulman, après des débuts prometteurs, s'est enlisé dans la stérilité du dogme, c'est parce qu'il n'y a eu nulle part de vraie *liberté* dans cette aire géopolitique. Cette thèse n'est sans doute pas entièrement fausse, mais ne constitue-t-elle pas une variante, certes basée sur l'érudition, du bushisme relevé ici ?

11. Collectif, *De korte 20e eeuw*, Nieuw Amsterdam, 2008.

12. Samir Hamma, « Il faut décapiter les Arabes qui trahissent Israël », *Jeune Afrique*, 15-21 mars

2015, p. 15.

13. Propos recueillis par Didier Sénécal, *Lire*, septembre 2001.

14. Il faut d'ailleurs reconnaître que, dans cette même interview, Houellebecq affirme avoir « subitement éprouvé un rejet total de tous les monothéismes ». Alors pourquoi n'insulter que *celui-là ?*

15. Raoul Vaneigem, *De l'inhumanité de la religion*, Denoël, 2000.

16. *Le Nouvel Observateur*, 23-29 octobre 2014, p. 7.

17. Armin Arefi, « Israël-Palestine : l'indignation sélective de François Hollande », *Le Point*, 11 juillet 2014 (http://www.lepoint.fr/monde/israel-palestine-l-indignation-selective-de-francois-hollande-11-07-2014-1845422_24.php) : « "La France condamne fermement les agressions" contre Israël, a affirmé le président de la République, qui venait d'assurer Benyamin Netanyahou de sa "solidarité" avec Israël. […] Le président français est allé bien plus loin que Ban Ki-moon. "Il appartient au gouvernement israélien de prendre toutes les mesures pour protéger sa population face aux menaces", a-t-il souligné dans le communiqué. Si la condamnation des tirs de roquettes palestiniennes est entièrement justifiée, le chef de l'État n'a eu, en revanche, aucun mot pour les pertes civiles palestiniennes. »

18. Bosco d'Otreppe, *La Libre Belgique*, 16 mars 2015, p. 8.

19. *La Libre Belgique*, 16 mars 2015, p. 10.

20. *Le Point*, 19 février 2015, p. 16.

21. Gallimard, 2014.

22. Notons (c'est important dans ce contexte) qu'Alice Goodman a été élevée dans une famille juive réformiste. Il est difficile de la soupçonner d'antisémitisme.

23. « À New York, *La Mort de Klinghoffer* choque toujours », *Le Monde*, 27 octobre 2014, p. 17.

24. Le 25 février 1994, Baruch Goldstein pénétra dans la mosquée du Caveau des Patriarches à Hébron, armé d'un fusil-mitrailleur. Il massacra vingt-neuf Palestiniens qui étaient en train de prier et en blessa cent vingt-cinq autres.

25. Cf. le *Plaidoyer pour la fraternité* d'Abdennour Bidar, Albin Michel, 2015.

Introduction

Pourquoi ce livre ?

Ce livre n'est pas, bien évidemment, une attaque contre l'islam *en tant que foi*. Une telle entreprise serait tout simplement absurde. Comment pourrait-on pointer ses batteries contre l'ineffable, l'incompréhensible, ce qui échappe aux mots ? Le *credo quia absurdum* décourage d'avance le raisonnement, la critique ou l'apologie.

« Ce dont on ne peut parler, il faut le taire », concluait avec sagacité le philosophe. S'il y a un domaine où cette sentence est d'or, c'est bien celui de la foi.

Mais une chose dont on peut parler, dont on *doit* parler, c'est le danger des intégrismes. Plus précisément, il sera ici question de l'islamisme. Il s'agit d'un danger récent mais dont l'ombre portée obscurcit notre avenir. Le mot lui-même n'existait pas il y a quelques décennies. Il est apparu vers 1980, à peu près au moment où l'ayatollah Khomeiny prenait le pouvoir en Iran. Mais aujourd'hui, le mot est partout et la chose s'avance, s'étend et menace.

C'est quoi l'islamisme ? L'utilisation *politique* de l'islam ? Bien sûr. Mais nous allons plus loin : c'est la dénaturation d'une foi, c'est l'exact contraire de la foi. Et c'est surtout une construction qui semble solide mais qui ne repose en fait sur rien. Du sable, du vent, un mirage, comme vous voudrez.

C'est ce que nous voudrions démontrer ici.

Pourquoi ce livre ?

Répondons par une autre question : Pourquoi Moham-med B. ?

Pourquoi un jeune homme, né et élevé à Amsterdam – la ville où Descartes, Montesquieu et Voltaire faisaient publier leurs œuvres iconoclastes –, un jeune homme qui aurait pu vivre sa foi dans une liberté totale et dans le respect de

tous, pourquoi cet homme-là a-t-il choisi d'assassiner Theo Van Gogh, ce mardi 2 novembre 2004 qui nous obsédera toujours ? Pourquoi a-t-il choisi la mort civile pour lui-même, acceptant et même revendiquant la prison à perpétuité, rejetant ainsi le *monde* – ce monde dont les mystiques musulmans aussi appellent à se détacher, mais sans tuer personne ?

Mohammed B. est perdu pour tous, perdu pour lui-même. Irrécupérable. Mais ils sont des milliers, des dizaines de milliers qui cherchent aujourd'hui leur voie, qui prêtent l'oreille aux sirènes, ou plutôt aux *houris* de l'islamisme, mais qui n'ont pas encore totalement basculé. Et en Europe, dans le monde arabe et musulman, ce sont des dizaines de millions de jeunes qui arriveront bientôt sur le marché de l'idéologie, le bazar des conceptions du monde qui s'affrontent ou, au contraire, se confondent harmonieusement.

Pourquoi ce livre ? Pour eux.

Face à un avenir dont on a du mal à dégager les lignes directrices, face aux pulsions contradictoires qui agitent le monde, s'il nous fallait nous adresser à une jeune femme ou à un jeune homme qui cherche encore sa voie, la question fondamentale, celle qui conditionne tout le reste, est celle-ci : il faut choisir entre la *foi* et la *religion*.

C'est une question de définition. Disons que la foi, c'est l'aspiration de l'âme inquiète, l'élan *rigoureusement individuel* qui nous porte de temps en temps vers un au-delà infini, incompréhensible et soudain présent, comme par miracle. C'est ce qu'exprime un *hadith* lumineux : « La Terre et le Ciel ne peuvent me contenir, mais le cœur du croyant le peut. »

La religion, en revanche, c'est ce qui lie, ce qui définit un « nous » et un « eux »[1]. *La religion suppose un groupe, contrairement à la foi.* Nous et eux. Nous *contre* eux. Et c'est là que les problèmes commencent, la méfiance, la haine, la guerre.

C'est *le* problème des prochaines décennies.

Pourquoi ce livre ?

Pour *déconstruire* le discours islamiste qui présente l'islam non comme une foi, mais comme une religion. Et quelle religion ! Totalitaire, agressive, hostile à tout ce qui est le sel de l'existence ; ennemie de la pensée, ennemie de la joie, ennemie de la curiosité. Nous allons déconstruire ce discours en le confrontant aux catégories de la pensée humaine et aux concepts qu'il prétend annexer : la science ; la raison ; l'Histoire ; l'amour ; le sexe ; la politique ; la géographie ; l'individu ; les droits de l'homme ; le totalitarisme. Et à chaque fois, la surprise

est au rendez-vous : *l'islamisme perd sur toute la ligne*. Il n'a rien à dire. Il se dissout dans la réflexion.

Un proverbe maghrébin assure qu'« il faut raccompagner le menteur jusqu'au seuil de sa maison ». C'est ce que nous faisons ici : nous raccompagnons l'islamisme jusqu'au seuil de sa demeure. Et celle-ci se révèle pour ce qu'elle est, contrairement aux mensonges des intégristes : une baraque branlante, peu sûre, ridiculement étriquée. L'imam est nu.

Cette déconstruction sera très *personnelle*. Je n'ai aucune prétention à l'érudition ou à l'exhaustivité. Mais je sais ce que c'est que le bon sens et ce que c'est que la bêtise. Je voudrais, métaphoriquement s'entend, prendre par la main ce jeune homme ou cette jeune femme assidûment courtisés par l'intégrisme et leur dire : voici ce que j'ai lu, ce que j'ai vu, ce que j'ai pu étudier et ce que j'en ai conclu. Tires-en ta propre conclusion.

Et cette conclusion, j'aimerais tant qu'elle soit celle du choix de la foi individuelle, contre le communautarisme, contre l'unanimisme agressif du groupe…

Je souhaite que ce livre fonctionne comme la *déconstruction* qu'il prétend être. Que le lecteur laisse choir, l'un après l'autre, ces concepts qui se mêlent de façon indue à la foi, sous couvert de religion ou d'islamisme : science, raison, Histoire, sexe, politique, géographie, communauté, vie quotidienne…

Que reste-t-il alors ?

Rien, c'est-à-dire la foi pure.

La seule qui vaille.

1. L'étymologie du mot *religio* est controversée depuis l'Antiquité. Cicéron le fait dériver de *relegere* (relire, revoir avec soin). Lucrèce et Tertullien le rattacheront à *religare* (relier) pour désigner « le lien qui unit à Dieu ». Dans notre définition, il s'agit du lien *entre les hommes* qui affirment professer la même foi.

1
Le big bang et le Coran

Le Coran et la science

Le Coran n'est ni un livre de physique ni un traité de sciences naturelles. Je me souviens pourtant avoir vu, dans une émission de la télévision marocaine, un universitaire affirmer avec aplomb que la géologie, en tant que discipline scientifique, trouvait son origine dans le Livre lui-même. En effet, n'est-il pas écrit dans le verset 137 de la sourate III : « Allez *dans* la Terre » au lieu de « Allez *sur* la Terre » ? Outre que l'argument lui-même est douteux – un linguiste vous dira que la différence entre *dans* (*fi*) et *sur* (*'ala*) ne signifie pas grand-chose dans ce contexte –, comment ce monsieur ne voit-il pas que c'est rendre un mauvais service au Coran que de lui faire dire de force ce qui ne s'y trouve pas ?

En effet, si de telles affirmations pseudo-scientifiques peuvent abuser des fidèles trop crédules, il suffit d'acquérir un minimum de savoir scientifique pour voir à quel point elles sont ridicules. Y a-t-il un seul géologue au monde qui se réfère au verset 137 pour exercer son métier ?

D'ailleurs, même sans plonger dans l'une ou l'autre des disciplines scientifiques, en restant au niveau de l'épistémologie, chacun sait – ou devrait savoir – que depuis Popper, Kuhn, Lakatos, Feyerabend, etc., le concept de *science* est totalement séparé de la notion de *certitude*. Voici donc immédiatement quatre points à méditer si l'on veut éviter de mélanger les genres :

1. Une théorie scientifique n'est telle, c'est-à-dire *scientifique*, que parce qu'elle peut être réfutée à tout instant et parce qu'elle produit elle-même les moyens de la réfuter (Popper). Or le Coran est-il réfutable ?

2. Pour Kuhn, il y a des paradigmes, des sortes d'arrière-plan des théories,

et quand le paradigme ne convient plus, on en change. Ce fut le cas par exemple de la révolution copernicienne, du darwinisme, etc. Or le Coran est-il un paradigme qui peut être remplacé par un autre ?

3. Pour Feyerabend, *everything goes*, tous les moyens sont bons : il n'y a pas vraiment de méthode heuristique, la science, c'est ce qui marche, c'est un peu du bricolage. Or le Coran est-il une boîte à outils ?

4. Et avant tous ces penseurs, il y a eu Poincaré, l'un des plus grands scientifiques de tous les temps, qui montra que la science est faite de *conventions*. Or le Coran est-il fait de conventions sur lesquelles les hommes s'accordent ?

On voit bien, sur ces quelques exemples, que prétendre que toute la science se trouve dans le Coran revient à dire que le Livre est incertain, interchangeable, que c'est un bric-à-brac qui ne tient que par des conventions… Les pires ennemis de l'islam n'oseraient pas en dire autant !

Certes, diront les plus éclairés des musulmans, mais reconnaissez au moins que l'islam recommande l'acquisition de la science.

C'est exact. « Cherchez la science, fût-ce en Chine. » De tous les *hadiths* du Prophète, voici sans doute l'un des plus souvent cités et, disons-le, à juste titre parce que c'est l'un des plus intéressants. Il est régulièrement brandi par ceux qui s'offusquent de ce que l'on nomme « obscurantiste » leur religion. Comment pourrait-elle l'être alors qu'elle recommande d'aller aux confins du monde pour accroître notre savoir ?

Cependant, il faut faire deux remarques sur ce *hadith*.

a. La première concerne le sens du mot *'ilm* (science). Il n'a pas manqué d'exégètes – pour le coup, vraiment obscurantistes – qui ont voulu restreindre son sens au *shar'*, c'est-à-dire aux sciences juridiques, par opposition aux sciences naturelles.

Cette interprétation est évidemment absurde : qu'irait-on glaner en Chine de connaissances sur le *shar'* islamique ? Autant rester chez soi, bien au chaud, à La Mecque ou à Médine.

Or, cette conception niaise du fameux *hadith* est devenue politique d'État dans certains pays. Prenons le cas du Maroc, un pays pourtant modéré et qui s'efforce de sortir du sous-développement. Comptons pour l'année 2005 les heures consacrées aux différentes matières enseignées dans les écoles, les collèges et les lycées. L'éducation *islamique* vient en tête. Ainsi, pour le primaire et le collège, les élèves reçoivent un total de 884 heures d'éducation islamique contre 409 heures pour l'histoire, la géographie et l'éducation à la citoyenneté et

714 heures pour la physique et les sciences de la vie.

En outre, l'éducation islamique est la seule matière (avec l'arabe) à être présente dans tout le cursus de l'élève marocain de la première année du primaire jusqu'à la dernière année du baccalauréat.

On voit donc que ce n'est pas la science (au sens de science naturelle, compréhension du monde autour de nous, au sens de logique, calcul, théorisation…) qui est la priorité de l'enseignement mais le *'ilm* au sens le plus restreint, c'est-à-dire le *shar'*.

b. La deuxième remarque, c'est que le *hadith* nous dit ce qu'il faut faire, mais ne nous donne pas la méthode. Nous voilà en Chine, paysages nouveaux, étranges étrangers, outils et constructions que nous ne comprenons pas, manuscrits traitant de la poudre et du ver à soie. Comment allons-nous nous y prendre ?

Deux domaines rigoureusement séparés

Si la question est théorique, la réponse ne l'est guère : il suffit d'examiner comment les savants musulmans s'y sont pris au cours de leur âge d'or et comment les savants d'autres confessions ont procédé depuis des siècles. Que l'on examine la question d'un point de vue logique ou que l'on se plonge dans les livres d'histoire, le fait est patent : les Arabes ont été à la pointe de la science lorsqu'ils ont séparé clairement leur foi de leur pratique scientifique.

Prenons le cas d'Ibn Khaldoun. Le grand historien anglais Arnold Toynbee, dans sa monumentale *Study of History*, parle ainsi de son lointain prédécesseur musulman : « *The most illuminating interpreter of […] history that has appeared anywhere in the world so far.* » Voilà qui nous change des considérations actuelles sur le choc des civilisations et l'arriération des Arabes ou des musulmans… Mais ce qui nous intéresse ici, plus que l'éloge de Toynbee, c'est que ce « plus grand historien de tous les temps », Ibn Khaldoun, était dans sa vie personnelle un dévot, pas loin du mysticisme. Mais il était *rationaliste* dans son invention de l'Histoire *en tant que science*. C'est ce qui ressort aussi bien de ses textes que des études qui y ont été consacrées. Et comment pourrait-il en être autrement ? Il cherchait des lois, des régularités dans les chroniques des faits et des événements. Comment les déceler autrement que par la réflexion, la comparaison, la déduction, c'est-à-dire par les opérations mentales qui constituent la raison humaine ?

Quatre siècles plus tard, sur un autre continent, les données du problème

n’ont pas changé. Un autre grand savant, Louis Pasteur, affirmait : « Je suis croyant mais je laisse ma foi à la porte de mon laboratoire. » Il disait aussi qu’il fallait « distinguer le laboratoire et l’oratoire ». Pasteur, s’il ne fut pas toujours pratiquant, a réellement été un croyant. Croyant à l’Évangile et au Dieu de l’Évangile, il prouva, *sans faire intervenir en rien sa foi dans la démonstration*, l’existence des microbes, réfutant ainsi la notion de génération spontanée (abiogenèse). Notons pour l’anecdote que la plupart des non-croyants de l’époque, le grand chimiste Berthelot en tête, étaient, eux, partisans de la génération spontanée : ils pensaient en effet que la matière se créait, s’organisait elle-même et, de ce fait, n’avait pas besoin d’un créateur distinct du monde. Où l’on voit immédiatement que dans le vain débat foi contre science, tout peut être dit et l’inverse également : après tout, Pasteur aurait pu accepter la génération spontanée au nom de sa foi. Dieu peut parfaitement dire « Soit ! » et voilà, des insectes surgissent à partir de substances inorganiques…

Mais Pasteur n’entrait pas dans ce débat. « Tant pis pour ceux dont les idées philosophiques sont gênées par mes études », disait-il. Ses études étaient conduites selon la méthode scientifique. Croyant pour croyant, Ibn Khaldoun ne faisait pas autre chose, cinq siècles avant Pasteur. Et on peut en dire autant de tous les penseurs musulmans qui ont précédé Ibn Khaldoun.

À cela, on pourrait objecter que la plupart des savants musulmans ont été aussi des théologiens et donc qu’ils n’ont pas vraiment fait le départ entre science et foi. Ainsi, Khawarizmy aurait inventé l’algèbre en voulant en fait préciser les lois islamiques de l’héritage… L’objection n’est évidemment pas valable : l’héritage est une question de nature séculaire qui ne fait en rien appel à la transcendance. Mais cet argument, je l’ai entendu sur Al-Jazeera, de la bouche d’un prédicateur proche des Frères musulmans égyptiens. Et le même prédicateur reprochait aux « laïcs » de passer sous silence le premier volume du manuel de Khawarizmy, qui traite donc de l’héritage, et de ne se référer qu’au second volume, qui posa les bases de l’algèbre. La référence au premier volume prouverait que les mathématiques ont leur origine dans le Coran…

Mille ans plus tôt, saint Augustin relevait déjà avec dépit : « Un chrétien parle sur des sujets de science ; il croit en parler selon nos Saintes Écritures ; et l’incroyant peut l’entendre divaguer à un point tel qu’en présence d’erreurs aussi énormes, il ne peut s’empêcher de rire. Le vrai mal n’est pas que quelqu’un soit moqué pour ses erreurs, mais que nos auteurs [sacrés] […] soient blâmés et méprisés pour leur prétendue ignorance. »

Le prédicateur d’Al-Jazeera cité plus haut aurait donc mieux fait de rester

dans le domaine de la foi et de ne pas s'égarer dans un domaine – les mathématiques – où il n'est sans doute pas dans son élément. Sait-il que les fameuses – et élégantes – équations de Maxwell, qui expriment tout l'électromagnétisme, furent établies par un homme profondément religieux, mais qui séparait nettement la science et la religion ? D'une façon générale, aucun des hommes et des femmes qui ont marqué l'histoire de la science ne s'est servi des Écritures pour faire avancer celle-ci. Aucun !

L'un des plus grands, Einstein, utilisait souvent l'expression « Dieu » – ou « le Vieux »… – dans sa correspondance ou dans ses conversations avec d'autres grands esprits, mais il s'agissait pour lui d'une sorte de « principe » sans nom et sans visage. Dieu serait simplement une façon de désigner l'ordre cosmique. On comprend alors pourquoi Einstein s'opposa toute sa vie à certains aspects de la mécanique quantique, science qu'il avait pourtant contribué à fonder. On connaît le fameux dialogue entre lui et Bohr :

— Dieu ne joue pas aux dés !

— Qui êtes-vous, Einstein, pour dire à Dieu ce qu'il doit faire ?

Quand les scientifiques outrepassent leur domaine : Hawking et la face de Dieu

Dans cette confusion regrettable entre science et foi, les croyants ne sont pas les seuls à franchir régulièrement la ligne jaune. Lorsque Stephen Hawking affirme que « si l'Univers n'a ni singularité ni bord et est complètement décrit par une théorie unifiée, cela a de profondes conséquences sur le rôle de Dieu en tant que créateur », il profère solennellement une absurdité. Hawking sait mieux que quiconque ce que les mots « singularité » et « bord » signifient – ils ont une expression mathématique précise – mais qu'entend-il par « Dieu » ? Le sait-il lui-même ? En quoi l'absence de bord ou de singularité pourrait-elle dire quoi que ce soit sur un « Dieu » non défini, qui peut donc être n'importe quoi et son contraire ?

Il est vrai que Hawking écrivit, dans la – trop célèbre – dernière phrase de sa *Brève Histoire du temps* : « Si nous découvrons une théorie complète [de l'univers], ce sera le triomphe ultime de la raison humaine, dès lors nous pourrions connaître la pensée de Dieu. » Il semblait donner ainsi sa propre définition de Dieu : ce ne serait ni plus ni moins que la loi physique qui régit l'Univers. Très bien. Mais alors, il n'est plus question de foi et encore moins de religion : la science décréterait la question close à l'intérieur même de son

domaine. Pourquoi pas ? Mais pourquoi utiliser une expression aussi ambiguë que « la pensée de Dieu » ? Hawking fait sans doute référence à la « face de Dieu » et il sait que cette expression vient de la Bible : « Voici un lieu près de moi. Tu te tiendras sur le rocher. Alors, quand passera ma gloire, je te mettrai dans le creux du rocher et de ma main je t'abriterai tant que je passerai. Puis j'écarterai ma main et tu me verras de dos ; mais ma face on ne peut pas la voir. » (Exode 33, 18-23.) Ce que Moïse n'a pas eu le privilège de voir, le physicien pourrait le « dévoiler » ? Pour le plaisir d'une belle chute, Hawking sème la confusion.

On pourrait citer des centaines de cas semblables. Mon préféré reste Jeffrey Burbidge, astrophysicien à l'université de Californie, qui ne croit pas au big bang et reste attaché au modèle dit stationnaire. Et voilà ce qu'il ajoute (et c'est là qu'il dérape) : *le modèle stationnaire semble confirmer l'hindouisme plutôt que le christianisme*. En effet, les cycles cosmiques chers à l'hindouisme ne sont pas compatibles avec un début de l'univers tel que le big bang. Évidemment, il est possible de rétorquer au cher professeur qu'on pourrait envisager des cycles d'expansion et de rétraction de l'univers jusqu'à une singularité, après laquelle commencerait un autre big bang – et ainsi de suite –, ce qui rendrait ce dernier compatible avec l'hindouisme… Mais à quoi bon ? Dans cette frontière farfelue entre science et foi, les mots n'ont plus de sens. Par ailleurs, on sait que pour les hindous, le monde matériel est créé par le rêve de Brahma. Rêve ou réalité ? N'est-ce pas là une belle métaphore de ce qui nous occupe ? Peut-on être à la fois dans l'un et l'autre ? Borges a écrit de belles choses sur ce thème. Mais Borges était un poète.

Cela dit, il faut noter qu'aussi bien Einstein que Hawking ont d'abord étudié *scientifiquement* l'univers et qu'ils en ont donné les lois, de façon rigoureuse, avant de s'aventurer dans des considérations esthétiques ou eschatologiques.

En revanche, lorsque certains musulmans tentent de concilier le Coran et les dernières découvertes scientifiques, ils font l'inverse. Ne comprenant pas vraiment ce dont ils parlent, ils s'efforcent de trouver dans le Coran des expressions assez vagues pour ressembler à la conception elle-même très vague qu'ils se font des théories. Nous allons maintenant étudier un cas particulier qui se révélera très instructif.

Le big bang et le Coran

Il existe des centaines de livres, généralement imprimés et diffusés au

Moyen-Orient, qui cherchent à faire entrer la science dans les versets du Coran. En France, un livre intitulé *La Bible, le Coran et la science : Les Saintes Écritures examinées à la lumière des connaissances modernes* connaissait beaucoup de succès auprès de mes camarades quand j'étais étudiant à Paris. Son auteur, Maurice Bucaille, était un médecin français converti à l'islam.

Bucaille essayait de montrer que le Coran, malgré le vaste éventail des thèmes qu'il aborde, ne contient aucune contradiction avec la science. À l'inverse, la Bible recelait selon lui des « erreurs scientifiques monumentales ». Il allait même plus loin en prétendant que le Coran renfermait des vérités scientifiques qui n'ont été découvertes que bien plus tard ou même très récemment. Qui a pu les révéler au Prophète, simple berger analphabète, sinon Dieu lui-même ?

J'aurais été davantage convaincu par Bucaille s'il avait écrit qu'il n'y a aucune contradiction entre le Coran et la science parce qu'il s'agit de deux « mondes » totalement différents, entre lesquels rien, rigoureusement rien, ne passe. Seule cette conception de la divinité du Coran (censé être parole de Dieu) me semblait satisfaisante. Toute tentative de mélanger les domaines, profane et sacré, me semblait nier le caractère forcément transcendant de la foi.

De plus, j'étais gêné par cette mise en parallèle des Écritures, la Bible ayant tout faux et le Coran contenant la vérité. Le Coran ne dit-il pas lui-même : « Avant le Coran, Dieu a révélé la Torah et l'Évangile, comme guidance pour les hommes. » (Sourate III, verset 3.) D'un point de vue spirituel, si tout provient de Dieu, comment pourrait-il y avoir des erreurs dans la Bible, et seulement dans la Bible ?Du temps que j'étais étudiant, Bucaille n'était qu'une curiosité inoffensive qui pouvait même prêter à sourire. Entre-temps, il y a eu Khomeiny, la montée de l'islamisme radical et du néoconservatisme américain, le tout débouchant sur le fameux choc des civilisations. Le « concordisme » – le projet de mettre en accord les Écritures avec la science – est maintenant utilisé à des fins d'endoctrinement visant à « islamiser la modernité ». De plus, en réduisant la science à un balbutiement qui ne fait que confirmer une vérité éternelle et déjà révélée, le concordisme étouffe tout sens critique. Et quelle conception de la science tout cela révèle-t-il ? Où est la rigueur scientifique si on peut dire ou faire n'importe quoi en s'appuyant sur des explications vagues ou simplistes ? Les mots – tirés d'un dialecte arabe parlé il y a plus de quatorze siècles par quelques tribus – sont choisis pour corroborer ce que l'on veut démontrer. Ce n'est pas la neutralité que l'on attend d'une démarche scientifique. C'en est même l'exact inverse.

De quoi s'agit-il ?

Au lieu de rester dans les généralités, plongeons-nous donc dans l'astrophysique pour tirer l'affaire au clair.

Qu'en est-il du big bang ? Il serait ainsi décrit dans le Coran : « Ceux qui ont mécru, n'ont-ils pas vu que les cieux et la terre formaient une masse compacte ? Ensuite Nous les avons séparés et fait de l'eau toute chose vivante. Ne croiront-ils donc pas ? » (Sourate XXI, « Les prophètes », v. 30.)

On pourrait immédiatement pinailler : après tout, la Terre est apparue non pas à l'instant du big bang, mais plusieurs milliards d'années plus tard. Mais ce serait justement entrer dans le jeu que nous refusons.

Et l'expansion de l'univers, conséquence du big bang ? Elle serait révélée dans le Coran, il y a de cela plus de mille quatre cents ans : « Le ciel, Nous l'avons construit par Notre puissance et Nous l'étendons [constamment] dans l'immensité. » (Sourate LI, « Les vents dispersants », v. 47.) Commentaire, entre mille, du Dr Salah ed-Dine Kechrid, en note à sa traduction du Coran (Beyrouth, 1984) : « On ne peut pas ne pas s'étonner devant cette affirmation de l'extension continue des limites de l'Univers que l'astronomie contemporaine vient à peine de découvrir. »

(Notons, sans insister, qu'ici aussi des linguistes pourraient pinailler. Jacques Berque traduit le verset ainsi : « Et le ciel, Nous l'avons bâti en force : quelle n'est pas Notre profusion ! » Il reconnaît toutefois que sa traduction de *musi'un* par « profusion » – et non par « expansion continue » – est minimale.)

Enfin, on arrive au *big crunch*. Selon certaines conceptions de l'astrophysique contemporaine, l'expansion de l'univers pourrait être suivie d'une période de contraction à l'issue de laquelle il se réduirait à une singularité, un point sans dimension et de masse / énergie infinie. Eh bien, que pensez-vous du verset 104 de la sourate XXI (« Les Prophètes ») : « Ce jour-là, Nous replierons le Ciel comme on replie l'écrit pour le sceller. » Belle métaphore de la fin du monde ou prémonition du *big crunch* ?

Voyons cela.

Un certain Georges Lemaître, prêtre et savant

Il faut tout d'abord noter que l'expression big bang est un terme *péjoratif* utilisé par le physicien anglais Fred Hoyle – qui n'y croyait pas – pour décrire une hypothèse introduite par Georges Lemaître en 1927 dans sa thèse de doctorat

de physique soutenue au prestigieux MIT.

Or, qui était Georges Lemaître ? Un prêtre catho-lique ! Voilà quelqu'un qui aurait eu toute légitimité pour chercher dans la Bible les traces de son big bang. D'autant plus que sa hiérarchie ne lui fit aucun procès en sorcellerie, au contraire : en 1936, le pape Pie XI l'invita à siéger à l'Académie des sciences pontificales. Il en devint même le président entre 1960 et 1966.

L'important ici est de comprendre comment le prêtre catholique (1894-1966) arriva à son hypothèse, que confirma plusieurs décennies plus tard la découverte du rayonnement résiduel (ou fossile) par les Américains Wilson et Penzias. Lemaître étudia les équations de la relativité générale publiées par Einstein en 1915-1916 et c'est sur la base de ces équations – et non pas en lisant la Bible – qu'il formula sa propre hypothèse de l'« atome primitif » – c'est ainsi qu'il nommait lui-même ce qui deviendrait le big bang.

(Notons au passage cette merveilleuse coïncidence : Dieu révèle à un juif agnostique, Albert Einstein, les équations de la relativité générale et il laisse à un catholique fervent le soin d'en tirer les conséquences. Et si tout cela se trouve déjà dans le Coran, cela prouve alors que Dieu ne fait aucune différence entre juifs, chrétiens, musulmans et agnostiques…)

En 1927, Lemaître rencontra Einstein à Bruxelles pour lui expliquer ses idées. Einstein ne fut pas convaincu :

— Vos calculs sont corrects mais votre compréhension de la physique est abominable, dit-il à son interlocuteur.

Curieuse situation : l'agnostique Einstein tient frileusement à sa préconception d'un univers stable et éternel et c'est le prêtre catholique qui révolutionne le monde… Pourquoi ? Parce qu'il laisse sa foi « au vestiaire » quand il fait son travail de chercheur.

Mais Einstein allait changer d'avis. En 1933, il se rendit avec Lemaître en Californie pour y donner avec lui une série de séminaires. Au cours d'une de ces conférences, Einstein se leva après que Lemaître eut exposé sa théorie, et se mit à applaudir en disant : « Voici la plus belle et la plus convaincante explication *de la Création* qu'il m'ait été donné d'entendre. » La phrase n'est pas innocente. On y trouve un mot à connotation religieuse – Création – mais aussi la conception « esthétique » du Dieu d'Einstein : « la plus *belle* explication ». Einstein pensait peut-être faire plaisir à son jeune prêtre de collègue en parlant de Création. Si c'est le cas, il se fourvoyait, comme nous allons le voir.

En effet, Lemaître a souvent été questionné sur sa foi. Et il répondit toujours qu'il n'y avait pas de contradiction entre foi et science. Comment l'entendait-il ?

Durant toute sa vie, il affirma la nécessité de *ne pas utiliser directement les sciences à des fins théologiques*. Le big bang, commencement « naturel » de l'univers, *ne peut en aucun cas être confondu avec la création au sens théologique*. Voilà qui nous change des amateurs qui traquent dans le Coran le rayonnement résiduel… En 1952, Lemaître intervint auprès du pape Pie XII pour que ce dernier ne lie plus, dans ses discours officiels, la notion théologique de création avec l'hypothèse de l'atome primitif. (Malheureusement, les successeurs de Pie XII ne se sont pas tenus à cette injonction respectueuse. Jean-Paul II a organisé une conférence sur le big bang.)

Étonnant, non ? Puis-je me permettre de suggérer à ceux qui parlent de big bang et de Coran dans le même souffle de méditer l'histoire du prêtre Lemaître ?

Scruter le big bang pour « voir le doigt de Dieu » aurait aussi peu de sens que d'espérer trouver l'âme au bout d'un scalpel, disait-il. Lemaître avait une foi très profonde et c'est pourquoi il refusait de mettre au même niveau les *vérités théologiques* et les *hypothèses scientifiques*. Il avait d'ailleurs coutume de dire : « J'ai trop de respect pour Dieu pour n'en faire qu'une hypothèse [scientifique]. » Une pierre dans le jardin de Laplace, dont on connaît la fière réponse à Napoléon qui lui demandait, après que le savant français lui eut expliqué le mouvement des planètes :

— Mais où est Dieu dans tout cela ?

— Sire, je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse.

Laplace et Lemaître sont ainsi le reflet l'un de l'autre : l'un voit une vérité là où l'autre voit une hypothèse. Qui a raison, qui a tort ? *Impossible de répondre.* Et cela n'a pas d'importance, au fond. Les deux hommes, le Français et le Belge, ont contribué de façon magistrale à l'avancement de la science. Leurs convictions personnelles – foi ou incroyance – ne regardent qu'eux.

Et cela est valable pour tout le reste…

L'esquisse menée plus haut peut être faite pour tous les grands thèmes scientifiques dont le « confusionnisme » entre foi et science s'est emparé. L'un des cas les plus curieux est celui de la biologie : Darwin est généralement rejeté en bloc mais on est prêt à trouver les prémisses des sciences de la vie dans le Coran.

Prenons par exemple la fin du verset 30 de la sourate XXI, « Les Prophètes » : « […] et à partir de l'eau, nous avons constitué toute chose

vivante. »

Commentaire du Dr Salah ed-Dine Kechrid : « Non seulement l'eau entre dans la composition de tout être vivant dans une proportion allant de 60 % à 90 %, mais même la matière minérale n'entre en réaction qu'en présence de l'eau qui lui permet de s'ioniser en anions et cations. C'est pourquoi il est dit dans ce verset : *toute chose vivante*. »

Faisons les remarques suivantes :

a. En fait, le verset dit simplement que l'eau est indispensable à la vie. Les Arabes de La Mecque et de Médine, qui vivaient dans des oasis au milieu d'un désert redoutable, connaissaient bien l'importance vitale de l'eau : qu'elle manque à un homme ou à un animal, et les voilà condamnés à mort. La plante qu'on n'arrose plus meurt aussi. Il ne s'agit ici ni d'allégorie ni de prophétie, mais de la constatation d'un fait banal.

b. Kechrid, comme le font souvent les adeptes du concordisme, « force » le texte : matière minérale, anions, cations… Tout cela fait savant, mais qu'est-ce que cela ajoute à l'idée simple et bien connue que l'eau est nécessaire à la vie ?

c. Le *carbone* est également indispensable à la vie. Devons-nous entrer dans une discussion, gênante pour tout le monde, sur l'absence de référence au carbone dans ce verset ? Répétons que des gens comme Kechrid rendent un mauvais service au Coran en s'engageant dans cette voie.

Cela dit, s'il faut coûte que coûte lire la science dans le Coran, pourquoi ne pas être exhaustif ? Prenons l'exemple du verset 65 de la sourate II : « Vous connaissez ceux d'entre vous qui ont transgressé le Sabbat. Aussi leur avons-nous dit : soyez d'ignobles singes. » Ce verset fait sans doute référence à une légende rapportée dans le Talmud, selon laquelle le tiers des hommes qui bâtirent la tour de Babel furent transformés en singes. Quoi qu'il en soit, notre concordiste Kechrid note avec une grande naïveté : « Cette transformation en singes peut être comprise au sens figuré comme au sens propre. » Dans ce cas, si on peut prendre cette transformation au sens propre, qu'est-ce qui gêne Kechrid dans le darwinisme, qui suppose – entre autres – à l'homme et aux singes un ancêtre commun ?

Est-ce parce qu'il croit que la théorie de Darwin exclut Dieu ? Dans ce cas, il se trompe, comme beaucoup de gens – la majorité, hélas – qui réfutent Darwin sans l'avoir lu. Dans la toute dernière phrase – par ailleurs très poétique – de *L'Origine des espèces*, Darwin utilise le mot « Créateur » : « Il y a une certaine grandeur dans cette vue de la vie […] soufflée par le Créateur dans une forme ou quelques-unes ; et pendant que notre planète parcourait son orbite selon les lois

de la gravitation universelle, d'une origine si simple évoluèrent, et évoluent toujours, les formes les plus belles et les plus merveilleuses. »

Cette phrase est claire. Prétendre – comme on l'entend parfois – que Darwin n'a parlé de « Créateur » que pour ne pas faire de la peine à sa femme, ou pour désamorcer d'avance les critiques de l'Église, c'est méconnaître la profonde honnêteté du personnage. Vers la fin de sa vie, il affirmait être agnostique, ni plus, ni moins.

Par conséquent, dire que s'il y a *évolution*, ce n'est plus Dieu qui crée mais la nature qui s'autocrée, et que Dieu n'existe donc pas, c'est aller plus loin que le darwinisme *stricto sensu*. C'est l'introduction – idéologique ? – d'une confusion sémantique dans la superbe construction de Darwin. En effet, on sait ce que signifie le mot « nature » chez Darwin, mais quelle signification donner au mot « Dieu » pour un agnostique ? De ce point de vue, l'athéisme doit aussi respecter l'autonomie des sciences.

Cessons de mélanger

Bien comprises, la démarche scientifique et la démarche religieuse sont *inconciliables*. L'histoire des sciences est jalonnée de révolutions scientifiques qui conduisent à une meilleure appréhension de la réalité. Les données d'observation et d'expérience sont mieux intégrées dans la théorie ou le paradigme du moment. *A contrario*, la démarche religieuse s'appuie sur le dogme et la foi, qui se situent hors du temps et de l'histoire.

À propos du *temps*, les choses se compliquent encore si l'on réfléchit aux notions les plus fondamentales de la réalité, et à la réalité elle-même. Au niveau des particules élémentaires, les notions de temps et d'espace sont des illusions. Où est la réalité ? La mécanique quantique ne nous enseigne-t-elle pas qu'elle est indissociable de l'observateur ? Si la réalité est indéfinissable, comment pourrait-elle figurer en toutes lettres dans les textes sacrés ?

Le problème est insoluble. Vouloir forcer la science dans le carcan d'un texte sacré est une opération vouée à l'échec, tout comme est vouée à l'échec la prétention de vouloir capturer Dieu dans une équation. Lorsque l'Église s'est décidée à reconnaître ses torts dans l'affaire Galilée, le cardinal Poupard déclara, en présence du pape Jean-Paul II : « Certains théologiens contemporains de Galilée n'ont pas su interpréter la signification profonde, non littérale, des Écritures. » Bel effort, mais qui ne résout pas le problème : comment peut-on atteindre la signification profonde de la Bible ou des autres textes sacrés ? Faut-

il attendre que la science obtienne quelques résultats avant de les revendiquer au nom de la Bible ou du Coran ? Et pourquoi Dieu s'exprimerait-il par de vagues analogies qui attendent de trouver leur sens dans les efforts des scientifiques ? N'a-t-il pas révélé directement, dans un langage simple, les Tables de la Loi, qui contiennent les vérités éthiques communes aux juifs, aux chrétiens et aux musulmans ? Alors, pourquoi aurait-il encrypté les lois de la nature ?

Les musulmans, pas plus que les autres croyants, n'ont besoin de ces approximations pour faire du Coran le support de leur foi et de leur éthique. Qu'ils laissent la science tranquille et celle-ci le leur rendra bien.

Il faut cesser de mélanger ce qui ne peut se mélanger.

2
Gödel et le Coran

Raison, foi et religion

Le mot « raison » (*aql* en arabe) n'apparaît pas, en tant que *substantif* indépendant dans le Coran (ni d'ailleurs dans l'Ancien ou le Nouveau Testament). Est-ce à dire que la raison est totalement étrangère à l'islam ? Peut-on ici aussi parler d'un *credo quia absurdum* ? Plus généralement, que peut-on dire de la raison et de la foi ?

C'est un débat qui fait rage depuis des siècles. C'est peut-être même la question la plus discutée de la philosophie. Toute la scolastique médiévale n'a consisté, au fond, qu'à essayer de réconcilier ce couple infernal. Qui peut encore avoir l'ambition de retracer l'histoire du débat ou d'y apporter une contribution décisive ? Peut-être est-ce le moment de faire plus simple. Et si la question était elle-même absurde et qu'il fallait l'enterrer le plus profondément possible ?

Posons d'abord les termes du débat.

Supposons connues et comprises par tous les définitions des deux termes – ce qui est déjà une supposition « héroïque », comme disent les mathématiciens. Concentrons-nous sur un point sur lequel s'accordent depuis toujours tous les penseurs : la raison relève de ce qui est « universalisable », de ce qui peut s'étendre à tous les hommes (doués de… raison), de ce qui peut se transmettre entre eux. La foi, en revanche, relève d'une expérience personnelle, qu'on l'appelle épiphanie, révélation, transcendance, « nuit de Pascal », etc. Par conséquent, si on peut convaincre par la raison, on ne peut pas transmettre la foi, la foi véritable. On pourrait s'arrêter à cette distinction fondamentale pour décréter le dossier clos : les deux domaines sont complètement distincts. Renan disait : « La religion est un fait. Elle doit être discutée comme un fait. » En revanche, la foi, malgré quelques spectaculaires couvertures de *Newsweek* ou de

Time (« On a trouvé la localisation de la foi dans le cerveau humain ») est de l'ordre de l'ineffable.

Déjà, en 1648, dans ses *Notes à propos d'une certaine affiche*, Descartes renvoyait fermement la foi et la raison chacune chez soi. Beaucoup de penseurs avant et après lui n'ont pas dit autre chose. Il n'y a rien à ajouter.

Continuons quand même. En effet, le problème en ce début de XXIe siècle, et plus particulièrement en ce qui concerne l'islam, naît de la confusion entre foi et religion. Or on sait[1] qu'une étymologie populaire du mot « religion » le fait dériver du mot latin qui signifie « lien » : la religion, c'est ce qui lie une communauté, ce qui la fait tenir. Si c'est le cas, elle se trouve dans le même domaine que celui de la raison (et on peut alors les opposer) : ce domaine, c'est celui de la communication entre les hommes, de la possibilité de transmettre quelque chose. Le meilleur exemple n'est-il pas celui de la transmission de l'islam (du christianisme, du judaïsme…) des parents aux enfants ?

Une expérience de pensée

À ce propos, voici une anecdote qui m'a enchanté (et angoissé) quand je l'ai lue pour la première fois. Le grand économiste Adam Smith, qui fonda la science économique avec son traité sur *La Richesse des nations* (1776), fut enlevé par des romanichels alors qu'il jouait devant sa maison à l'âge de trois ou quatre ans. Sa famille avait déjà fait le deuil du petit enfant quand un de ses oncles, moins fataliste, partit sur la trace des ravisseurs, les retrouva et ramena l'enfant qui allait devenir le grand penseur que l'on sait. Or, si cet oncle n'avait pas agi, quelle eût été la destinée d'Adam Smith ? Impossible de le dire, évidemment, mais une chose est sûre : il aurait été élevé dans une autre religion que celle (presbytérienne) de ses parents et, ignorant de ses origines, aurait peut-être défendu bec et ongles ce qu'il aurait considéré comme la « vraie » religion, celle des romanichels. Que nous apprend cette anecdote ?

Faisons une expérience de pensée : nous sommes tous des Adam Smith, et notre oncle ne nous a pas sauvés. Que reste-t-il de la religion de « nos ancêtres » ?

Selon certaines statistiques basées sur des tests ADN, une bonne proportion des enfants nés en Europe ont un autre père que l'homme qu'ils appellent « papa ». Que reste-t-il de la religion de « nos pères » ?

Vers l'an 728, Boulan I fonda le royaume juif turc khazar. La légende rapporte un rêve de ce roi, dans lequel il aurait vu le sanctuaire que Moïse avait

construit dans le désert, ce qui déclencha en lui une quête spirituelle. Boulan organisa alors une sorte de controverse entre un juif, un chrétien et un musulman, à l'issue de laquelle, le juif s'étant révélé le plus éloquent, Boulan opta pour le judaïsme et son peuple avec lui. Leur descendance n'a donc rien à voir avec les douze tribus d'Israël. Que reste-t-il de « la religion de nos aïeux » ?

On pourrait en dire autant des princes allemands qui acceptèrent la Réforme de Luther et qui entraînèrent leurs sujets avec eux.

Bref, la religion est affaire de circonstances, de hasard, de naissance ici plutôt que là. Un dialogue entre religion et raison, même s'il est légitime puisqu'elles occupent toutes deux le même domaine du « transmissible », tourne court :

— Ma religion me dit ceci, ma raison me dit cela…

— Mais en quoi, cher ami, cher Adam Smith, cher Khazar, cher enfant né de père inconnu, est-ce là votre religion ? En êtes-vous si sûr ?

Un jour que j'exposais ce dilemme à un de mes étudiants marocains de la Vrije Universiteit, à Amsterdam, il me répondit que j'avais tort. En effet, ayant lui-même réfléchi à la question, il était allé voir un imam qui lui avait répondu que tous les enfants naissaient musulmans ; ce n'est qu'au cours de leur enfance que certains parents en font des non-musulmans, des chrétiens, des juifs, des petits athées, etc. Outre que cette réponse apportait en fait de l'eau à mon moulin – tout dépend des parents –, je fis remarquer au jeune homme qu'il avait sollicité et accepté l'avis de l'imam parce qu'il avait la foi.

Ce qui est donc essentiel, c'est la foi et non la religion.

La raison au-dessus de la foi ?

Il y a mille deux cents ans…

Voltaire lui-même, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il n'était pas un grand admirateur des religions révélées, n'en pensait pas moins que l'islam était la plus *rationnelle* de toutes. C'est en des termes quasiment admiratifs qu'il en parle, dans son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (1756) : « Toutes ces lois qui, à la polygamie près, sont toutes si austères, et sa doctrine qui est si simple, attirèrent bientôt à sa religion le respect et la confiance. Le dogme surtout de l'unité d'un Dieu, présenté sans mystère, et proportionné à l'intelligence humaine, rangea sous sa loi une foule de nations. » D'autres penseurs des Lumières partageaient l'avis de Voltaire. Ils trouvaient remarquable

que Mohammed n'eût accompli aucun miracle, comme changer l'eau en vin – ce qui eût été en effet remarquable pour un musulman… –, et que sa religion ne s'appuyât sur aucun mystère.

En fait, dès le début de la civilisation musulmane, la question de la raison s'est posée avec insistance. À la recherche d'un critère qui établirait « de l'extérieur » la crédibilité du Coran (ce qui dénote d'ailleurs une certaine dose de scepticisme, ce que ne montrent pas certains islamistes fanatiques d'aujourd'hui), les Anciens hésitèrent longtemps entre la raison et le « miracle » de la prophétie. Ils décidèrent finalement que ce n'était ni l'un ni l'autre : le miracle, c'était le Coran lui-même. Ce choix eut des conséquences profondes, notamment sur la nature du Livre : créé, éternel ? On y reviendra.

Pour le moment, concentrons-nous sur les débats qui agitaient Damas sous les Omeyyades (VIII^e^ siècle) puis Bagdad sous les Abbassides (IX^e^ siècle). On sait que les *mu'tazilites*, qui formèrent la première grande école théologique de l'islam, professaient que la raison (*'aql*), et non l'imitation (*naql*), devait être source de la connaissance religieuse. D'autre part, ils soutenaient que l'homme est absolument libre, car s'il n'était pas libre de choisir entre le bien et le mal, la récompense et la punition divine n'auraient aucun sens : c'est une autre façon de réhabiliter la raison, sur laquelle s'appuie l'homme (en principe…) pour faire ses choix. Le fils et successeur du fameux calife Haroun ar-Rachid, Al-Mamun, adopta le *mu'tazilisme* comme doctrine officielle. Qu'il l'ait fait par conviction personnelle ou pour des raisons d'opportunisme politique, peu importe. Le fait est là : il y a plus de mille ans, la raison était solidement installée au cœur de la pensée « officielle » musulmane.

Au X^e^ siècle, la doctrine des *mu'tazilites* fut combattue par les *acharites* (disciples d'Abou Moussa al-Achari [874-935]), qui rejetaient l'idée que la raison humaine puisse mener à la connaissance du bien et du mal : les vérités morales sont établies par Dieu et ne peuvent être communiquées aux hommes que par révélation. (Les *acharites* niaient également la liberté de la volonté humaine, concept jugé incompatible avec la puissance et la volonté absolue de Dieu, mais ceci est une autre question.) Les opinions des *acharites* devinrent progressivement dominantes dans l'islam. Ghazali (1058-1111) les étendit à toute forme de connaissance : celle-ci doit s'appuyer sur la révélation divine, couplée à l'expérience, plutôt que sur la raison. On en est encore là.

Quoi qu'il en soit, le fait même que *la première philosophie de l'islam se soit centrée sur la raison* en dit long sur l'état de décadence actuel de la pensée islamiste, entièrement fondée sur le dogme et l'argument d'autorité.

La meilleure preuve que l'on n'a pas beaucoup avancé dans ce domaine est fournie par le cas – cocasse s'il n'était pas tragique – du professeur Nasr Abou Zaid. Cet historien et philosophe, dont je m'honore d'être l'ami, était professeur à l'université du Caire quand il fut forcé à l'exil à cause de ses recherches sur le Coran. En fait, un bigot l'attaqua en justice, au prétexte qu'Abou Zaid ne pouvait pas être musulman puisqu'il traitait le Coran comme n'importe quel autre texte ; et puisqu'il n'était pas musulman, il ne pouvait plus légalement être marié à une musulmane. Il se trouva un juge pour accepter cette argumentation délirante. On enjoignit au chercheur de divorcer… Abou Zaid et sa femme préférèrent quitter leur pays. Il est maintenant professeur à l'université de Leyde aux Pays-Bas. Et voilà le tragique de l'histoire : au fond, Nasr Abou Zaid – dont je puis personnellement témoigner qu'il est profondément croyant – ne fait que reprendre les arguments *mu'tazilites* sur l'historicité du Coran (en se servant toutefois des avancées de la philologie et de la linguistique). Les pieux dévots qui l'accusent de *bid'a* – « innovation blâmable » – ont donc plus de mille ans de retard…

Il y a huit siècles…

Mettre la raison sur le même plan que la révélation est une chose. Mais admettre la primauté de la raison sur la lecture littérale du Coran, est-ce concevable ? N'est-ce pas une hérésie épouvantable ? Et pourtant, dès le XII^e^ siècle, et même avant, les plus grandes autorités religieuses *musulmanes* l'ont fait.

Contentons-nous du cas le plus emblématique, celui d'Ibn Roshd (Averroès). Son apport le plus original n'est pas dans ses commentaires d'Aristote, mais plutôt dans son *Fasl al-Maqal*, qui est une consultation juridique (*fatwa*) dont il définit l'objet dès le premier paragraphe : est-il permis à un musulman d'étudier la philosophie (qui englobait, à l'époque, les sciences naturelles) et la logique ? La réponse est sans ambiguïté : non seulement le musulman peut philosopher (donc étudier la science), mais il *doit* le faire. La raison en est que le seul moyen de connaître Dieu est de connaître ses œuvres, donc de comprendre comment le monde fonctionne, ce qui est la définition même de la science fondée sur la raison. Mieux : en cas de contradiction entre la science rationnelle et la foi, il faut choisir la… raison. Ce sont les paragraphes 19, 20 et 21 de *Fasl al-Maqal :* s'il y a conflit entre le Texte révélé (= le Coran) et les résultats obtenus par la raison (= la science), il faut réinterpréter le Texte –

et non pas rejeter la science ! – pour arriver à une conciliation entre la connaissance rationnelle et la connaissance transmise.

Pour arriver à cette conclusion étonnante, Ibn Roshd s'appuie d'ailleurs sur le Coran lui-même. À plusieurs reprises, il y est dit que Dieu s'exprime en paraboles (XIV, 25 ; XXXIX, 27, etc.). Peut-être la transcendance, le vrai péché originel, est-elle à ce prix… Pour prendre un exemple dont on parle beaucoup actuellement, le fameux Paradis qui attend les kamikazes *djihadistes*, notons que le verset 35 de la sourate XIII dit explicitement qu'il s'agit d'une *image* (*mathal*). L'image de quelque chose que nous connaissons par l'expérience, par nos sens – un jardin, des rivières –, désigne donc quelque chose qui est au-delà, que nous ne pouvons pas atteindre par la perception. Quelque chose au sujet de quoi il vaudrait mieux, à vrai dire, se taire. De ce point de vue, la contemplation silencieuse est la meilleure façon d'être musulman. La pratique de la science concrète – les sciences naturelles qui nous renseignent sur ce monde ici-bas – complète harmonieusement ce silence recueilli. Si Ibn Roshd n'est pas allé jusque-là, sa philosophie permet en tout cas d'arriver à ce quiétisme qui serait le bienvenu aujourd'hui, en ces temps de guerre sainte et de *clash* des civilisations. Imaginez un monde où, pour les croyants, le *summum* de la piété serait de ne jamais rien dire et de s'absorber dans l'étude de la botanique, de la zoologie, de la cosmologie…

L'influence d'Ibn Roshd dans le monde musulman est malheureusement restée négligeable pendant plusieurs siècles. Aujourd'hui, beaucoup de musulmans sont fiers de lui – j'ai entendu un jour un Frère musulman citer son nom avec beaucoup de respect sur la chaîne de télévision Al-Jazeera –, mais savent-ils vraiment ce qu'il a dit ? Il m'est arrivé de poser la question autour de moi : peu de musulmans ont lu le *Traité décisif*. Dommage. Ibn Roshd restera quand même ce *qadi* qui, plusieurs siècles avant les Lumières, a osé affirmer ceci : la prééminence de la philosophie (c'est-à-dire de la raison) sur la théologie – et même sur le Coran – lorsqu'il s'agit de légiférer sur terre et d'organiser la vie en commun.

Mais on peut aller plus loin qu'Ibn Roshd.

Deux domaines rigoureusement séparés

Quand j'étais lycéen, je m'amusais avec mes condisciples d'un paradoxe que nous croyions avoir découvert alors qu'il est vieux comme le monde. Le voici : Dieu est tout-puissant ; puisqu'il peut tout, il peut donc créer une pierre si

massive qu'il ne pourrait lui-même la soulever ; mais alors, il n'est pas tout-puissant… Nous avions des discussions passionnées à propos de ce paradoxe et nous nous amusions à en créer d'autres versions.

Autre type de casse-tête : Dieu peut-il faire que rien n'ait jamais été ? Oui, puisqu'il est tout-puissant. Mais alors, gémissait un de nos petits camarades à la joue enflée, comment se fait-il que je souffre *en ce moment* d'une atroce rage de dents ? Comment imaginer que Dieu puisse un jour décider que tout cela n'a jamais eu lieu ? Et ma rage de dents ?

Ce n'est que plus tard que je me suis aperçu que des philosophes, des théologiens et bien sûr des talmudistes s'étaient également embarrassés de ce genre de questions. Et un jour, je suis tombé sur le paradoxe *en action*, si j'ose dire. Ayant lu quelque part que l'adultère devait être puni par la lapidation, je passai plusieurs jours à chercher en vain dans le Coran le verset qui devait contenir cette prescription. Tout ce que j'y pus trouver en fait de punition indiquait cent coups de fouet – ce qui me sembla déjà excessif, mais enfin il n'y a pas mort d'homme (ou de femme). D'où vient donc cette histoire de lapidation ? Un de mes amis dévots éclaira ma lanterne : les premiers califes appliquaient le châtiment suprême, parce qu'une tradition attribuée à Aïcha fait mention d'un « verset de la lapidation » qui semble avoir disparu. Aujourd'hui, en ce début de XXIe siècle, certains musulmans réclament une *chari'a* qui contienne la lapidation.

D'où le paradoxe (la raison raisonnante essaie de comprendre…) : le Coran tel que nous le connaissons aujourd'hui est la Parole de Dieu, parfaite et complète. Mais nous réclamons *aussi* la lapidation à cause d'un verset qui y a figuré mais dont on ne trouve plus la trace dans ce même Coran parfait et complet que nous avons entre les mains. Compris ?

Le temps de m'étonner de cette histoire de verset disparu, j'appris par un ami iranien, à la Cité internationale de Paris, que la doctrine officielle des chiites fait état de centaines de versets supprimés par le calife Othman parce qu'ils semblaient favoriser Ali, le gendre du Prophète, dans la succession de celui-ci. Le plus étonnant dans cette affaire est que les chiites continuent de lire un Coran mutilé (selon eux) comme la parole exacte et parfaite de Dieu. J'ai demandé à Firouz – c'est le nom de mon ami iranien – si la contradiction ne le gênait pas.

— Pas du tout, me répondit-il. Ce sont des mystères qui me dépassent.

Or, Firouz était mon condisciple en classe de mathématiques supérieures ; c'était un garçon très doué et il connaissait la logique par cœur – jusques et y compris le fameux théorème d'incomplétude de Gödel, qui nous passionnait

alors.

J'essayai donc de l'attirer dans ce domaine : c'est peut-être dans l'incomplétude de toutes les constructions intellectuelles humaines que réside la part de Dieu ? C'est peut-être là que les paradoxes se résolvent ? Mais Firouz balaya tout cela du revers de la main :

— Pourquoi te casses-tu la tête ? Quand je travaille, j'applique la raison. Quand je regarde un oiseau s'envoler d'une branche ou quand un rai de lumière entre dans ma chambre le matin, je sais que j'ai la foi et je ne sais pas pourquoi.

Que pouvais-je répondre ? Même un juif rigoureusement athée comme Freud – c'est ainsi qu'il se définissait – mentionne quelque part ce « sentiment océanique » qui s'empare parfois de l'être humain et qui fait plus appel à la poésie qu'à la raison. Sentiment océanique : je fais partie d'un Tout qui me dépasse, que je ne peux saisir par l'exercice de ma pensée. Il me reste à fermer les yeux et à être déraisonnable.

Einstein, juif agnostique, utilisait une autre expression : « religiosité cosmique ». Il ajoutait : « Il n'est pas facile d'en parler, car il s'agit d'une notion nouvelle, et aucun concept d'un dieu anthropomorphe n'y correspond… Pour moi, le rôle le plus important de l'art et de la science consiste à susciter ce sentiment et à le maintenir éveillé chez ceux qui lui sont réceptifs… »

Mon modeste ami Firouz et les géants Freud et Einstein… Comment ne pas voir qu'ils posaient ainsi les limites du langage, donc de la raison ? En lisant les opuscules des islamistes et en regardant sur *Al-Jazeera* des *oulémas* couper les cheveux en quatre, j'ai fini par soupçonner l'origine du malentendu : pour certains dévots, il y a une complète adéquation entre les mots et le monde. Une construction intellectuelle peut parfaitement refléter le monde. Le Coran n'est-il pas écrit *avec des mots* ? Rien de ce qui est humain ou mondain ne peut échapper à l'empire des mots. La foi elle-même peut alors se discuter, se triturer, se démontrer…

Et c'est là que réside le nœud du problème. Notons d'abord que, comme dans l'« affaire Abou Zaid » évoquée plus haut, les grands penseurs musulmans avaient, il y a plus de mille ans, apporté quelques bonnes réponses à ces questions que ne semblent même pas se poser les islamistes d'aujourd'hui. Le grand chroniqueur Tabari (839-923) se moquait de ceux qui confondent le nom de Dieu (pour le sacraliser) et Dieu lui-même : « C'est comme si je disais : j'ai mangé *le nom* de la nourriture, j'ai bu *le nom* de la boisson, etc. »

Or les mots ne sont rien à l'aune de l'ineffable. La foi se passe de mots. La preuve ? Le Coran lui-même. Voyons cela.

Gödel et le Coran

Le Coran fourmille de contradictions. Qui dit cela ? Un impie, un athée, un apostat ? Non, c'est le Coran – donc Dieu lui-même, pour les croyants – qui l'affirme. Sourate II, verset 106 : « Chaque fois que Nous abrogeons un verset ou que Nous le laissons tomber dans l'oubli, Nous en apportons un meilleur ou analogue. » C'est le fameux problème du *naskh* (« abrogation »).

Mais quels sont les versets abrogés et ceux qui ne le sont pas ? Si on avait une réponse claire à cette question, on pourrait « faire l'impasse » sur les premiers et prendre le reste comme la Parole définitive de Dieu. C'est malheureusement impossible. Même une autorité comme l'imam As-Souyouti ne peut donner qu'une fourchette – et encore est-elle singulièrement large : de cinq à… cinq cents. Le savant Muir les estime à deux cents. Quant à ceux qui utilisent IX, 5 pour justifier le meurtre des impies (« Tuez-les partout où vous les trouvez ! »), c'est bien simple, ils supposent implicitement que ce verset n'abroge pas moins de *cent vingt-quatre* autres versets qui prônent la tolérance et la patience… Pourquoi ne pas décider plutôt que ce sont ces derniers qui abrogent IX, 5 ? Le monde ne s'en porterait-il pas mieux ?

Et qu'en est-il du vin ? Est-ce un bienfait de Dieu, comme le dit clairement XVI, 67 (« […] vous en retirez une boisson enivrante ainsi qu'un bon profit octroyé par Dieu… ») ou bien II, 219 : « Ils t'interrogent sur le vin et le jeu. Dis : Il y a en eux un grand péché, etc. » ? Tout cela est connu mais ne cesse d'étonner. Plusieurs autres exemples peuvent être trouvés dans le texte. Il est parfois aisé de repérer le verset abrogeant et le verset abrogé (*cf.* II, 234 et II, 240, deux versets qui se trouvent étrangement proches dans le texte, mais qui de toute évidence ne sont pas compatibles), mais ce n'est pas toujours le cas.

Quoi qu'il en soit, nous sommes donc dans une situation *déraisonnable* où tout le Coran doit être récité comme Parole immuable de Dieu, tout en sachant qu'il contient des passages qui ne sont pas vrais. Un petit calcul montre que 2 à 5 % du Coran est faux – et c'est Dieu même qui le dit. Voilà une situation très intéressante d'un point de vue psychologique.

En effet, Gregory Bateson a montré il y a près d'un demi-siècle la nocivité psychologique de ce qu'il nommait *double bind* (« injonctions paradoxales »). Exemple classique, le fameux « Sois spontané ! ». Si on obtempère, ce n'est pas spontané donc on n'obéit pas vraiment, et si on n'obtempère pas… on n'obéit pas. À tous les coups, on perd. Or, il en est de même quand on prétend exiger de la *volonté* d'une personne quelque chose qui ne dépend pas réellement d'elle. Si

elle intériorise l'injonction, le résultat peut être la *folie* dans le cas où cette injonction consiste à croire quelque chose dont on peut constater la fausseté. À l'époque de Bateson, on ne connaissait pas encore les attentats-suicides…

Conclusion : la folie nous guette si nous voulons concilier la Parole de Dieu et la raison humaine. On s'étonne que les kamikazes du 11 Septembre aient été pour la plupart des jeunes gens de bonne famille, bien intégrés dans l'Occident impie où ils faisaient leurs études. C'étaient somme toute des garçons bien *raisonnables* – et animés d'une foi ardente. Mélange détonnant.

Au-delà de la raison

Il y a quelques années, j'ai assisté à un colloque sur l'exégèse du Coran. Au cours des débats, un islamiste reprocha furieusement aux laïcs de vouloir « priver le Coran de son sens et de sa sacralité ». Je ne voudrais pas qu'on me fasse le même reproche. J'espère avoir été clair dans ce qui précède : le sens et la sacralité du Coran peuvent être approchés par la raison ou par la foi. Mais chacune des deux approches exclut définitivement l'autre. Et qu'on n'aille pas s'imaginer que l'une des deux est « supérieure » à l'autre : elles ne sont pas du même monde, voilà tout.

— Cependant, me disait ce monsieur, c'est bien beau d'élever la foi au firmament, mais avec vos références à Descartes et vos ratiocinations, vous sacralisez la raison.

Loin de faire de la raison l'alpha et l'oméga, j'offre à ce monsieur de reprendre la discussion là où mon ami iranien l'avait interrompue. Peut-être sera-t-il convaincu que la raison reconnaît ses limites et admet qu'il y a un espace où elle ne peut intervenir.

Reprenons le théorème d'incomplétude de Gödel. Il faut un peu se méfier, c'est comme le darwinisme, la relativité ou le principe d'incertitude de Heisenberg : il arrive qu'on les utilise à tort et à travers, faute de bien les comprendre. C'est pourquoi je souligne à l'intention de mes amis mathématiciens que tout ce qui suit peut se lire comme une métaphore (mais après tout, comme on l'a déjà dit, Dieu ne parle-t-il pas constamment en paraboles – voir le Nouveau Testament – et en images – voir par exemple Coran, sourate XIV, verset 25 ?).

Voici une forme simplifiée du théorème que Kurt Gödel prouva en 1931 : dans toute branche des mathématiques suffisamment complexe (par exemple l'arithmétique), il existe des énoncés *vrais*, mais qu'il est *impossible de prouver*

en utilisant la branche des mathématiques en question. C'est ce qu'on appelle des énoncés *indécidables*. On imagine la consternation des mathématiciens qui, depuis Russel et Hilbert, pensaient qu'avec un petit nombre d'axiomes on pouvait bâtir une mathématique complète, c'est-à-dire qui dirait de chaque proposition si elle est vraie ou fausse.

Ça n'a l'air de rien, mais essayons de généraliser : quelle que soit la construction du monde que fait la raison, il y aura toujours des propositions impossibles à prouver (en fait Gödel montra qu'il y en a une *infinité* – tiens, tiens, un attribut divin…). En d'autres termes, quelque chose échappera toujours à la raison.

Certes, si on prend une proposition indécidable particulière, on peut toujours la prouver en prenant une théorie plus large. Mais où s'arrêtera-t-on ? On ne peut s'arrêter que si l'on admet comme absolument vraie une parole initiale. Serait-ce la Révélation, la Parole de Dieu ? Hélas, cette voie nous est barrée par le Coran lui-même : « À Dieu appartient l'argument décisif (*al-houjja al-baligha*). S'Il avait voulu, Il vous aurait tous dirigés dans le chemin droit… » (Sourate VI, verset 149.) L'argument décisif (Berque traduit par : « l'argument qui touche juste ») ne nous est pas donné. Et on peut bien comprendre pourquoi : s'il l'était, où serait le mérite du croyant ? Lorsque au cours des meetings du FIS, avant 1992, des islamistes algériens s'amusaient à écrire dans le ciel le nom de Dieu grâce à un rayon laser, croyant ainsi impressionner les plus crédules, ils faisaient un grave contresens sur la nature de la foi. Laser ou pas laser, si Dieu se manifestait ainsi, ce serait bien l'argument décisif, tout le monde se convertirait et le débat serait clos.

Pour en revenir à l'indécidable, voilà donc ce qui est admirable : dans l'espace où la raison admet qu'elle ne peut rien, parce qu'elle ne peut rien démontrer, le Coran, très raisonnable, refuse également de s'aventurer ; il n'y a pas de *houjja baligha*, d'argument « per-cutant » (traduction de Kechrid, *op. cit*.). Qu'y a-t-il dans ce domaine ? Le silence ? La poésie ? La foi ?

Cessons de mélanger

Les rapports entre raison, religion et foi ont connu des tribulations diverses au cours des siècles. Pour ce qui est de l'islam, il est surprenant, au vu de ce qui se dit et se passe de nos jours, que la première école philosophique qui s'y rattache ait été ouvertement *rationaliste* ; au point que certaines de ses positions sentiraient aujourd'hui le soufre en milieu islamiste. Il est encore plus surprenant

que la plus haute autorité religieuse (Ibn Roshd) ait affirmé, il y a plus de huit siècles, une certaine supériorité de la raison sur la révélation. Cela dit, si ces débats nous semblent encore si actuels, n'est-ce pas parce qu'ils ne concluent rien, au fond ?

Si l'on fait la part du hasard et des circonstances qui entourent la religion, si on s'en désintéresse momentanément, restent en présence, aujourd'hui comme hier, la foi et la raison. Mais sont-elles vraiment *en présence* l'une de l'autre ?

Je me souviens qu'il y a quelques années, à Grenoble, après une conférence que j'y avais donnée, un jeune homme maghrébin pointa le doigt sur ma poitrine et me demanda d'un air farouche :

— Avez-vous la foi ?

Je restai interdit, ne sachant que répondre. Où trouver les mots pour dire l'ineffable ? Parlions-nous le même langage ? Et pourquoi s'arrogeait-il, lui, le droit d'entrer ainsi dans mon intimité ?

Cette question, on la pose, hélas, sur le même ton que si on demandait l'heure. Avoir la foi, quand servira-t-on le dîner ?, l'autobus est-il passé ?… Et quand on commet l'erreur de *répondre*, d'essayer de plaquer des mots sur l'invisible, voilà que la discussion s'enclenche, mêlant des arguments qui n'en sont pas, la logique du tiers exclu, les « pourquoi » à l'infini. Vain bavardage. Au mieux, deux monologues qui s'entremêlent.

Tout ce qui précède nous conduit en effet à la conclusion suivante : *raison et foi sont deux domaines rigoureusement séparés*. Pour paraphraser Pascal, le Coran a ses raisons que la raison ne connaît point. La « question » de la raison et de la foi est elle-même absurde. Il faut l'enterrer le plus profondément possible : c'est peut-être à ce prix qu'est la paix civile.

Il faut cesser de mélanger ce qui ne peut se mélanger.

1. Voir la note dans l'introduction de cet ouvrage.

3
Le Coran, Alexandre et la femme d'Abou Lahab (Islam et Histoire)

Le Coran et Alexandre

Quand j'étais enfant, je tombai un jour dans la bibliothèque de l'école sur un livre d'art où était représenté le fameux *Moïse* de Michel-Ange. Quelle imposante image ! Musculeux, la pose avantageuse, l'air farouche, une barbe abondante cascadant sur sa poitrine, Moïse avait vraiment belle allure. Mais ce qui étonnait d'abord, c'étaient les *cornes*. Indubitablement, Moïse portait des cornes.

Pendant longtemps, j'ai donc cru que le mystérieux *dhou-al-qarnaïne* (l'« homme-aux-deux-cornes »), auquel le Coran fait allusion (sourate XVIII, versets 83, 84, 85) n'était autre que Moïse. Et pourquoi pas ? Un prophète, et pas des moindres, cité dans le Coran, n'est-ce pas naturel ?

Plus tard, je me trouvai confronté à deux faits gênants :

a. Je lus quelque part que cette histoire de cornes, c'était du pipeau, ce n'était qu'une erreur de traduction de saint Jérôme. Dans sa version du texte en latin, à partir de l'hébreu, il aurait confondu « resplendissant » et « cornu », les deux mots se ressemblant en hébreu… Dans le livre de l'Exode (34, 29), il est dit que le visage de Moïse *resplendissait* quand il est descendu du mont Sinaï. Dans la version de saint Jérôme, cela devient : « *videbant faciem Moysi esse cornutam* », c'est-à-dire qu'ils voyaient que la face de Moïse était… cornue. Le texte de saint Jérôme se répandit et devint une référence, on vit donc apparaître des représentations de Moïse avec des cornes. Michel-Ange, au XVI^{e} siècle, est fidèle à cette tradition lorsqu'il sculpte son chef-d'œuvre sur le tombeau de Jules

II, dans l'église Saint-Pierre-aux-Liens à Rome. C'est ce Moïse que je connaissais – du moins en reproduction.

b. Mais alors qui était mon *dhou-al-qarnaïne* ? La réponse, quand je me décidai à la poser à je ne sais plus qui, me stupéfia : il s'agissait d'Alexandre le Grand ! Oui, celui-là dont les exploits bien humains m'enchantaient dans les livres d'histoire dès que je fus en âge de lire. Disons-le tout net : je n'en crus pas un mot. C'était une question de psychologie élémentaire : le Coran appartenait pour moi à la sphère de l'islam, c'est-à-dire à ce qui se trouvait *au-dehors* de l'école française que je fréquentais. À l'intérieur de l'école, on parlait de choses profanes : arithmétique, géographie, langues vivantes, etc. Tout séparait mes deux mondes : la langue (française ici, arabe mâtiné de berbère là), les odeurs, l'architecture… Même l'altitude les séparait : l'école se trouvait sur une colline. Par quel périlleux grand écart Alexandre le Grand pouvait-il être des deux mondes ?

Mais je pouvais bien avoir décidé de n'en rien croire, cette histoire n'allait plus me lâcher. Au gré des lectures, des commentaires plus ou moins fantaisistes me ramenaient au Macédonien. Et voici une partie de ce que j'ai glané (la liste complète est bien plus longue) :

I. Étant un moyen de défense du bélier ou du taureau, le terme *qarn* (corne) fut utilisé pour désigner la force et le courage. Alexandre ne manquait d'aucune de ces qualités, d'où son surnom.

II. On sait que la corne est considérée, chez les Sémites, comme le symbole de la puissance (je lus cela dans une note de la traduction du Coran par D. Masson).

III. Le surnom désignait également l'homme dont la chevelure était tressée et donnait ainsi l'apparence de cornes. Pourquoi pas ? Mais était-il le seul à se coiffer ainsi ?

IV. Ce surnom était appliqué aux personnes nobles par leur double ascendance. Très bien : Alexandre était le fils de Philippe II de Macédoine et d'Olympias, princesse d'Épire, tous gens d'excellente famille.

V. La désignation d'Alexandre par ce nom serait en rapport avec son couvre-chef macédonien. Il faudrait vérifier, mais on peut aussi le croire sur parole.

VI. Le grand commentateur musulman Tabari donne une autre explication, qui me ravit par son ingéniosité : « Alexandre est appelé Dhou-al-Qarnaïne pour cette raison qu'il alla d'un bout à l'autre du monde. Le mot *qarn* veut dire corne, et on appelle les extrémités du monde cornes. Lui, étant allé aux deux extrémités

du monde, tant à l'Orient qu'à l'Occident, on l'appelle Dhou-al-Qarnaïne. »

VII. Dans la légende syriaque, Alexandre lui-même déclare : « Dieu a fait pousser des cornes sur mon front afin que je m'en serve pour briser les royaumes de ce monde. » Fière déclaration.

On pourrait continuer cette liste indéfiniment. Mais comprend-on le malaise qui s'est emparé de moi, enfant, et qui ne m'a jamais quitté ? Plus tard, lisant avec attention les versets 83 à 99 et quelques livres qui traitaient d'Alexandre, je vis bien l'incohérence – toute transcendance mise à part. Les versets en question donnent une image favorable de l'homme-aux-deux-cornes : il est en quelque sorte le fléau de Dieu, punissant les polythéistes (verset 87), envoyant au Paradis les fidèles (verset 88), protégeant les opprimés (versets 93-99). Or je dévorais simultanément la biographie d'Alexandre, dont une partie se lit ainsi : Alexandre se fait proclamer pharaon (pharaon ! Il n'y a pire injure dans le Coran…) à Memphis en 331 av. J.-C. Il sacrifie au taureau Apis – gage de respect des traditions égyptiennes – et honore les autres dieux : il est donc polythéiste, ce qui est le *seul* crime pour lequel aucune absolution n'est possible en islam. Il se rend ensuite dans l'oasis de Siwa où il rencontre l'oracle d'Amon-Zeus qui le confirme comme descendant direct du dieu Amon, en contradiction avec la sourate CXII : « Dieu n'est pas enfanté et n'a pas enfanté. »

Malaise.

Tout cela est très gênant…

Un tel malaise doit s'être emparé de beaucoup de lecteurs du Coran, croyants ou non. On sent Jacques Berque presque gêné devant l'intrusion d'Alexandre, avec ou sans cornes, dans le Livre sacré. Voici ce qu'il écrit, en commentaire de XVI, 83 : « [Ce qui importe, c'est] la signification eschatologique. Encore une attitude restrictive à l'égard des légendes. L'exégèse, à propos de ce Bi-Cornu […] s'amuse à des rappels légendaires contradictoires, en délaissant trop souvent la *raison d'être* des récits. »

Quant au très dévot Karchid, déjà cité, voici ce qu'il écrit : « On a prétendu faussement que ce Dhou-al-Qarnaïne n'était autre qu'Alexandre de Macédoine. » Ah, se dit-on, Karchid a quand même compris que l'intrusion d'un homme, fût-il exceptionnel, dans la Parole de Dieu profanait celle-ci. Patatras ! Voilà ce qu'il ajoute : « Les exégètes pensent plutôt qu'il s'agit d'un roi himyarite du nom de Ifriqch qui aurait atteint avec ses puissantes armées le détroit de Gibraltar à l'ouest et les côtes de la Chine à l'est. » On n'en sort pas.

Karchid, sentant probablement le danger, ajoute avec sagacité : « Mais le plus sage est de s'en tenir à la stricte version coranique. Le reste n'apporte rien à ce que vise le récit. » On ne saurait mieux dire. Dommage que Karchid et tous ses collègues commentateurs n'aient pas élargi leur propos à toute l'Histoire humaine qui vient polluer le Livre.

Le mystère s'épaissit

Rebondissement philologique : quelques années plus tard, je tombe à Amsterdam, chez un bouquiniste, sur un livre très savant d'un certain Detlef Nielsen (*Der Dreieinige Gott*, Copenhague, 1922) selon lequel la traduction de saint Jérôme n'était pas du tout fautive. En fait Moïse était redescendu « cornu » du mont Sinaï parce qu'il s'était paré du masque de Dieu. Or, chez les juifs comme chez les Arabes païens de l'Antiquité, le masque représentant Dieu portait des cornes (*op. cit.*, p. 206). Voilà qui jette un éclairage intéressant

Le Bi-Cornu serait donc quand même Moïse, comme je l'avais toujours cru ? La transcendance est sauvée. Certes, Moïse était un homme de chair et de sang, mais enfin il est le seul à avoir conversé avec Dieu et on ne saurait dire que sa présence dans le Livre sacré souille celui-ci.

Mais je n'en avais pas fini avec Alexandre, qui commençait à m'obséder sérieusement. La sourate XVIII, à partir du verset 60 (« Lorsque Moïse dit à son jeune disciple, etc. ») m'avait toujours intrigué parce que je n'y comprenais rien, ce qui d'une certaine façon convient à ma conception rigoureusement transcendantale de Dieu. Puis un jour je découvris le *Roman d'Alexandre* du Pseudo-Callisthène, écrit un siècle avant Jésus-Christ. Quelle ne fut ma surprise d'y lire ceci, de la bouche du conquérant macédonien : « Comme j'avais faim, je voulus prendre de la nourriture, et après avoir appelé le cuisinier qui se nommait Andréas, je lui dis : "Prépare-nous la pitance." Il prit alors du poisson séché et alla jusqu'à l'eau limpide de la fontaine pour laver ce mets, mais à peine fut-il plongé dans l'eau qu'il reprit vie et échappa des mains du cuisinier. Cependant, ce dernier, effrayé, omit de me rapporter l'événement, mais lui-même puisa de l'eau de la fontaine, en but, en versa dans un récipient d'argent et la conserva. En effet, tout l'endroit bouillonnait de sources abondantes, et tous nous buvions de ces eaux. Quelle fut mon infortune, qu'il ne m'ait point été donné de boire de cette fontaine d'immortalité qui rend la vie aux bêtes, et que mon cuisinier avait eu la fortune de trouver ! »

Je me précipitai pour relire la sourate XVIII. La voici (dans la traduction de

Jacques Berque) : « 60. Lors Moïse dit à son disciple : “Je n’aurai de cesse que je n’atteigne la jonction des deux mers, sans quoi j’irais indéfiniment.” 61. Quand ils eurent atteint une jonction entre elles, ils oublièrent leur poisson qui, se coulant, retrouva son chemin dans la mer. 62. Après avoir été plus outre, Moïse dit à son jeune compagnon : “Donne-moi à déjeuner : cette étape nous aura durement éprouvés.” 63. Mais l’autre dit : “Voyez cela ! Quand nous nous sommes abrités sous la roche, moi, j’ai oublié le poisson. Il n’y a que Satan pour m’avoir fait oublier de t’en parler. Le poisson a retrouvé son chemin dans la mer, quel prodige !” 64. Moïse dit : “De cela même nous étions en quête.” Ils retournèrent sur leurs pas, à la trace. »

Voilà maintenant que je comprenais enfin ces versets. « De cela même nous étions en quête », c’était donc l’*immortalité*. Et c’est grâce au Macédonien, qui n’apparaît même pas dans la sourate, que j’étais déniaisé. Maudit Alexandre (comme disent les Perses) ! Le problème de la transcendance restait entier. Que faisait cet homme-là dans le Livre de Dieu ?

Entre-temps, j’étais tombé sur un autre problème : celui d’Abou Lahab et de sa femme.

Le Coran et la porteuse de fagots

Il s’agit de la sourate CXI : « 1. Périssent (ou “sèchent”) les deux mains d’Abou Lahab, et qu’il périsse lui-même ! 2. Ses richesses et tout ce qu’il a acquis ne lui serviront à rien. 3. Il sera exposé à un feu ardent. 4. Ainsi que sa femme, la porteuse de fagots. 5. Dont le cou est paré par une corde de fibres. »

C’est l’une des premières sourates que les enfants apprennent, car c’est l’une des plus courtes. Des centaines de millions de petits garçons et de petites filles, du Maroc à l’Indonésie, de la Bosnie à l’Afrique du Sud, ont depuis des siècles rituellement maudit Abou Lahab et sa femme, au col paré de fibres. Je me souviens de l’écrivain iranien Kader Abdollah me récitant de sa voix rugueuse cette sourate pour me prouver qu’il avait été obligé de l’apprendre par cœur quand il était gamin et qu’il s’en souvenait encore. Plus extraordinaire, je me souviens d’un ami sénégalais proclamant d’une belle voix de basse cette même sourate, dans un restaurant parisien, puis m’avouant sans trop s’émouvoir qu’il ne savait pas ce qu’elle signifiait.

Abou Lahab et madame méritent-ils cet excès d’honneur, ou d’indignité ?

Qui sont ces gens-là ?

Lui, dont le nom signifie l’Étincelant, était l’oncle du Prophète et devint

l'un de ses ennemis les plus acharnés. Sa femme avait, semble-t-il, jonché d'épines les alentours de la maison de Mohammed. Elle fut donc associée à la malédiction.

Comme si une malédiction éternelle consignée dans le Coran ne suffisait pas, Kechrid ajoute ce commentaire : « L'ennemi le plus acharné du Prophète n'était autre que son oncle paternel Abdoulouzza, surnommé Abou Lahab, ou "l'homme incendiaire", à cause de sa hargne et de sa méchanceté. On dit aussi qu'il avait toujours le visage congestionné et rouge comme le feu parce qu'il était un grand buveur. »

Ce dernier commentaire – le coup de pied de l'âne – n'est pas transcrit ici pour s'en gausser, au contraire. C'est très sérieux : c'est un exemple du *littéralisme* qui a fait glisser l'islam vers le repli sur soi, l'anémie intellectuelle, et pour finir vers l'islamisme. Au lieu de s'en tenir à l'esprit du texte, au lieu de rechercher une communion spirituelle avec d'autres croyants, au lieu de fermer les yeux et de chercher dans le silence la voie étroite, on imagine l'obtus commentateur s'acharner à coups de babouches sur un homme mort depuis quinze siècles, qu'il ne connaît que par quatre lignes, mais qu'il n'hésite pas à diffamer : non seulement Abou Lahab était l'ennemi de Dieu mais, en plus, il buvait !

Ce qui est évidemment gênant dans cette histoire, c'est l'aspect humain, trop humain. Mais il y a plus. On sait que l'une des questions les plus disputées de l'islam concerne la nature du Coran : créé ou éternel ? Un des arguments qui plaident pour l'historicité du Coran est celui-ci : si le Coran était hors du temps et de l'espace, s'il existait de toute éternité, il aurait *ipso facto* des attributs qui n'appartiennent qu'à Dieu. Croire que le Coran est incréé, c'est donc faire du *shirk*, du polythéisme. Péché abominable. Mais poussons encore l'argument : ce n'est pas seulement le Coran qui aurait des attributs divins, mais également tous ceux qui y sont mentionnés. Non seulement Alexandre, mais l'infâme Abou Lahab également, sans même parler de sa femme, jouiraient ainsi d'une existence de toute éternité, ils étaient là avant même la création de l'Univers. Quand on pense aux cris d'orfraie que poussent les islamistes à la seule mention de l'hypothétique divinité du fils de Marie, il est quand même étonnant qu'ils accordent au misérable Abou Lahab (et à son épouse) ce qu'ils refusent à Jésus, qu'ils reconnaissent unanimement comme prophète. Comprenne qui pourra.

Bien entendu, on pourrait lever la contradiction en admettant que le Coran est un document historique, lié à un temps et à un lieu. Alexandre, Zaid, Abou Lahab et sa moitié, tous ces gens cités dans le texte le sont à cause des

circonstances ; et la mention de leur nom ne les éclabousse pas de la majesté divine et ne leur accorde aucun des attributs de Dieu. Bien. Mais alors nous arrivons à un problème, celui de la « matrice » ; problème qui va nous orienter vers une issue heureuse, mais nous n'en sommes pas encore là. On sait que le Coran est censé être la reproduction exacte de la « mère ou matrice du Livre » qui se trouve en permanence devant le Trône de Dieu, sur la « Table bien gardée ». Table et matrice sont donc coéternelles à Dieu (elles sont *en permanence* devant son Trône). Voilà donc ce diable d'Abou Lahab qui revient par la fenêtre après avoir été chassé par la porte. Et voici également Alexandre, décidément infatigable, et des cohortes de personnages, poussière humaine qui ne saurait s'élever jusqu'aux étoiles.

Pour lever cette redoutable difficulté, il n'y a qu'une solution : si le Coran est écrit « en un langage clair » pour être accessible aux hommes – et c'est pour cela qu'on y trouve des hommes –, la « matrice » est d'une nature totalement différente. Le Coran n'en est la reproduction *exacte* que sur un plan qui nous échappe, appelons-le divin, transcendant, ineffable, etc. Dans la matrice coéternelle à Dieu, qui est donc Dieu puisque l'islam est strictement monothéiste, il n'y a que les principes et attributs éternels, nullement souillés par ces crottes de mouche que sont Abou Lahab et sa porteuse de fagots.

Joseph en vaudeville, Marie hors du temps…

Et voici l'issue heureuse que nous évoquions plus haut. Au lieu de s'obséder inutilement, comme je l'ai fait pendant des années, de ces histoires de l'homme-aux-deux-cornes, il faut constamment penser à la mère du Livre, au sujet de laquelle nous ne savons rien, et au sujet de laquelle nous ne pouvons rien savoir, et oublier l'Histoire. Plus précisément, il faut cesser de vouloir à tout prix faire entrer celle-ci dans le Coran ou lire celui-ci comme un traité d'Histoire.

Cette attitude plus « relaxée », osons le mot, nous rend la lecture du Coran bien plus agréable. Nous cessons d'y relever des incohérences, étant entendu que tout cela n'a aucune importance. L'essentiel de la lecture est de nous faire miroiter, par moments, au gré d'un mot ou d'une phrase, le chatoiement de la « matrice », donc de Dieu.

Prenons par exemple la sourate XII (« Joseph »). On sait qu'au cours des siècles, plusieurs musulmans dévots ont mis en doute l'appartenance de cette sourate, en effet très profane, au Coran. Les Sufrites, une branche du *kharijisme*, considéraient que cette sourate n'en faisait pas réellement partie. Et comment

leur donner tort, si l'on s'obstine à voir dans le Livre le reflet fidèle d'*oummou-l-kitab* (la mère du Livre) ?

La scène qui met aux prises Joseph et Zuleikah, la femme de Putiphar, ressemble à un extrait de vaudeville. Au verset 28 par exemple, le maître s'adresse à titre collectif à la gent féminine en disant : « *innah min kaïdakunna inn kaïdakunna 'azimun* », littéralement : « voilà votre perfidie [de femmes], voilà votre perfidie immense ». Maintenant que nous savons que tout cela est à l'usage de la gent humaine et ne saurait se trouver dans la « matrice », nous pouvons nous réjouir de toute la scène ou déplorer la misogynie qui s'y exprime. Au verset suivant, le mari trompé – ou croyant l'être – s'adresse tour à tour à Joseph et à sa femme. « Yusûf, écarte-toi de là ! Toi, femme, demande pardon. » Tout cela est divertissant. On dirait du Feydeau ou du Labiche. Le vrai croyant cherche ailleurs la voie vers Dieu.

Autre exemple, celui de Marie. Quelle belle figure que celle de la Vierge (surtout lorsqu'elle est peinte par Raphaël) ! Mais on peut en dire autant de sa figure spirituelle. Voici ce qu'on peut lire au sujet de la Marie *du Coran* dans une revue chrétienne : « Marie présente des traits spécifiques et recèle une valeur théologique de très haute importance. L'examen des passages les plus significatifs du Coran consacrés à la Vierge, ainsi que celui des réflexions relatives à ce point issues de l'exégèse, montre qu'elle est l'exemple paradigmatique de la condition humaine, faite d'abstinence face à la Révélation, de dévotion et d'observance légale les plus pures qui soient. Signe privilégié de l'infinie Puissance, elle jouit d'une grâce si profonde aux yeux de Dieu qu'elle en a reçu toute perfection : elle s'inscrit dans un horizon masculin, elle est accueillie dans l'univers de l'Islam et, ce qui suscite le plus vif intérêt, il lui est conféré la dignité prophétique. Fort éloignée de la mère chrétienne du Christ, elle appartient tout entière au système coranique et islamique. » Parfait. On n'est pas loin des scintillements de la matrice.

Mais on peut aussi lire son histoire de façon plus terre à terre. On connaît la polémique : dans le Coran, Marie est appelée sœur d'Aaron, frère de Moïse, et sœur de Myriam, dont le père est Imran (sourate III, 33-36 ; sourate XIX, 28), ce qui fait naître Marie mille trois cents ans avant Jésus-Christ. Incohérence, qui prouverait le caractère bric-à-brac du Livre tout entier. À quoi les érudits musulmans ont la parade : dans le langage coranique, « sœur de » et « frère de » signifient « descendant de ». Il n'y a donc pas d'incohérence. D'ailleurs, dans l'Évangile de Luc, Élisabeth, la mère de Jean Baptiste, est appelée « fille d'Aaron ». Or Élisabeth était une cousine de Marie (Luc 1, 36), etc.

Mais à quoi bon tout ce pinaillage ? Il faut nous élever au-dessus du comput et des chronologies.

Péripéties

Et qu'est-ce que cela nous dit, en ce qui concerne l'islamisme radical ? Ceci : lorsque ces gens-là prétendent faire l'Histoire en s'appuyant sur le Coran, ils font un contresens. La « matrice » ne concerne pas les faits et gestes des hommes. Ni ceux du passé, ni ceux de l'avenir. Prendre le pouvoir, conquérir des empires, rétablir le califat… Péripéties. Le royaume arabe de Damas, bâti sur une dispute, puis l'empire islamique de Bagdad et ses influences iraniennes, plus tard les Andalous et les Turcs : péripéties.

Et avant tout cela et après : des empires se créent, s'étendent puis s'écroulent. Voir Ibn Khaldoun. C'est l'Histoire, capricieuse, imprévisible. « Le nez de Cléopâtre : s'il eût été plus court, toute la face du monde aurait changé. » Pascal avait tout dit.

Mais, objectera-t-on, l'islamisme s'appuie autant, sinon plus, sur la tradition, la *sunna*, que sur le Coran. Puisque la *sunna* rapporte les faits et gestes, les dits et édits du Prophète, et puisque ce dernier ne cesse de se présenter comme un simple mortel, *son* Histoire n'est-elle pas porteuse de leçons pour ce bas monde ?

Certes. Mais voyons comment l'islamisme instrumentalise cette Histoire-là.

Commençons (et finissons) par le commencement. Voici ce que dit la tradition à propos de la Révélation : « Mohammed se rendait dans la caverne de Hirâ et s'y mettait en retraite pieuse pendant un certain nombre de nuits. La vérité vint le surprendre pendant qu'il était dans la caverne. L'ange vint le trouver et lui dit : "Lis !" "Mais, répondit le Prophète, je ne sais pas lire." L'ange le prit, le pressa au point de l'étouffer, puis le lâcha en lui disant : "Lis !", une deuxième fois puis de même une troisième fois… Il [Mohammed] retourna à Khadîdja en tremblant et quand il arriva, il lui dit : "Couvre-moi ! Couvre-moi !" Elle le couvrit et demeura près de lui jusqu'à ce qu'il se calmât. Il lui raconta l'histoire en concluant : "J'ai eu peur pour ma vie." Khadîdja dit : "Oh que non ! Tu as reçu la bonne nouvelle, par Dieu ! Dieu ne t'abandonnera pas. Tu as toujours préservé les liens du sang, tu as toujours été sincère, tu es généreux envers les dépourvus, tu aides les faibles, tu es hospitalier envers ton hôte et tu soutiens toujours le droit. […]" »

Jusque-là, tout va bien, si l'on ose dire. Mais voici ce que j'ai lu sous la

plume d'un commentateur islamiste qui se voulait édifiant : « J'aimerais faire remarquer comment Khadîdja a soutenu son mari, comment elle l'a conforté et l'a encouragé avec ses paroles. » Et il ajoute cette phrase extraordinaire : « Tous les maris aimeraient que leurs femmes les écoutent dans les moments difficiles et leur donnent leur avis sans critiques ni blâmes. »

Est-ce là tout ce qu'on peut dire à propos d'un épisode proprement incroyable, qui dépasse infiniment les possibilités de la raison humaine ? Le ramener à des considérations domestiques ? J'ai immédiatement pensé à l'immortelle phrase de Monseigneur de Quelen, dans un tout autre contexte :

— Non seulement Jésus était fils de Dieu, mais il était d'excellente famille par sa mère.

On peut rire de cette phrase, qui mêle allégrement Dieu et les considérations mondaines – c'est le cas de le dire –, mais ne faudrait-il pas plutôt en pleurer ?

Dans d'autres textes destinés à l'éducation de la parfaite « sœur salafiya », toutes les qualités de cette dernière se déduisent d'anecdotes qui eurent lieu à Médine, l'espace d'une dizaine d'années. En d'autres termes, la *substance* de l'Histoire – si elle peut faire gagner le Paradis à la moitié de l'humanité, n'est-ce pas là sa substance ? – est tout entière contenue dans l'équivalent, à l'échelle géologique, d'un battement de cils. Ce n'est pas pour nous déplaire, puisque nous voulons tout à fait nous débarrasser de l'Histoire. Hélas, les islamistes ne vont pas jusque-là ; et ce battement de cils est terriblement banal. On pourrait multiplier les exemples, mais à quoi bon ? Ils sont tous de la même eau que celui donné plus haut. *Tous les maris aimeraient que leurs femmes les écoutent dans les moments difficiles…* Bien sûr. Et les manuels victoriens ne devaient pas recommander autre chose, ni les psychologues, ni ma grand-mère.

Cette obsession historiciste conduit donc à des platitudes consternantes. Mais ce n'est pas toujours le cas. L'issue peut en être tragique, comme dans le cas récent de la *houdna.* Voyons cela.

L'étrange cas de la houdna

Lorsque l'Autorité palestinienne demanda aux factions islamistes (Hamas et Djihad islamique) de respecter une trêve avec Israël, en 2005, celles-ci ne l'acceptèrent qu'après avoir précisé qu'il s'agissait d'une *houdna*. On sait que la langue arabe est très riche : plusieurs mots auraient pu être employés pour désigner une trêve ou un armistice. Mais *houdna* fait référence à un épisode historique précis, celui de la trêve de Hudaybiya. Le Prophète signa en 628 cette

fameuse trêve avec les païens dont il accepta d'ailleurs la plupart des requêtes. Qui peut le plus peut le moins, en quelque sorte : si le Prophète lui-même pactisa avec l'ennemi…

Mais voici comment l'instrumentalisation de l'Histoire peut se retourner contre ceux qui s'y frottent. Dans les journaux du monde entier, à la télévision, à la radio, on se mit à utiliser le mot arabe de *houdna* pour désigner la trêve. Très rapidement, une dépêche de Reuters explique que *houdna* était le terme utilisé par les militants pour désigner « un cessez-le-feu temporaire dans la tradition islamique ».

Drôle de phrase. Tout cessez-le-feu n'est-il pas par nature temporaire ? Il suffit qu'une des parties se remette à tirer…

L'AP (dépêche du 22 juin 2003) enfonce le clou : « Le succès du plan pourrait bien dépendre d'un concept juridique datant de la naissance de l'islam : une *houdna* ou cessez-le-feu établi pour une durée déterminée, généralement entre musulmans et non-musulmans. L'histoire de l'islam est imprégnée par cette notion. […] Une telle option permettrait au Hamas de négocier sans perdre la face. […] Certains critiques israéliens affirment toutefois qu'une *houdna* implique que la partie musulmane puisse la rompre à tout moment. »

Étonnant. *L'histoire de l'islam est imprégnée par cette notion.* Qu'est-ce que cela veut dire ?

Un journal français écrit : « En fait, les discussions se poursuivent depuis plusieurs jours […] entre les organisations extrémistes et l'Autorité palestinienne sous la forme de *houdna*, la trêve traditionnelle dans le monde arabo-musulman, qui ne signifie pas la fin définitive des hostilités. »

De plus en plus étonnant. La *houdna* est devenue « traditionnelle » et elle est élargie au « monde arabo-musulman ». Naturellement, elle signifie que la partie palestinienne recommencera les hostilités… À qui la faute ? Aux Palestiniens, bien sûr : les Israéliens ne sont pas tenus par une trêve *islamique*.

Or je suppose qu'il existe dans toutes les langues un mot pour dire « trêve ». Alors, pourquoi parler de *houdna* ? Il y a sans doute là un élément psychologique élémentaire ; en se servant d'un mot arabe, on introduit un élément d'étrangeté qui ne peut que susciter la méfiance : peut-on vraiment faire confiance à ces gens-là ? Ce que dira avec la rudesse d'un militaire le général Amos Gilad : « Aucun espoir ne peut être mis dans cette *houdna*. Son but est la réorganisation de sorte qu'elle peut même mener à des actes meurtriers plus terribles. » Et le Premier ministre israélien d'alors, Ariel Sharon, de surenchérir.

Cependant, si Gilad et Sharon ne sont pas des enfants de chœur, qui leur a

donné des verges pour se faire fouetter ? Qui est responsable de cette confusion entre le théologique et l'historique sinon les islamistes, incapables d'établir une distinction entre les deux domaines ? Ne sont-ce pas eux, sous leurs incarnations du Hamas et du Djihad islamique, qui ont parlé de *houdna* en faisant spécifiquement référence à la trêve de Hudaybiya ?

Tragique, disions-nous plus haut. Tragique, parce que le fossé est infranchissable. Faisons une expérience de pensée : tout ce que dit l'Autre, je le laisse sans traduction, j'utilise ses propres termes, frappés par là même de suspicion. Et *vice versa*. Comment pourrions-nous jamais nous entendre ? Les islamistes voudraient idéalement n'utiliser que le vocabulaire et les idées de Médine, une histoire qui n'a pas duré dix ans. Ce faisant, ils mettent entre eux et le reste de l'humanité des millénaires, comme si Dieu s'était reposé en un sabbat quasi infini. C'est trop ou c'est trop peu : ou bien Dieu est constamment à l'œuvre et l'Histoire s'identifie à lui, bien au-delà de Médine. Ou bien il est l'éternel Absent et toute l'agitation ici-bas, la guerre et la paix, le feu et la trêve, tout cela lui est étranger.

Cette alternative est cruciale.

Cessons de mélanger

Et dans cette alternative, notre choix est clair. Comment ne voit-on pas que la figure de l'éternel Absent est la seule qui soit possible ? La misérable Histoire humaine, faite de hasard, de tâtonnements, de massacres et l'idée de Dieu sont *inconciliables*.

Posons le problème autrement : et si l'Histoire n'était qu'une construction humaine, « pleine de bruit et de fureur », sans cesse changeante et ne signifiant rien ? Si elle est telle, indéfinissable, comment pourrait-elle figurer en toutes lettres, d'avance, dans les textes sacrés ?

Le problème est insoluble. Vouloir forcer l'Histoire dans le carcan d'un texte sacré est une hérésie.

Oublions l'homme-aux-deux-cornes, qui est – ou qui n'est pas – Alexandre. Oublions l'infâme Abou Lahab et sa femme porteuse de fagots. Que nous importent Joseph et Zuleikah, la femme de Putiphar ? Que Marie, sœur d'Aaron ou mère de Jésus, demeure « la meilleure des femmes » et restons-en là. La « matrice » est inaccessible aux faits et gestes des hommes.

Lorsque les islamistes prétendent s'appuyer sur le Coran pour faire l'Histoire, ils font la preuve qu'ils ne comprennent ni l'un ni l'autre… Cela peut

conduire à des banalités, mais l'issue peut aussi en être tragique.

Il faut nous élever au-dessus de tout cela.

Les musulmans, pas plus que les autres croyants, n'ont besoin de l'Histoire pour vivre leur foi. Qu'ils laissent l'Histoire tranquille et celle-ci le leur rendra bien.

Il faut cesser de mélanger ce qui ne peut se mélanger.

4
Amour, sexe et foi

On peut lire une partie de l'Histoire des Arabes de la façon suivante : il y a eu dans la péninsule arabique et les régions circonvoisines un double mouvement de libération de l'homme ; libération des corps dans l'amour physique, libération des âmes dans l'ineffable de la poésie. De la première portent témoignage maintes traditions du Prophète (eh oui…), de l'autre la poésie des Arabes, leur plus belle création.

Arrive l'islamisme et ses gros sabots. L'islamisme, sous toutes ses formes, piétine les corps et abat les mots en plein vol.

C'est affligeant, c'est tragique, mais ce n'est pas incompréhensible. La bêtise au front de taureau, la mesquinerie machiste, c'est de tous les âges et de toutes les latitudes. Donnez au bœuf une flûte, il tapera sur quelqu'un.

Retraçons la triste voie qui mène des fulgurances des origines aux obsessions sexuelles des imams autoproclamés qui débattent sans fin de la longueur du voile quand ils ne justifient pas, comme dans les sinistres maquis algériens des GIA, l'enlèvement et le viol des femmes. Et c'est justement par une femme que nous allons commencer.

Amour divin

Elle erre dans les rues de Bagdad, elle porte un seau dans une main et elle brandit une torche dans l'autre. Elle crie qu'elle s'en va éteindre les feux de l'Enfer et incendier le Paradis. Que veut-elle dire exactement, cette femme qu'on imagine échevelée, exaltée, des flammes dans les yeux ? Cette folle, c'est Rabi'a al-Adawiya. Nous sommes au VIII^{e} siècle. Rabi'a est une esclave affranchie, ancienne joueuse de flûte, qui a renoncé aux hommes pour se consacrer à Dieu. Mais que dit-elle ? Les passants l'arrêtent, et l'interrogent. Que veut-elle dire ?

Elle répond que les hommes, un siècle à peine après la mort du Prophète, n'adorent Dieu que *par intérêt*. Pour parler vulgairement : ils veulent sauver leur peau. Ils craignent sa colère, ils aspirent à obtenir sa grâce. Or la vraie dévotion consiste à ne l'adorer que pour Lui. Ni Enfer, ni Paradis : seul compte l'amour réciproque (*hubb*) entre l'homme et Dieu.

Alors, Rabi'a va éteindre l'Enfer et mettre le feu au Paradis.

Vaste programme.

C'est pourtant elle qui a raison, dans sa folie. Comparez avec Ghazali : « Celui dont l'amour de Dieu est motivé par le souhait des délices du Paradis, ses houris et ses palais, est admis au Paradis pour réaliser ses désirs, s'égayer avec des jeunes gens et prendre du plaisir avec des femmes. Ce sont là les lieux de la vie future. » Qu'est-ce que cela veut dire ? Du donnant-donnant ? *Fifty-fifty ?* Eh oui, malheureusement. *Din*, « religion », cela veut aussi dire : la dette.

Dommage. L'âme s'étiole dans l'égoïsme animal. Elle dépérit, elle meurt. La foi lui permet de s'épanouir vers l'absolu.

Omar Khayyam s'étonne ingénument : « On nous assure qu'il y aura un paradis peuplé de *houris*, qu'on y trouvera du vin limpide et du miel. Nous est-il donc permis d'aimer le vin et les femmes ici-bas si notre fin ne doit conduire qu'à cela ? »

— Tu vas trop vite, répond le prédicateur. *Ajr*, les bienfaits qu'on attend de Dieu, cela veut dire *salaire*. Un salaire n'est jamais payé d'avance.

Dommage. Car il ne fait aucun doute que l'islam a jailli dans une totale *gratuité* comme toutes les fois que l'esprit humain croit effleurer la transcendance. La foi est gratuite. Ou alors ce n'est pas la foi.

Appelons cette gratuité de la foi par son nom : amour.

Éblouissement d'un homme dans une grotte sombre. Mohammed tremble. Qu'a-t-il senti, qu'a-t-il éprouvé ? Il faut qu'il y ait eu quelque chose, un chatoiement qui était là de toute éternité. Quoi ? Ruzbehan de Chiraz l'exprime ainsi : « Avant même que n'existent les mondes, l'Être divin est soi-même l'amour, l'amant et l'aimé. »

Et quand les mondes apparaissent, Dieu est encore « aimant » (sourate XI). De qui ? Lisons : « Dieu suscitera des hommes qu'Il aimera et qui L'aimeront » (V, 54). À quoi répond Rabi'a, elle encore, huit siècles avant sainte Thérèse :

Je t'aime de deux amours :

l'un veut mon propre bonheur et l'autre est vraiment digne de toi

Quant à cet amour de mon bonheur,

c'est que je m'occupe à ne penser qu'à toi et à nul autre

Et quant à cet amour digne de toi,
c'est que tes voiles tombent et que je te vois
Nulle gloire pour moi, ni dans l'un, ni dans l'autre,
mais gloire à toi, pour celui-ci et pour celui-là.

Une nuit d'été, alors que je dormais sur la terrasse de notre maison dans une petite ville marocaine, je fus réveillé par le son d'un instrument de musique que je ne parvins pas à identifier. Était-ce une flûte ? À l'époque adolescent, je ne connaissais pas Rabi'a, mais j'aime aujourd'hui à croire que c'était elle qui par-delà les siècles et les espaces me réveilla… Quoi qu'il en soit, j'ouvris les yeux et je vis la voûte étoilée, des millions de poinçonnements qui semblaient vibrer dans le noir bleuté de la nuit. Ils ne me disaient pas l'infini du monde et la misère de ma vie de pauvre ciron mortel ; au contraire, ils me révélaient la profonde unité de l'existence. Le son de l'instrument s'atténua et une voix s'éleva, en provenance du minaret qui se trouvait à quelque distance de notre maison. Je ne sais qui avait pris possession du minaret ni pourquoi. En tout cas, ce n'était pas le prédicateur. C'était un *djinn*, me dit ma cousine le lendemain quand je lui racontai l'anecdote. Je haussai les épaules. Je ne crois pas aux *djinns* mais je sais ce qu'est un rêve. Cette voix dans la nuit avait d'extraordinaires inflexions et ce qu'elle récitait, c'était un poème, des mots simples qui mettaient en musique l'extraordinaire spectacle des étoiles au-dessus de ma tête. L'instant était éblouissant mais surtout, il me révéla le sens du mot *plénitude*. Cette voix qui psalmodiait le sens du monde et le monde qui scintillait tout autour, cela suffisait pour être heureux.

Ce qu'on appelle le monde, c'est-à-dire les biens matériels et les gens de rencontre, on peut y renoncer quand on est dans la plénitude. Sur ma terrasse, j'étais dans le désert, j'étais dans une grotte, dans un canyon égaré.

Je comprenais la folie des *renonçants*.

Amour profane

Mais les hommes de La Mecque et de Médine n'avaient pas tous la fibre du renonçant. Ayant besoin de guerriers, le Prophète dut leur promettre des butins de guerre et des avantages matériels – il y a même une sourate qui s'intitule explicitement *Al-Anfal*, « Le butin » ou « Les dépouilles (de guerre) ». Voici ce que nous dit un commentateur : « La bataille de Badr fut la première engagée par les musulmans et, à la suite de leur victoire, ils ne surent pas sur quelle base partager le butin. C'est à cette occasion que fut révélée cette sourate. » Et il

ajoute, mélancolique : « C'est toujours à propos des biens terrestres que naissent les diver-gences. »

L'orientaliste Goldziher, qui n'était pas musulman, alla plus loin : « Avant même que [le Prophète] eût fermé les yeux, et surtout bientôt après sa mort, le mot d'ordre était donc devenu autre. À la place du *renoncement au monde* entra en scène l'idée de la *conquête du monde*. […] Et cette conquête du monde ne fut pas, en réalité, dirigée seulement vers l'idéal. Les trésors de Ctésiphon [la capitale des Perses], de Damas et d'Alexandrie ne furent pas de nature à établir des inclinations ascétiques. »

Cependant, ceux qui mouraient au combat ne pouvaient participer au partage du butin. Qu'à cela ne tienne, leur récompense serait au ciel. Voltaire, égrillard, trouve des antécédents, sinon des circonstances atténuantes, au Prophète : « On déclame tous les jours contre le paradis sensuel de Mahomet, mais l'Antiquité n'en avait jamais connu d'autre. […] Les héros buvaient le nectar avec les dieux ; et puisque l'homme était supposé ressusciter avec ses sens, il était naturel de supposer aussi qu'il goûterait, soit dans un jardin, soit dans quelque autre globe, les plaisirs propres aux sens, lesquels doivent jouir puisqu'ils subsistent. » Tout cela a l'apparence de la logique. Voltaire ne connaissait ni Rabi'a ni le vrai Ibn Roshd. Il ne s'imaginait les musulmans que sensuels. Passons.

Butin sur terre ou butin dans l'au-delà : à tous les coups on gagne. Qu'est-ce à dire ? Ceci : l'étincelle de la grotte vacilla. Mohammed comprit qu'il avait affaire à des hommes. Des hommes de chair et de sang. Contrairement aux apparences, *ce n'est pas grave*. Car l'islam deuxième mouture redonna à l'homme, à l'être humain, son corps. Que disait saint Paul ? « Mariez-vous, vous ferez bien. Ne vous mariez pas, vous ferez encore mieux. » La chasteté, qu'on ne trouve pas dans la nature, est ainsi *inventée*, élevée au rang d'idéal et ce sera bientôt le corps nié, humilié, torturé avec raffinement, ce sera Pascal le très-catholique et sa ceinture de fer garnie de pointes, son cilice, ses privations… Et que disait Mohammed ? « Mariez-vous, c'est la moitié de la religion. » Et encore : « Il m'a été donné d'aimer trois choses en ce bas monde : les parfums, les femmes et la prière. » Son parfum préféré était celui de la fleur de henné, rapporte Tabarani d'après Anas. On saura tout de l'homme… Ibn Assaker, d'après Aïcha : « Quand il se trouvait seul avec ses femmes, il était le plus tendre des hommes, et le plus généreux, riant et souriant. » Aucun doute : le Prophète avait un corps et il en jouissait, en amoureux et en amant. « Quand c'était mon jour, Dieu fixait le Prophète entre mes seins et mon cou. » Aïcha,

encore, mutine… Et ce sera ainsi jusqu'à son dernier souffle : « Il est mort le jour où c'était mon tour, dans ma maison. Et Dieu l'a fait mourir alors que sa tête était entre mon cou et ma poitrine et que sa salive se mélangeait à la mienne. » C'est dans Boukhari, *hadith* 5217. Extase. Épectase.

Jouir sans entraves, bien avant Mai 68, c'était le message du Prophète – pour peu qu'on reste dans les limites d'une légalité en somme assez souple et pourvu que *l'amour soit le motif suprême*. « Il m'a été donné d'aimer trois choses en ce bas monde… » Car ce message fut révélé dans un univers mental où la poésie était l'art suprême et l'amour l'aliment sublime de cet art.

En effet, si les Arabes ont quatre-vingt-dix-neuf noms pour Dieu, ils en ont cent pour désigner les multiples nuances de l'amour. Voguons sur cet océan de soupirs… Et commençons, justement, par *hasr*, le soupir de l'âme en pleurs qui sait qu'elle n'atteindra jamais à l'union avec son autre moitié : c'est l'amour désespéré. Il peut mener à l'effondrement, à la chute dans l'abîme, le gouffre sans fond qui se dit en arabe *houwwa* ou *hawiyya ;* d'où le mot *hawa* pour désigner la passion. La passion peut aussi mener à la folie : c'est le *taym*, l'amour fou, l'asservissement de la raison. Autre chemin, celui de la *fitna*, un mot qu'on traduit généralement par « discorde » à cause de cet épisode historique si important pour les musulmans et qu'on appelle la Grande Discorde – ce n'est pas notre affaire ici. Mais *fatana*, cela veut dire étymologiquement « détourner » (de quelque chose). Le sens glisse du concret vers l'abstrait et *fatana*, cela veut bientôt dire « captiver », « séduire », « charmer »… et puis « tourmenter », « torturer ». L'évolution des sentiments est impitoyable, comme si l'amour profane ne pouvait conduire qu'au désastre. Le mot *maftoun*, dérivé de *fitna*, désigne à la fois le « fou » et l'« amoureux »…

Le fou délire, divague, il erre par les chemins. C'est un autre nom de l'amour : *haim* ou *hayaman*. Il peut aussi signifier la nuit sans étoiles, parce qu'on y perd son chemin mais aussi la soif inextinguible : le *hayman*, la *hayma*, c'est l'homme ou la femme qui font l'expérience de l'amour errance, mais aussi de la soif…

Mais l'amour heureux existe-t-il ? Bien sûr. L'âme en proie au *hasr* peut éviter de telles extrémités : le désespoir se transforme alors en *hanin*. C'est – étymologiquement – l'« arbre qui fleurit », l'« épanouissement », c'est le même mot qui désigne la « compassion » ou l'« inclination vers l'autre », mais aussi la « nostalgie » et le « souvenir poignant des instants passés ensemble »… Et quand l'amour est mutuel, il évolue en *oulfa*, « tendre intimité », « harmonie ».

Comment tombe-t-on amoureux ? Le verbe *ouali'a* (*yaoula'ou* à

l'inaccompli) signifie à proprement parler « prendre feu ». Son deuxième sens est, bien sûr, « tomber amoureux »… À défaut de s'enflammer, pour peu qu'on soit d'un caractère plus placide, on peut commencer par « devenir distrait » (allons, tout le monde a connu ça), être en proie à la confusion, voire au vertige. On est alors *oualhan*, du verbe *oulaha* (*ialihou* à l'inaccompli) qui signifie « perdre la tête ». Et, pour revenir aux éléments, si on a peur du feu, on peut se réfugier dans la pluie qui tombe en averse ou l'eau qui roule indomptable jusqu'à la mer : toutes deux donnent le verbe *sabba*, qui à son tour donne le mot *sabaaba*, « amours impétueuses », « idylle qui n'est pas de tout repos ».

Peut-on mourir d'amour ? Bien sûr, répond la langue arabe. Il suffit d'ajouter une particule au verbe mourir : *mata fi*, littéralement « mourir *dans* », signifie être amoureux au point d'être prêt à sacrifier sa vie. Mais il n'est nul besoin d'aller jusqu'à ces extrémités, puisque être amoureux se dit aussi *kalifa*, qui est de la même racine que « supporter » et « prendre sur soi » : effectivement, que ne supporte-t-on pour quelques taches de rousseur sur un visage délicat – c'est un autre sens de la racine k/l/f… Baudelaire évoqua avec une poignante nostalgie « le vert paradis des amours enfantines ». Mille ans avant le grand poète symboliste, les Arabes avaient réuni en un seul mot l'expression « amours enfantines », dans *sabwa* ou *soubouw*. Ce sont des amours passionnées et sensuelles, vécues avec l'impudeur de l'extrême jeunesse.

Mais si dans cet océan vous vous êtes perdu et désirez retourner à l'amour nu, l'amour des origines, raisonnable et librement consenti, il y a le mot que tous les Arabes connaissent : *hubb*, tout simplement. C'est le même mot qu'on utilise pour désigner l'amour divin. La boucle est bouclée. C'est ce qu'exprime Ruzbehan : « Voilà ce qui est exigé du fidèle que Dieu mène en ce monde par les degrés de l'amour humain à l'ascension de l'amour divin. Parce que dans le jardin de l'amour, il ne s'agit que d'une seule et même chose. Parce ce que c'est dans le livre de l'amour humain qu'il faut apprendre à lire l'amour divin. »

Et pour apprendre à lire, de *hasr* à *hubb*, voilà donc une douzaine de nuances – mais il y en a bien d'autres – pour peindre les intermittences du cœur.

Tout cela, l'islamisme radical et l'orientalisme de pacotille le réduisent au sexe, les uns pour l'interdire – sauf dans l'au-delà –, les autres pour s'en moquer ou s'en éjouir.

Décadence : le mufti tient la chandelle

Où en est-on aujourd'hui ? Aujourd'hui les islamistes ont perverti, c'est le

mot, le message. Le sexe est devenu la prérogative de muftis autoproclamés qui décident de ce qui est licite et de ce qui ne l'est pas. Il faut avoir entendu leurs « consultations juridiques » pour avoir une idée de ce que l'image de la « douche froide » peut signifier. Les *oulémas* se permettent d'aborder toutes les questions sur la sexualité, avec force détails, sous prétexte qu'« il n'y a pas de fausse pudeur en matière de religion ». Parmi mille exemples farfelus, voici mon préféré. C'est une fatwa promulguée par le cheikh Al-Qaradawi sur la chaîne qatarie Al-Jazeera : « À l'époque où vivaient encore les compagnons du Prophète, il arriva que l'un d'eux, alors qu'il cajolait sa femme, lui suça le sein et en aspira un peu de lait. Il s'en alla consulter Abdallah ibn Massoud, qui lui répondit : "Tu n'as pas commis de faute, l'allaitement ne concerne que les deux premières années. En effet le Prophète a prescrit aux mères d'allaiter leurs enfants pendant deux années. Cela veut dire que téter sa femme n'est une faute que durant les deux premières années de l'enfant [*sic*]. Au-delà, il n'y a pas de faute. L'homme peut donc téter sa femme, c'est un moyen parmi d'autres de jouir, et il n'y a aucune honte à cela." » Il n'y a pas de honte à cela, mais imaginer la vénérable tête du cheikh penchée sur le couple, montrant ici un carton vert, là un carton rouge, voilà qui est de nature à refroidir bien des ardeurs.

Un autre exemple ? Le cheikh prend la question d'un téléspectateur d'Oman s'enquérant du point de vue de l'islam sur cet homme (qui n'est pas lui, bien sûr…) qui, pour s'exciter pendant le rapport conjugal, susurre des obscénités à sa femme.

— Puis-je susurrer des obscénités à ma femme ?

Et si l'obscénité, c'était d'abord cela : que devant des millions de téléspectateurs un homme ventripotent d'âge avancé se prononce, *au nom de Dieu*, sur les manies sexuelles d'un citoyen d'Oman ?

Et si c'était ça aussi, la décadence dont on cherche depuis des siècles les causes et les conséquences ? *Leçons sur la philosophie de l'histoire* de Hegel : « Pourtant l'Orient lui-même, après que l'enthousiasme se fut dissipé peu à peu, est tombé dans la plus grande débauche. Les passions les plus laides commençaient à dominer et comme dans la première forme même de la doctrine musulmane la jouissance sensuelle se trouve déjà en tant que promesse d'une récompense au paradis, celle-ci remplaçait le fanatisme. Repoussé présentement à l'Asie et l'Afrique, et toléré dans un coin de l'Europe uniquement grâce à la jalousie des pouvoirs chrétiens, l'islam a disparu depuis longtemps de l'histoire universelle et est rentré dans l'aisance et la tranquillité orientales. »

Le mufti se fiche de savoir que son islam a disparu de l'histoire universelle. L'important, c'est que le déduit se fasse selon les règles et que l'Omani susurre.

Décadence : les soixante-dix vierges

Une discussion, suivie allégrement par les modernes orientalistes du *Sun*, de *Bild* ou de *Paris Match*, s'est engagée pour savoir si les auteurs d'attentats-suicides avaient droit à soixante-dix, soixante et onze ou soixante-douze vierges dans l'au-delà. Il est arrivé qu'on me questionne sur ce sujet, après une conférence, ce qui m'a plongé dans une profonde tristesse. Dans la patrie d'Érasme ou dans celle de Voltaire, à l'heure de la nanotechnologie et du clonage des êtres vivants, on me demande : « Combien de ces gaillardes ? *How many ?* »

Nous en sommes là.

Mille ans après Ibn Roshd et ses réflexions sur l'âme universelle, la seule qui soit éternelle, on s'inquiète du nombre exact des houris.

Soixante-dix, ça veut dire quoi ?

Faisons un détour par le recueil de *hadiths* de Mouslim. On y lit par exemple « Abou Hourairah a rapporté que le Prophète a dit : "La foi a plus de soixante-dix ou plus de soixante branches [*chou'ba*]. La meilleure d'entre elles est l'affirmation qu'il n'y a de dieux que Dieu, etc." » (Mouslim, 1, 58.) Ce qui nous intéresse ici, c'est la façon *a priori* curieuse de compter. Pourquoi dire « plus de soixante-dix » et ajouter « plus de soixante » ? N'est-ce pas redondant ? De plus, si le Prophète est l'envoyé de Dieu, pourquoi ne donne-t-il pas un chiffre précis, disons soixante-huit ou soixante-treize ?

Si on reprend le texte, on s'aperçoit qu'il dit « *bid'oun* et soixante-dix et *bid'oun* et soixante ». Or *bid'oun* signifie en arabe « entre un et neuf ». Donc la foi a entre soixante et une et soixante-dix-neuf formes ou branches. Or quel est le chiffre qui se trouve exactement entre soixante et un et soixante-dix-neuf ? C'est *soixante-dix*.

Bien. Mais alors pourquoi le Prophète n'a-t-il pas dit soixante-dix, c'est-à-dire l'exacte moyenne ?

Parce qu'il ne s'agit pas d'un chiffre. Soixante-dix n'est pas nommé parce qu'il reflète une notion divine qui échappe à l'esprit humain et qui ne peut s'approcher que de façon asymptotique, d'où l'imprécision de la formule.

Certains commentateurs affirment qu'il s'agit d'un nombre parfait et qu'il signifie en fait « un grand nombre ». Allons plus loin : *la notion de nombre n'a de sens que pour nous, dans ce bas monde.* Un, deux, trois, quatre… Humain, trop humain. Que signifierait le nombre dans l'au-delà ? Peut-on concevoir un Dieu *unique* qui cohabiterait avec, disons, les jumeaux Agnelli, onze prophètes, cent cinquante et un mille anges, feu le kamikaze Untel et ses soixante-dix (ou soixante-douze) vierges ? Impensable.

Dès que la foi est en jeu, c'est-à-dire dès que l'intuition de l'infini, de l'Absolu nous submerge, le nombre s'efface.

Soixante-dix ou soixante-douze vierges : qui entre dans ce débat est à des années-lumière de la foi. Il n'a rien compris.

Houris

Mais si le nombre n'a aucun sens, eu égard à l'Absolu, reste une question à laquelle il faut bien répondre : qui sont ces fameuses houris ? Un érudit allemand a révélé il y a quelques années – sous pseudonyme : on en est là – que ces vierges éternelles aux yeux langoureux qui ont titillé l'imagination de maint orientaliste, ces créatures de rêve promises à tout bon croyant, eh bien tout ça c'est du vent. Pas plus de houris là-haut que de boxon au cœur de la Grande Mosquée. Il y a eu erreur de transcription au moment où l'on mettait le Coran par écrit et cette erreur s'est perpétuée pendant quatorze siècles. Le professeur en question, qui parle couramment l'arabe, le syriaque, l'araméen et une bonne demi-douzaine d'autres idiomes, a relu le Coran en supprimant tous les points diacritiques (qui n'existaient pas à l'époque de la Révélation) et en recherchant les racines syro-araméennes des termes employés. Du coup, les mots changent de sens. Et c'est spectaculaire. Entre mille exemples, celui-ci : « Nous les aurons mariés à des *houris* aux grands yeux » devient « Nous les installerons sous des raisins clairs comme le cristal ». Et « Dans ces jardins, ils auront des femmes purifiées » devient « Ils auront toutes espèces de fruits purs ». (Sourate II, 35.)

Mais alors, pour parler vulgairement, à quoi ça sert que les fous de Dieu se décarcassent ? Du raisin, vert ou noir, on peut l'acheter chez l'Arabe du coin, on peut même y dégotter des mangues et des papayes, quel intérêt de se faire exploser en dix mille morceaux pour une si banale récompense ? On croit débarquer dans un gynécée affolant, on tombe sur mère Teresa qui grignote une banane. On imagine saint Pierre disposant des clés d'un studio de célibataire, mais non : il tient un négoce de fruits et légumes. De quoi refroidir bien des

ardeurs du côté de Téhéran et de Beyrouth. Les kamikazes vont se convertir au jus d'orange et à la vie au grand air, ici-bas. Autant se préparer à ce qui les attend dans la maison du Père.

Vraie ou fausse, cette thèse présente l'avantage de réconcilier les croyants authentiques avec les textes sacrés. Quel soulagement ! Dieu concurrençant madame Claude, franchement ça clochait quelque part… Le Paradis n'est donc pas un gigantesque lupanar, c'est un petit coin de campagne où des hommes et des femmes de bonne compagnie contemplent la face de Dieu en croquant des raisins. On doit y croiser Socrate au lieu de ravageuses et Ibn Roshd à la place d'une *pin-up*. Tant pis pour les obsédés.

C'est comme cela que l'entend notre professeur, que les fondamentalistes vont bien sûr traiter d'ennemi de l'islam alors qu'il en est, d'une certaine façon, *le meilleur ami*. À propos du passage jusqu'ici compris comme indiquant que personne n'a défloré les houris, on lit ceci sous sa plume : « Quiconque lit le Coran en y comprenant un tant soit peu quelque chose ne peut s'empêcher, à ce passage, de se prendre la tête dans les mains. Ce n'est pas la seule ignorance qui est ici responsable. Il faut déjà une bonne dose de culot pour s'imaginer quelque chose de tel dans un livre saint – ce qu'est le Coran – et le lui attribuer. Nous voulons donc nous efforcer de restituer sa dignité au Coran. » Dont acte.

Onze mille vierges

Permettez-moi une digression – encore un souvenir de jeunesse. Ursule, fille d'un roi chrétien breton à la fin du IIIe siècle, est demandée en mariage par un prince païen. La jeune fille veut demeurer vierge et chrétienne, mais son refus peut avoir des conséquences funestes pour son père. Ursule et ses amies – dix vierges – décident donc de s'enfuir. Elles s'embarquent sur le Rhin à destination de Cologne mais une tempête les jette sur les rives du fleuve où elle sont capturées par les Huns, puis martyrisées et mises à mort parce qu'elles refusent de trahir leur foi. Triste histoire.

Cependant, la *légende* d'Ursule et de ses compagnes ne débute qu'en 1155. Cette année-là, on découvre dans une église, près d'une tombe, une petite inscription latine gravée sur une pierre et datant du début du Ve siècle. L'inscription porte les lettres XIMV, qui signifie sans doute XI pour « onze », M pour « martyres » et V pour « vierges », sans doute une référence au massacre de plusieurs vierges martyres aux premiers siècles du christianisme. Mais on peut lire XIMV comme « Onze Mille Vierges » : le nombre des compagnes d'Ursule

fut donc fixé à onze mille. Comment une telle foule de vierges avait pu prendre place dans une barque, c'est ce que l'histoire ne dit pas. En tout cas, le culte des onze mille vierges a connu un immense succès au Moyen Âge, surtout en Allemagne, aux Pays-Bas, dans le nord de la France et en Italie.

Pourquoi cette digression ? Parce qu'un jour, tout juste sorti de l'adolescence, alors que j'étais à regarder dans un musée allemand une image des onze mille vierges, j'eus soudain un vertige : je crus voir les fameuses houris. Ce que je voyais – je m'en rends compte à présent –, c'était surtout la constance, sous tous les cieux, de cette fascination des hommes pour la virginité des femmes. L'honneur de la tribu, c'est entre les jambes des femmes qu'on le trouve (je reviendrai là-dessus au chapitre 7). Naguère, au Proche-Orient, des juges prononçaient l'acquittement d'une classe bien particulière de meurtriers : ceux qui avaient tué la femme par laquelle la honte s'était abattue sur le clan, même quand c'était par le viol qu'elle avait perdu sa virginité. Pas étonnant qu'ils aient peuplé le Paradis de femmes idéales qui ne perdent jamais le petit bout de chair.

Qu'est-ce que cela a à voir avec Dieu ?

Cessons de mélanger

Homo sapiens s'accouple pour assurer sa progéniture. Que cela mette en jeu des émotions, c'est indéniable et on peut le voir comme une ruse de la nature pour assurer que la chose se fasse. (Si l'acte était odieux ou simplement qu'il laissait indifférent, *Homo sapiens* aurait depuis longtemps disparu.) Que les émotions se laissent mettre en mots, c'est la définition même du caractère singulier de notre espèce, la seule à disposer du langage articulé. Que ces mots soient des variations du mot *amour*, jusque dans l'antithèse, c'est ce qui apparaît clairement quand on y réfléchit. Voilà pour le monde désenchanté.

Faisons le chemin inverse. Renversons la science sur sa tête. Partons de l'amour.

L'amour sans objet, le pur amour, c'est cette révélation de la grotte de Hira, quand Mohammed est seul, loin des hommes. Alors, pour quelques instants, le temps de l'inspiration, et puis encore quelque temps, c'est l'amour divin. Ceux qui ont vraiment la foi, ceux qui ne marchandent rien et ne tiennent pas des comptes d'apothicaire, ceux-là sauront s'en souvenir, à Bassorah, à Cordoue, en Perse et encore aujourd'hui. S'allonger la nuit sur le sable encore chaud et ouvrir les yeux aux rayons de lumière qui traversent les âges… Il n'en faut pas plus.

Mais Mohammed n'était qu'un homme. Et cet homme a rendu son corps à l'homme et a fait de l'amour humain la plus douce des obligations : « Celui qui tient la main de sa femme en la caressant, Dieu lui compte un bienfait, lui efface un péché et l'élève d'un degré ; s'il l'étreint, il lui compte dix bienfaits, efface dix péchés et l'élève de dix degrés. » Continuez… On en trouve des pleins paniers, de ces recommandations. Ghazali (qui n'est pourtant pas ma tasse de thé) : « Lorsque le mari atteint son but, qu'il attende donc sa compagne, afin que celle-ci également puisse satisfaire son besoin. » Oui, Ghazali, l'homme qui tenta de faire entrer le soufisme dans les habits étriqués de l'orthodoxie. Tout le monde mettra la main à la pâte, jusqu'à l'apothéose, le célèbre manuel d'érotologie du Cheikh Nefzaoui, commandé à son auteur par le grand vizir de Tunis au XVI^e^ siècle. L'ouvrage mélange des développements théoriques sur l'art d'aimer et une trame fictionnelle, l'histoire du Cheikh errant de couche en couche, lequel jouisseur errant ne manque pas de noter que « les femmes valent mieux que les hommes, elles leur sont supérieures en tout et surtout dans l'art de jouir ». Proposition invérifiable mais dont on accepte l'augure amusé.

« Qu'une religion qui exalte à ce point l'ardeur sexuelle soit devenue une prison pour les femmes reste l'un des principaux mystères de l'islam », déclara quelqu'un, après beaucoup d'autres. Mais il n'y a pas de mystère. La foi se dégrade en religion et la religion en liens : les liens servent à ligoter.

Ce n'est pas la seule dégradation que le temps nous a apportée, quand l'islam est devenu islamisme. Les cent mots qui servaient à dire l'amour chez les Arabes sont des curiosités qu'on visite au dictionnaire. Et l'amour profane, le bel amour des corps qui se cherchent, se découvrent et se fondent, est devenu une mécanique dont l'imam décortique les rouages.

— Cela se peut. Cela ne se peut point. Certes, mais pas trop fort. Avec la main droite. Un seul doigt. Non, sinon trois nuits par mois. Dites « Au nom de Dieu ».

L'islamisme, c'est la mécanique des corps. Alors, qu'ils le reprennent, leur corps, ces imams reniflants et qu'ils s'en aillent vivre de piètres étreintes sur leur paillasse. Mais surtout, qu'ils ne se mêlent plus de nous dire ce que c'est que l'amour. Ils n'ont pas les mots qu'il faut.

« C'est dans le livre de l'amour humain qu'il faut apprendre à lire l'amour divin. » Ce livre, ils l'ont depuis longtemps refermé. D'une certaine façon, c'est tant mieux.

Il faut cesser de mélanger ce qui ne peut se mélanger.

5
Islam et politique

Le dernier calife

Il y a plusieurs années – c'était en 1987, je crois –, je découvris et dévorai le superbe livre *De la part de la princesse morte*, de Kénizé Mourad. C'est une histoire authentique, à peine romancée, qui commence en 1918 à la cour du dernier sultan de l'Empire ottoman. Selma, l'héroïne, a sept ans quand elle voit s'écrouler cet Empire. Condamnée à l'exil, la famille impériale s'installe au Liban. Selma, qui a perdu à la fois son pays et son père, y sera « la princesse aux bas reprisés ». C'est à Beyrouth qu'elle grandira et rencontrera son premier amour, un jeune Druze. Amour tôt brisé. Selma acceptera alors d'épouser un raja indien qu'elle n'a jamais vu. Aux Indes, elle vivra les fastes des maharajas, les derniers jours de l'Empire britannique, la lutte pour l'indépendance… Mais là, comme au Liban, elle reste « l'étrangère ». Elle finira par s'enfuir à Paris où elle trouvera enfin le véritable amour. La guerre l'en séparera, hélas, et Selma mourra dans la misère, à vingt-neuf ans, après avoir donné naissance à une fille : l'auteur du récit en personne.

Outre l'histoire elle-même, ce qui me fascina fut *l'apparition, dans un rôle secondaire, du calife*. Il s'agit du dernier calife de la maison ottomane, Abdul Magid, qui se retrouva sans emploi lorsque Mustafa Kemal Atatürk abolit officiellement l'institution du califat le 3 mars 1924. Oublié de tous, Abdul Magid mourut en exil à Paris, boulevard Suchet, en 1944.

Pour comprendre ma fascination et mon étonnement, il faut remonter aux souvenirs d'enfance. Quand j'étais petit, j'aimais beaucoup me plonger dans une bande dessinée française qui s'intitulait *Iznogoud*. Le personnage éponyme était un petit vizir teigneux, méchant et très ambitieux qui n'avait qu'un seul rêve : devenir calife à la place du calife. Mais quoi qu'il imaginât pour se débarrasser

du calife, ce dernier y survivait toujours, au grand désespoir d'Iznogoud mais pour la plus grande joie des lecteurs. C'est qu'il était très sympathique, le calife : un peu enveloppé, jovial, l'air bon et naïf, il n'avait que le défaut d'être un peu paresseux. Bref, un anti-héros comme on les rêve, inoffensif et un peu balourd.

Et voilà qu'en 1987, je découvrais le dernier calife ! Ayant jusque-là largement ignoré l'Histoire au profit des mathématiques, je me plongeai avidement dans celle du califat. Voilà, en résumé, ce que j'en ai retenu.

Califes, assassinats, confusion

Mohammed meurt en 632. Il n'a laissé aucune consigne concernant sa succession. Son beau-père Abou Bakr est alors désigné pour lui « succéder » (je mets succéder entre guillemets parce que c'est une question fondamentale. En quelle capacité succède-t-on à un prophète ? On y reviendra plus loin). À la mort d'Abou Bakr en 634, son adjoint (d'autres disent son « général en chef », son « Premier ministre », mais peu importe) Omar lui succède. Celui-ci conquiert la Palestine, la Mésopotamie, l'Égypte et la Perse. Excusez du peu… En dix ans de règne, Omar a donc jeté les bases d'un nouvel empire et lancé l'islam à la conquête de l'Orient méditerranéen.

Déjà, le doute m'étreint. La foi doit-elle être propagée par le sabre ?

En novembre 644, le calife Omar est poignardé dans la mosquée de Médine par un esclave persan de confession chrétienne. (Autre version : il fut assailli par un groupe de guerriers iraniens ravalés au rang d'esclaves. Mais peu importe.) Avant de mourir de ses blessures, Omar désigne un comité de six personnes qui devront choisir parmi eux le troisième calife. Ce sera Othman (644-656). Le nouvel élu appartient à une riche famille de la ville sainte de La Mecque, les Omeyyades (on y reviendra). Le calife Othman est assassiné à Médine par une foule de musulmans mécontents le 17 juin 656.

J'ai oublié pourquoi ces gens-là étaient en colère.

Quoi qu'il en soit, la mort de ce vieillard de plus de quatre-vingts ans est à l'origine de la plus grave crise de l'islam, celle qui allait diviser les musulmans en plusieurs factions, dont les plus connues sont aujourd'hui les sunnites et les chiites. Ali, le gendre du Prophète, succède à Othman, devenant le quatrième calife (656-661). En janvier 661, Ali est à son tour assassiné par des *kharidjites* – d'anciens alliés qui s'étaient retournés contre lui – devant la mosquée de Koufa, dans ce qui est aujourd'hui l'Irak.

Ces quatre premiers califes, qui font l'unanimité des musulmans, sont

généralement qualifiés de *rashidoun*, c'est-à-dire les « bien dirigés ». Mais comment concilier cette « bonne direction », qui semble impliquer l'assentiment de Dieu, avec cette sinistre litanie : 644, assassinat d'Omar ; 656, assassinat d'Othman ; 661, assassinat d'Ali ?

Et puis, n'oublions pas que la mortelle opposition entre sunnites et chiites date de ces temps-là. Ce qu'on nomma *chî'at-Ali* (c'est-à-dire « parti d'Ali »), expression abrégée en *chî'a*, notre moderne chiisme, commença comme un groupement rassemblant ceux qui n'approuvaient pas le choix du premier successeur de Mohammed. Ces premiers « chiites » voulaient voir Ali, et non Abou Bakr, succéder au fondateur de l'islam. Mais ils ne proposaient au départ ni doctrine religieuse spécifique ni contenu religieux distinct. (Ce point est important : tous ceux qui aujourd'hui prétendent rétablir le califat peuvent-ils nous assurer que des questions de personnes, de nationalité, voire d'ethnie ou de tribu, ne provoqueraient pas immédiatement de nouvelles scissions ? Imagine-t-on les Iraniens accepter un calife saoudien ou les Turcs faire allégeance à un Tunisien ?)

Après les quatre califes « bien dirigés », apparaissent les Omeyyades, une dynastie (!) de califes qui allait gouverner le monde musulman de 661 à 750 à partir de Damas. C'est l'époque du « royaume arabe », pour le distinguer de l'Empire musulman qui prendra plus tard la relève, avec Bagdad comme capitale. Comme on l'a vu plus haut, les Omeyyades étaient liés avec le troisième calife, Othman. Quand celui-ci fut assassiné par des opposants qui portèrent au pouvoir Ali, cousin et gendre de Mohammed, tous ceux qui étaient liés à Othman crièrent vengeance, notamment l'Omeyyade Mu'awiyya, qui était alors gouverneur de Syrie. À la suite de quelques combats, Ali fut écarté du pouvoir et Mu'awiyya fut proclamé calife par les Syriens (661). La même année, Ali fut assassiné.

Comprend-on qu'un certain malaise commença à me gagner à la lecture de ces péripéties humaines, trop humaines ?

Continuons. En 680, à la mort de Mu'awiyya, des partisans de l'imam Hussein, petit-fils de Mohammed et second fils d'Ali, voulurent le mettre sur le trône (je ne sais si cette expression est la bonne, mais la fonction de calife commençait diablement à ressembler à celle d'un roi). Les partisans de Hussein furent écrasés à Kerbala par l'armée du nouveau calife omeyyade Yazid I^{er}. Il faut dire que la bataille était inégale : elle opposa une armée puissante à une bande qui se réduisait, paraît-il, à soixante-douze hommes et enfants (voir plus haut ce que j'ai dit sur ces chiffres proches de soixante-dix…). La tradition

rapporte que Hussein fut décapité et son corps mutilé. Depuis ce jour funeste, les chiites commémorent la mort de Hussein chaque dixième jour du mois musulman de Moharram.

Je fus stupéfait en apprenant ce détail. En effet, depuis ma plus tendre enfance, le 10 Moharram était pour moi synonyme de *réjouissances* et non de deuil ! Ce jour-là, que nous nommions *achoura*, mon père et ma mère nous habillaient de neuf et nous gavaient de gâteaux et de cadeaux. D'ailleurs, c'était le seul jour du calendrier musulman où nous recevions des cadeaux. En somme, c'était notre Noël à nous. Et voilà que je découvrais que loin de fêter la naissance d'un Rédempteur, nous fêtions un massacre. En même temps, je me découvrais sunnite, ennemi des chiites, *volens nolens*. (Des années plus tard, à la Cité internationale de Paris, une ravissante Iranienne me demanderait de but en blanc : « Vous êtes sunnite ? », ce qui reste pour moi la question la plus étrange que l'on m'ait jamais posée.) Le malaise grandissait. Qu'est-ce que cette histoire de bonshommes qui se massacrent pour être calife a à voir avec Dieu ? Je repensais avec nostalgie à mon Iznogoud qui, lui, ne réussit jamais à envoyer son calife *ad patres*.

La suite était encore plus confuse. En 683, un notable qurayshite souleva en Arabie les deux villes saintes, La Mecque et Médine, et étendit son pouvoir jusqu'à Bassora, la fameuse Bassora dont on entend aujourd'hui si souvent parler, pour de mauvaises raisons (des bombes y explosent). En même temps éclatait à Kufa une autre révolte au nom d'un des fils d'Ali. Simultanément, d'autres factions suscitaient des désordres en Arabie méridionale, en Iran central, en Haute-Mésopotamie… Je m'y perdais. Heureusement, je repris pied avec les Abbassides, qui fondèrent en 750 leur propre dynastie après avoir détrôné les Omeyyades. Les Abbassides, et notamment Haroun Ar-Rachid, je connaissais, grâce aux *Mille et Une Nuits*. Et une certaine cohérence réapparaissait : Haroun, le calife de Bagdad, exerçait son autorité sur la totalité des musulmans à l'exception de ceux d'Espagne. En effet, un prince omeyyade, Abd ar-Rahman, avait réussi à s'enfuir, à gagner l'Espagne et à y établir une nouvelle dynastie. Un de ses descendants, l'émir Abd ar-Rahman III, prit le titre de calife en 929, affirmant ainsi la complète indépendance de Cordoue. Je n'y comprenais plus rien : Dieu aurait-il deux vicaires sur la terre ? Messieurs les califes, mettez-vous d'accord !

Plus je lisais, plus la confusion augmentait. La nouvelle dynastie conserva certes la fonction de calife jusqu'au XVI^{e} siècle, mais ces messieurs – jamais de dames ! – n'ont exercé la réalité du pouvoir que durant certaines périodes

limitées. Le pouvoir fut en effet rapidement déstabilisé, en particulier par la forte présence de mercenaires turcs dans l'armée et dans la garde même du calife. L'autorité de celui-ci s'estompa à la périphérie de l'empire. La Tunisie et la Tripolitaine prirent leur autonomie sous la conduite des Aghlabides. D'autres territoires se donnèrent d'autres califes. Tant qu'à faire… L'ombre de Dieu devint innombrable. Après s'être réduit progressivement, le statut du ou des divers califes ne fut plus que celui, symbolique, de « commandeur des croyants » et la réalité du pouvoir politique fut assurée par des dynasties non arabes – qui ne conservaient un calife arabe qu'au nom d'une certaine légitimité religieuse de ceux dont les origines se confondaient avec celles du Prophète.

Sautons quelques siècles. Les sultans ottomans, dont l'autorité s'étendait sur tout le monde arabe, à l'exception du Maroc – qui avait son propre Commandeur des Croyants –, s'emparèrent du titre de calife. C'est cette institution qu'Atatürk abolit en 1924, deux ans après l'abolition du sultanat.

Le prochain calife

Si je me suis un peu étendu sur l'histoire mouvementée du califat, ce n'est pas pour les beaux yeux de la princesse Selma ni par nostalgie pour ce fripon d'Iznogoud, mais parce que aujourd'hui certains islamistes réclament la restauration du califat.

Que dis-je ? Certains islamistes, las d'attendre la consommation des siècles, l'ont déjà réinstauré. Le califat de Cologne (Cologne en Allemagne, oui, oui, l'ancienne *Colonia Agrippinensis* des Romains) a été fondé en 1984 par un imam turc du nom de Metin Kaplan et son père, Cemaliddin Kaplan, qu'on surnommait le « Khomeiny de Turquie » avant sa mort prématurée en mai 1995 – prématurée parce qu'il n'a pas vu son rêve réalisé : la terre entière réunie sous la conduite éclairée d'un seul homme, monsieur le calife. Quoi qu'il en soit, Kaplan junior poursuit ses activités dans une liberté d'action et de mouvement qui fait honneur à la démocratie allemande – une démocratie que l'imam Kaplan a bien l'intention d'enterrer définitivement. Comprenne qui pourra. Le califat de Cologne est une sorte de Vatican de l'islamisme, heureusement sans territoire mais avec une Constitution qui comprend quinze articles, inspirés directement du Coran (disent-ils). Que pensez-vous de l'article 7 qui dispose qu'il n'y a « aucune possibilité d'accord avec les incroyants et avec les régimes politiques qui les représentent » ? Kaplan paie-t-il ses impôts locaux ? Règle-t-il autrement qu'en monnaie de singe ses notes de téléphone ? Roule-t-il à gauche, par esprit

de contradiction ?

Encore plus burlesque : en décembre 2005, dans un lycée du centre de Copenhague, le lycée Vestre Borgerdyd, quelques adolescents musulmans se réunissent à huis clos dans l'une des salles de cours. À l'ordre du jour : la restauration du califat et autres questions urgentes… Alerté, le proviseur expulse le meneur : qu'il aille restaurer ailleurs.

On peut trouver anecdotique le califat de Cologne ou le « club des cinq » islamiste de Copenhague. Mais ils constituent des symptômes d'une revendication qui n'a cessé d'agiter les milieux islamistes depuis près d'un siècle. Les exemples abondent. Au début du siècle dernier, Al-Marâghî, qui deviendra recteur d'Al-Azhar, s'engage dans un combat pour la restauration du califat en faveur des souverains égyptiens. Il assurait que la législation musulmane pouvait répondre à tous les besoins des hommes, quels que soient l'époque et le lieu.

(On pourrait remonter à bien plus loin, bien sûr. Hassan Sabbah, le fameux « Vieux de la Montagne », entra dans la carrière que l'on sait – fanatisme, assassinats, terrorisme – à cause du califat. Certes, il y en avait un, à l'époque. Mais la situation déplaisait profondément au chiite Hassan Sabbah : en effet, le calife n'était qu'une marionnette aux mains des vrais détenteurs du pouvoir, les Turcs seldjoukides, qui se trouvaient être des sunnites. Hassan s'allia avec Nizar, le fils aîné du calife. À la mort de ce dernier, Nizar était censé mener les armées chiites d'Égypte à la reconquête de la Perse tombée aux mains des Seldjoukides. Le plan échoua, mais ceci est une autre histoire.)

On pourrait objecter que le Vieux de la Montagne n'est plus d'actualité. Est-ce si sûr ? Oussama Ben Laden n'est-il pas un nouveau Vieux de la Montagne ? Mais passons. Pour ce qui est des temps modernes– disons, depuis la *nahda* –, un des plus ardents défenseurs de la restauration du califat est le Syrien Rashid Rida. Il propose que le calife soit désigné parmi les magistrats religieux et doté du pouvoir de légiférer en pratiquant l'interprétation de la Loi religieuse. Le gouvernement califal dirigerait ce que Rida appelle un « État islamique ». Il s'agit d'un véritable tournant, ou même de la création de la pensée *islamiste*, avec l'apparition du concept d'État. Cette notion d'État islamique est reprise par des groupements politiques qui apparaissent dans l'entre-deux-guerres, dont les Frères musulmans.

Certes, les Frères musulmans, notamment ceux d'Égypte, tiennent aujourd'hui un autre discours. Il n'est plus question d'État islamique « totalitaire » et le rétablissement du califat n'est plus, semble-t-il, à l'ordre du

jour. Mais comment ne pas voir que cette modération ressemble diablement à de la dissimulation ? En effet, il ne faut surtout pas effrayer les électeurs et les bailleurs de fonds occidentaux. Une fois au pouvoir, on verra bien. Le précédent algérien aurait-il porté ses fruits ? Certains benêts du FIS proclamaient sans s'émouvoir que la première chose à faire, après avoir démocratiquement gagné les élections, c'était d'abolir la démocratie. Une telle candeur confine à la stupidité. Que n'avaient-ils pratiqué la *taqia*, la dissimulation permise par certains théoriciens musulmans ! (Peut-être cette forme d'hypocrisie leur répugnait-elle parce qu'elle est pour beaucoup de sunnites une attitude typiquement chiite…)

Mais si les Frères ont mis de l'eau dans leur vin, la plupart des mouvements de l'islam politique qui n'ont pas à se préoccuper de considérations électoralistes, tel le *Hizb ut-Tahrir* (une organisation internationale, bannie ici ou là, mais autorisée ailleurs), possèdent dans leur programme politique l'exigence de la restauration du califat. Dans la présentation du *Hizb* par lui-même, on lit dès la première phrase que l'objectif est de « désigner un calife et de lui faire allégeance, c'est-à-dire *d'écouter et d'obéir* [c'est une formule courante en arabe], à condition qu'il gouverne selon les règles du Livre de Dieu et de la Tradition (*sunna*) de son Messager ».

La pauvreté théorique d'un tel programme saute aux yeux. Qui désigne qui ? Comment ? Et qui est habilité à vérifier si l'heureux élu gouverne selon les règles du Livre de Dieu et de la Tradition de son Messager ? Et que se passe-t-il s'il y a désaccord sur ce point ? Et qui s'occupe du ramassage des ordures ménagères dans les grandes villes ?

Pour finir sur cette affaire du « prochain calife », notons que dans une interview donnée en octobre 2001 à Al-Jazeera (et diffusée trois mois plus tard, le 31 janvier 2002), Oussama Ben Laden déclare : « Notre objectif est que cette nation [je ne sais pas si Ben Laden fait allusion à la nation arabe en général ou à l'Afghanistan, où il se trouve] établisse le califat de notre *oumma*, conformément au *hadith* authentique selon lequel le calife reviendra avec l'assentiment de Dieu. »

Anecdotique ? Non. On peut certes voir dans l'idée d'Oussama Ben Laden d'un « califat mondial » le délire anachronique d'un fanatique ; mais on peut aussi la voir comme l'expression d'une surenchère provoquée par la colère qu'éprouvent beaucoup de musulmans d'être depuis au moins un siècle dans le camp des vaincus. En d'autres termes, cette question ne disparaîtra pas d'elle-même, tant que le ressentiment restera la chose du monde la mieux partagée chez

les Arabes et les musulmans.

Mais le plus extraordinaire dans cette histoire, c'est que la question a été réglée une fois pour toutes, en 1925, par un théologien musulman de haute volée. Les islamistes ont-ils vraiment lu Abderraziq ?

Un calife, pour quoi faire ?

Abderraziq a déjà tout dit

En 1925, Ali Abderraziq, juge et théologien formé à Al-Azhar, écrit un petit livre intitulé *Al-islam wa usul al-hukm* (« l'islam et les fondements du pouvoir ») qui fit l'effet d'une bombe. Il suscite immédiatement une énorme controverse et provoque même une crise gouvernementale en Égypte. C'est sans conteste un tournant majeur de la pensée islamique au XX^{e} siècle. Abderraziq, en se limitant aux sources islamiques (on ne peut donc lui reprocher d'être un « fétichiste de l'Occident » comme on le fait volontiers pour d'autres penseurs) reconsidère les fondements théologiques du califat. Lisons-le :

Abderraziq commence, selon l'usage des auteurs arabes, par analyser le mot même de califat (*khilafa*) : d'un point de vue linguistique, il ne signifie rien d'autre que « venir après quelqu'un ». Même sur ce point relativement mineur, notre *qadi* s'appuie sur un verset du Coran (XLIII, 60) pour établir l'acception du mot, ce qui illustre sa volonté d'être irréprochable en ce qui concerne les sources. Après avoir cité plusieurs auteurs dont il ne partage manifestement pas les avis, il leur fait ce reproche : « Du fait qu'ils attribuent à la charge califale une puissance si grande, une dignité si élevée et des pouvoirs si étendus, ces auteurs auraient dû indiquer l'origine de cette puissance et de ces pouvoirs : d'où le calife les tient-il et qui les lui a accordés ? En fait, ils ont négligé cette recherche. » Et Abderraziq de le faire pour eux. Il en déduit que les musulmans ont développé sur cette question deux théories bien distinctes :

La première considère que le calife tient son autorité et sa puissance directement de Dieu (Abderraziq notera en fin de chapitre que « cette doctrine est proche des idées de Hobbes »). Il cite ensuite des théologiens et poètes qui ont illustré cette conception, en allant parfois très loin, jusqu'aux frontières du sacrilège : « Cette opinion s'est tellement répandue que les poètes ont pu pousser l'hyperbole jusqu'à placer les califes au niveau de l'Être suprême, ou peu s'en faut. » Grave accusation quand on sait qu'il n'y a en islam qu'un seul péché vraiment mortel, le *shirk*, c'est-à-dire le fait de placer quelque chose ou

quelqu'un sur le même plan que Dieu… Les islamistes d'aujourd'hui ont-ils médité cette remarque d'Abderraziq ?

La deuxième théorie considère que le calife tient son pouvoir de la communauté des croyants, la *oumma*, qui le désigne et lui accorde ses prérogatives. Le califat est donc un simple contrat et la communauté reste le véritable dépositaire du pouvoir. Abderraziq note que « cette doctrine est pratiquement celle que l'on attribue au philosophe Locke ». En termes plus proches de ceux des Lumières, on pourrait dire également que « la souveraineté réside dans le peuple ».

En fait, il est inutile d'aller plus loin, en ce qui nous concerne. En effet, il nous suffit de poser une question aux islamistes d'aujourd'hui :

— Messieurs, entre Hobbes et Locke, où vous situez-vous ?

Ou plutôt, posons-la autrement :

— Messieurs, entre Abou Ja'far Al-Mansour, qui prétendait « incarner la puissance de Dieu sur terre », et Al-Kasani, pour lequel « le calife est un mandataire de la communauté », où vous situez-vous ?

Dilemme.

Dans le premier cas, ils se rendent coupables, *horresco referens*, de *shirk* et ils se disqualifient entièrement. (Ils sont même passibles de la peine de mort, selon leur propre *chari'a*…)

Dans le second cas, pourquoi cette délégation d'autorité politique, qui est parfaitement compatible avec la pensée des Lumières et les conceptions modernes de la démocratie, devrait-elle se transformer comme par magie en une autorité *religieuse* ? N'est-ce pas contraire au *Coran* et à la *Sunna ?* Les deux n'insistent-ils pas sur le rapport direct, sans intermédiaire, entre Dieu et chaque croyant ? Ai-je besoin d'une autorité religieuse sur terre ?

Bien sûr que non. On ne peut que conclure à la nécessaire séparation du religieux et du politique. C'est ce que Abderraziq fait, après une étude très serrée qu'il est inutile de paraphraser ici. Retenons cependant qu'il affirme que la *oumma* n'est pas un État et qu'il n'est jamais fait mention du califat en tant qu'institution politique dans le Coran. *Le Prophète n'a pas été envoyé pour fonder un État et il n'y a jamais eu d'État islamique de son vivant*. L'islam n'a rien à voir avec la forme d'État qui est apparue dans le monde islamique au gré des circonstances historiques. Par conséquent, cette forme n'a pas à être de nouveau imposée. Le choix par les croyants d'un type de gouvernement ou d'un autre dépend entièrement d'eux et le califat n'est pas une obligation.

Cependant, supposons que, malgré tout ce qui vient d'être dit, des islamistes

continuent de se chercher un calife pour guider la *oumma*, le Coran à la main. La question qui se pose alors est : est-ce faisable ? Peut-on vraiment gouverner ainsi ?

On ne peut gérer la cité avec le Coran

Certains islamistes brandissent le Coran comme la Constitution de l'État islamique qu'ils appellent de leurs vœux. Disons-le tout de suite, le Livre sacré ne se prête aucunement à un tel rôle : il y a à peine quelques centaines de normes dans le Coran, bien moins que les six cent treize de l'Ancien Testament (selon l'interprétation talmudique) ou les deux mille quatre cent quatorze du droit canon romain. Ce qui prouve que pour organiser la société, l'islam laisse une grande latitude à l'initiative du citoyen et du législateur.

Pour ce qui est du *droit civil*, par exemple, on ne trouve dans le Coran qu'*un seul* verset qui s'y intéresse (II, 275 : « Dieu a permis le commerce et interdit l'usure »). Comment, dans ce cas, peut-on parler d'économie « islamique » ? En fait, dans la pratique, on est bien obligé de se débrouiller autrement.

Par exemple, au Maroc, *aucune loi ne fait mention du Coran ou de l'islam* dans son énoncé même. Étonnant, non ? Cela montre qu'un pays foncièrement musulman – le roi du Maroc n'est-il pas d'abord *Commandeur des Croyants* ? – peut parfaitement se contenter d'inscrire une référence à l'islam dans le préambule de sa Constitution et régler ensuite le fonctionnement de l'État et de la société selon des normes pragmatiques adaptées à l'époque et au lieu.

De même, la Constitution tunisienne affirme dès son premier article que le pays est musulman, ce qui est une sorte de constatation sociologique, mais il n'est dit nulle part que la *chari'a* est la source du droit. Il n'est dit nulle part qu'elle est source d'interprétation pour le juge ou pour le législateur. Mieux : l'article 5 affirme le principe de la liberté de conscience. Moyennant quoi, le musulman tunisien pratique paisiblement sa religion dans un pays prospère où les lois sont compatibles avec les contraintes d'un État moderne.

A contrario, l'Iran est depuis 1979 une République islamique. À part le spectacle de la rue (toutes les femmes sont voilées, voilà tout), qu'y a-t-il de fondamentalement différent dans cette société, comparée par exemple à la société jordanienne ? Y a-t-il moins de criminalité, plus d'altruisme, plus de « bonté » de l'individu lambda ? Au contraire, il semble que cette société-là soit devenue schizophrène, avec une jeunesse qui ne croit pas aux valeurs propagées par l'État, *justement parce qu'elles sont propagées par l'État*. Méditez cela,

messieurs les islamistes.

Quand on pense que l'une des raisons de l'échec du panarabisme ou du nassérisme fut l'incapacité des dirigeants arabes de résoudre la question palestinienne, que ce soit par la guerre ou par la négociation, on peut se demander ce qu'une République islamique a apporté sur ce plan. Rien. L'Iran des mollahs n'a pas fait mieux que l'Égypte de Nasser, ni d'ailleurs le Soudan carrément « islamiste » ou la lointaine Mauritanie. L'humiliation n'a pas été lavée, sinon dans des discours enflammés qui restent… lettre morte.

Le Coran et l'économie

En ce qui concerne l'économie, qui constitue tout de même l'essentiel de la gestion de la cité dans les sociétés complexes, industrielles ou postindustrielles d'aujourd'hui, que trouve-t-on dans le Coran ? Rien, si ce n'est, encore une fois, le verset II, 275 : « Dieu a permis le commerce et interdit l'usure. » Ce principe n'est pas original (l'interdiction de l'usure, et même de toute sorte d'intérêt, est aussi un principe chrétien tombé en désuétude) et pose plus de problèmes qu'il n'en résout dans une société moderne. Comment imaginer, aujourd'hui, un monde sans banques ?

Il existe, certes, des banques et autres institutions financières qui se définissent comme « islamiques ». Le prêt à intérêt (*riba*), assimilé à l'usure, y est interdit. Il est remplacé par une clé de répartition déterminée à l'avance pour un soi-disant partage des risques et des profits entre l'épargnant, la banque et le capital productif. La différence avec l'intérêt n'est pas grande, on joue en fait sur les mots.

En ce qui concerne le financement des transactions commerciales, lorsque A vend à B via une banque islamique, celle-ci est censée acquérir *réellement* les marchandises avant de les revendre à B. Le principe de base est que la marge bénéficiaire revenant à la banque ne se justifie que par le caractère *commercial* et non financier de la transaction (l'achat et la revente doivent être réels et non fictifs). Là aussi, on joue sur les mots : les marchandises ne sont jamais entreposées dans les coffres de la banque.

Avec la *riba*, le seul autre concept économique qu'on trouve dans le Coran est celui de la *zakat*, qu'on traduit généralement comme « impôt de purification » ou « aumône légale ». Selon la *chari'a*, le taux de la *zakat*, qui est donnée en nature ou en argent, est fixe. Dans une économie islamique, on pourrait rebaptiser *zakat* une partie de l'impôt que lève l'État (que lèvent *tous* les

États du monde) et l'affecter aux dépenses de solidarité et de sécurité sociale pour les démunis. Mais cela n'existe-t-il pas déjà ? Et qu'est-ce que le fait de remplir ma déclaration de revenus, tâche ingrate et très profane qui me gâche un week-end chaque année, a à voir avec Dieu ?

Au bout du bout du banc : le taliban

Pire encore, et loin du creuset moyen-oriental, l'expérience des talibans en Afghanistan montre ce qui se passe quand la politique, au sens moderne du terme, disparaît entièrement et est remplacée par l'application fanatique de la Loi religieuse. Mais de quelle Loi s'agit-il ? Il s'agit de son interprétation la plus rétrograde et la plus étroite possible. À titre d'exemple, voici des extraits des « seize commandements des talibans » tels que traduits et présentés par *Les Nouvelles d'Afghanistan* du 1er trimestre 1997. La politique, pour eux, c'est ça :

1) Lutter contre le danger suscité par les femmes ne portant pas le *hidjab*. (Notons qu'on commence immédiatement par les femmes, ce qui montre l'obsession sexuelle des talibans. Un vrai musulman *devrait* commencer par le point 8 [voir plus bas], puisque l'idolâtrie est le pire des crimes en islam, comme nous l'avons vu à plusieurs reprises.)

2) Éradiquer la musique et le chant. Si on trouve une (!) cassette dans un magasin, il faut le fermer et emprisonner le commerçant. Si on trouve une cassette dans une voiture, la voiture sera réquisitionnée et son propriétaire sera arrêté.

3) Interdire aux hommes de se raser ou de tailler leur barbe. Tout homme aperçu avec une barbe rasée ou taillée sera emprisonné jusqu'à ce que sa barbe soit touffue.

4) Imposer la prière (et la prière en groupe dans les bazars). Les prières communes aux heures définies sont partout obligatoires pour tous. Aux heures dites, des délégations de contrôleurs (qui sont donc dispensés de prier ?) doivent partir en voiture contrôler les commerces. Si on voit un homme adulte dans un magasin à ces heures-là, on doit l'emprisonner.

5) Éradiquer les jeux avec les pigeons et les cailles. Des délégations contrôleront l'application de cette ordonnance et couperont la tête des pigeons et des cailles. (En quoi ces pauvres bêtes sont-elles responsables de tout ça ?)

6) Éliminer l'usage des stupéfiants et ceux qui y sont accoutumés (!).

7) Interdire les jeux de cerf-volant. (Pourquoi ? Pourquoi ?)

8) Éradiquer l'idolâtrie : si des contrôleurs trouvent des photos, ils doivent

les détruire.

9) Interdire les jeux d'argent.

10) Éradiquer les cheveux genre Beatles, à la mode anglaise ou américaine : il faut arrêter les personnes aux cheveux longs et les conduire à la « Direction du commandement du bien et de l'interdiction du mal ». (Si, si, ça existe !) Un coiffeur sera là pour leur couper les cheveux (contre paiement).

11) Interdire aux changeurs d'échanger les petites coupures contre les grosses, d'émettre des lettres de change, de prêter et d'emprunter. En cas de violation, ils seront emprisonnés pour une longue période.

12) Empêcher les jeunes femmes de laver leur linge dans les points d'eau et les déserts (?). Si les femmes violent cette interdiction, elles en seront empêchées et ramenées chez elles. Leurs maris seront sévèrement punis. (« Crève ! Ta femme lavait son linge dans le désert ! »)

13) Interdire les tambourins, les chants et les danses dans les mariages. Si dans une maison une telle pratique est découverte, le chef de famille sera emprisonné et puni.

14) Éradiquer l'utilisation du tambour. (Décidément, les talibans n'aiment pas les percussions !)

15) Interdire la confection des habits destinés aux femmes et la prise des mesures des femmes. Si des femmes sont aperçues dans un atelier de tailleur, celui-ci sera emprisonné.

Est-il besoin de commenter davantage ces absurdités ? En guise de préambule, la revue rappelle la fameuse prescription du Coran : « Nulle contrainte en matière de religion. » Tout cela ne manque pas d'humour.

L'islamisme version talibans est donc un fétichisme de la lettre contre l'esprit, un *paganisme de la lettre*, ce qui est un comble quand on se souvient que Mohammed combattit sans merci le paganisme… Selon leur propre « point 8 », les talibans devraient commencer par s'emprisonner eux-mêmes. Ou peut-être devraient-ils se lapider les uns les autres, ce qui nous débarrasserait d'eux une fois pour toutes.

L'exemple taliban, même s'il s'agit d'un cas extrême, montre les dangers qu'il y a à vouloir gérer la cité en mélangeant l'absolu divin et les circonstances très humaines (le cerf-volant ! les cailles ! la barbe !). Ces gens-là abaissent Dieu.

En deçà des talibans

Il est facile de nous objecter que les talibans – qui, de toute façon, ne sont plus au pouvoir – étaient une aberration et qu'ils ne sont en rien représentatifs du couple islam / politique. Certes. Mais dans tous les cas de figure, du taliban au musulman le plus doux et le plus modéré, peut-on concevoir qu'un homme – le calife – qui est censé être en prise directe avec Dieu *parce que autorité religieuse* soit également chargé de se prononcer sur les questions suivantes :

— la voirie
— les impôts locaux
— les nouvelles technologies
— le ramassage des ordures ménagères dans les grandes villes
— les horaires d'ouverture des commerces
— les droits des syndicats
— la nécessité de subventionner les chemins de fer
— le passage à l'heure d'été
— etc.

Qu'est-ce que tout cela a à voir avec Dieu ?
Rien. Rigoureusement rien.

Et pour en finir avec cette question, notons ceci, qui étonnera fortement les islamistes : *la politique n'a aucune importance en islam*. En effet, Mohammed – de même que Paul avant lui – était convaincu que la fin du monde était imminente (c'est peut-être pour cela qu'il n'a pas désigné de successeur, comme on l'a vu plus haut). Dès lors, régler l'organisation de sociétés à venir dans les moindres détails eût été contradictoire. La « Constitution » de Médine ne fut établie que pour « ici et maintenant » – le maintenant étant aujourd'hui vieux de quatorze siècles – et ne pouvait avoir comme objet corollaire d'être le modèle immuable de constitutions « musulmanes ».

Cessons de mélanger

Les musulmans n'ont pas besoin de la politique pour vivre leur foi. Qu'ils choisissent des gestionnaires avisés pour conduire les affaires de la cité sans que ceux-ci prétendent être l'ombre de Dieu sur terre. Qu'ils laissent le monde tranquille et celui-ci le leur rendra bien. Qu'ils paient leurs impôts sans embêter Dieu et qu'ils s'abîment en prières ou en contemplation loin des regards du percepteur et des agents de l'État.

Il faut cesser de mélanger ce qui ne peut se mélanger.

6
Foi et géographie dans un monde sans frontières

Rien n'est plus actuel que le concept de frontière. D'un côté, elles semblent disparaître par l'effet du libre-échange économique ou perdre de leur pertinence à cause d'Internet, du commerce électronique et des délocalisations. De l'autre, elles ne cessent d'être tracées autour de la pensée humaine par l'islamisme : Salman Rushdie, un cinéaste hollandais, des caricaturistes danois sont accusés d'avoir « dépassé les bornes », accusations qui ont eu des conséquences tragiques au moins dans un cas. Sommes-nous en train d'abolir les bornes qui jalonnaient le monde physique, qui définissaient la géographie « du sol et de la nue », pour mieux en ériger d'autres, autour de l'esprit humain ?

Une ligne imaginaire courant sur le sol

En 1758, Voltaire achète le château de Ferney. Le grand écrivain et polémiste a alors soixante-cinq ans. Il passera à Ferney les vingt dernières années de sa vie en grand seigneur qui s'occupe aussi bien de théâtre que de jardinage. Sa proverbiale énergie se conjugue avec des moyens financiers importants pour faire de son château l'une des cours les plus brillantes d'Europe. Ne pouvant détruire la chapelle du château (le curé d'un village voisin veille au grain), il se contente de la rebâtir et il orne le fronton d'une plaque où est gravée cette phrase : *Deo erexit VOLTAIRE*, c'est-à-dire « À Dieu, construit par VOLTAIRE ». Notez lequel des deux noms est inscrit en majuscules…

Cependant, ce qui me fascina le plus dans l'histoire du château de Ferney-Voltaire (ainsi qu'il se nomme aujourd'hui) lorsqu'un de mes professeurs nous la raconta au lycée, ce n'était pas la chapelle. C'était le fait que la frontière entre la Suisse et la France passait exactement au milieu de la bâtisse. Ce trait est sans doute enjolivé, la frontière passe peut-être au milieu du parc, ou même de l'autre

côté, mais les yeux de notre professeur pétillaient de joie. « Quand les gendarmes du roi de France venaient arrêter Voltaire, il suffisait à celui-ci d'aller s'asseoir dans sa cuisine. Celle-ci se trouvant en Suisse, il ne pouvait être arrêté et les gendarmes s'en retournaient bredouilles. »

Extraordinaire, le pouvoir d'une ligne imaginaire courant sur le sol ! Entre la tyrannie qui veut l'empêcher de penser et la terre d'asile où il est libre de déployer son génie, il n'y a que cela : un trait de crayon sur une carte. Mais ce trait de crayon, chacun s'accorde à le respecter. Et c'est ce qui fait toute la différence. Vivant moi-même à l'époque dans un pays où l'arbitraire était omniprésent, où l'*habeas corpus* n'existait pas, où les gens pouvaient être arrêtés n'importe où, n'importe quand, on comprend que la protection conférée par une ligne, une simple vue de l'esprit, eût fait sur moi une si profonde impression.

Quand Voltaire caricaturait Mohammed…

Restons avec Voltaire. Celui-ci écrivit en 1741 ou 1742 une pièce de théâtre intitulée *Mahomet ou le fanatisme*. Conformément à une idée courante à l'époque, le Prophète de l'islam y est dépeint comme un imposteur qui ne croit pas aux dogmes qu'il impose à son peuple, mais qui sait que ce dernier les acceptera avec ferveur. Voltaire met également en scène un certain Zayd, qu'il orthographie *Séide* – ce mot est sous cette forme devenu un nom commun dans la langue française. Séide est un disciple que le Prophète fanatise au point de lui faire assassiner son propre père, soi-disant *cheikh* de La Mecque. Tout cela est très spectaculaire et a sans doute beaucoup amusé les spectateurs de l'époque.

Or le vrai Zayd ibn Haritha est, pour les musulmans, une sorte de héros. Captif syrien, il fut offert comme esclave par Khadîdja à Mohammed son époux. Celui-ci affranchit l'esclave et l'adopta – on le connaît aussi sous le nom de Zayd ibn Mohammed. Selon la tradition, il fut le premier homme, après Ali, à se convertir à l'islam. Guerrier courageux, il fut de toutes les batailles de l'islam des origines et c'est lui qui commandait Médine en l'absence du Prophète. Il est cité explicitement dans le Coran (sourate XXXIII, 37), ce qui lui assure beaucoup de prestige. Il y a loin de Zayd à Séide.

Nous sommes donc en face d'une situation intéressante. Voltaire, qui se considérait avant tout comme un auteur de tragédies, prend des libertés avec l'Histoire. En fait, sa pièce ne repose sur aucun fait historique. Alors, que signifiait-elle autrefois et que nous dit-elle aujourd'hui ?

L'argument de la pièce est simple. Mohammed, qui assiège La Mecque,

donne à Zopire, le *cheikh* de la ville, un choix impossible : capituler et revoir ses enfants, jadis enlevés, ou bien défendre sa patrie et perdre sa progéniture. Le vieil homme ne cède pas. Mohammed convainc alors Séide, qui lui est dévoué, d'assassiner Zopire, dont il ignore qu'il est le fils. Deux beaux alexandrins expriment le caractère du jeune assassin :

L'amour, le fanatisme, aveuglent sa jeunesse
Il sera furieux par excès de faiblesse.

Mais le plus important n'est pas l'intrigue, c'est plutôt *l'interprétation de l'islam comme fait historique*. Mohammed apparaît dans la pièce comme un stratège qui sait que l'heure de l'Arabie est enfin arrivée : l'Empire romain n'existe plus, la Perse est aux abois, Byzance décline. Voltaire l'exprime ainsi :

Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers
Il faut un nouveau dieu pour l'aveugle univers.

Toujours les alexandrins… Cependant, il s'agit là d'une idée intéressante que beaucoup d'historiens et d'orientalistes ont reprise à leur compte et ont développée. On voit ainsi qu'il ne s'agissait pas pour Voltaire d'insulter *gratuitement* l'islam, mais de prendre position dans un débat intellectuel. Il s'agissait d'autant moins d'insulter quiconque qu'à l'époque il n'y avait pas de musulmans en France ni en Europe et que personne ne pouvait se formaliser de ce qu'écrivait le seigneur de Ferney. Les musulmans étaient loin, de l'autre côté de la Méditerranée ou derrière la barrière des Balkans : toutes frontières bien réelles.

Récapitulons : Voltaire peut se permettre d'irriter le roi de France, monarque tout-puissant, parce que la géographie comme simple convention le protège. Il peut prendre position dans le débat sur l'islam parce que la géographie « concrète » le met à l'abri des représailles. En d'autres termes : vive la géographie et les frontières qui permettent de penser librement ! Et déplorons par contraste leur disparition actuelle…

La ligne s'est effacée…

Les tragédies de Voltaire ne sont plus jouées de nos jours. Seuls les contes philosophiques, le *Dictionnaire* et la correspondance du grand homme ont survécu à l'outrage des ans. Mais posons quand même la question, fût-elle théorique[1] : *Mahomet ou le fanatisme*, la pièce la plus politique – et la plus polémique – des Lumières, pourrait-elle aujourd'hui être montée dans un théâtre à Amsterdam, à Paris ou à Londres ? Poser la question, c'est y répondre. C'est

non, bien sûr. Il y a quelques années une pièce consacrée à Aïcha, la femme du Prophète, fut retirée de l'affiche à Rotterdam. Et l'affaire des caricatures danoises a révélé l'extrême sensibilité, pour ne pas dire la *dangerosité*, du sujet.

La frontière qui courait dans le château de Voltaire et qui lui permettait d'être à l'abri de la tyrannie s'est donc estompée. Aujourd'hui, *Mahomet ou le fanatisme* ne pourrait même pas être représenté dans la cuisine du château… Avant d'aller plus loin, examinons, sur ce cas particulier, les conséquences de cette disparition de la frontière.

Tout d'abord, on a vu que Voltaire avait pris des libertés avec les faits. Cette histoire de siège de La Mecque n'était pour lui qu'un prétexte pour exposer ses idées. Par exemple, *son* Mohammed revendique le droit de berner son peuple quand c'est dans l'intérêt supérieur de celui-ci. N'est-il pas amusant que cette idée soit aujourd'hui d'actualité, non pas en terre d'islam, mais… aux États-Unis d'Amérique, où les néoconservateurs sont parfois accusés d'en faire le cœur de leur *credo*, influencés en cela par leur maître à penser Leo Strauss, ancien professeur à Chicago ? Dire que Voltaire « insulte Mohammed » et par conséquent que sa pièce ne doit pas être jouée, c'est ne voir les choses qu'au premier degré. (Il est vrai que le défaut principal de l'islamisme est de ne jamais voir les choses qu'au premier degré.) Au second degré, Mohammed le Prophète de l'islam, tel qu'il est connu et révéré par les musulmans du monde entier, n'est nullement présent dans la pièce de Voltaire. Il s'agit, littéralement, d'un *autre*.

Si cet argument surprend quelque pieux musulman, qu'il se reporte à un *hadith* authentifié par Boukhari (LVI, 733) : « Le Prophète a dit : Ne vous étonnez pas si Dieu me protège des insultes et des malédictions des Quraychites. Ils insultent *Mudhamman* et maudissent *Mudhammam* alors que je suis Mohammed. » « Mudhamman » signifiant « le fou », injure qu'il subissait régulièrement, le Prophète estimait donc avec sagesse que ces ennemis parlaient de quelqu'un d'autre, une construction de leur imagination, et qu'il ne s'agissait en aucun cas de sa personne. Une distinction aussi subtile ferait aujourd'hui des miracles pour la coexistence entre gens de diverses croyances…

Rêvons donc d'un monde où la pièce de Voltaire serait jouée à côté d'une mosquée et où les fidèles et les spectateurs, se croisant, se salueraient avec civilité, chacun pensant de son Mahomet / Mohammed : *il s'agit d'un autre*. Comme disait le même Voltaire, interrogé sur ses rapports avec Dieu : « Nous nous saluons, mais nous ne nous parlons point. »

Plus généralement, que signifierait cette idée d'un théâtre jouant Voltaire qui jouxterait une mosquée ? L'image la plus extraordinaire qui me soit restée de

mon premier séjour à Amsterdam, il y a bientôt vingt ans, c'est celle de la nonne et des filles de joie. Par une belle journée d'été, alors que je me dirigeais vers la plus vieille église de la ville, la Oude Kerk, je dus passer dans une ruelle à côté d'une brochette de prostituées ghanéennes ou nigérianes. Celles-ci étaient sorties de leurs chambres de passe sans doute parce qu'il y faisait trop chaud et elles devisaient nonchalamment, appuyées contre le mur, en attendant le client. À un certain moment, une bonne sœur, une nonne, sortit de la Oude Kerk, coltinant avec difficulté un violoncelle. Elle s'engagea dans la ruelle. Je me retournai, fasciné. Qu'allait-il se passer ? Eh bien, il ne se passa rien. La bonne sœur tout habillée passa à côté des putains nues sans les voir et les putains nues ne la regardèrent pas. Le monde continua à tourner, ou plutôt les deux mondes : le leur et le sien.

J'imagine que la bonne sœur entendait encore dans sa tête la musique céleste de Bach qu'elle venait de jouer avec un orchestre de bonne volonté. Les Nigérianes échangeaient peut-être des recettes de cuisine du pays. Qui sait ? Mais réfléchissons encore à cette scène. À l'époque où la Oude Kerk fut bâtie, le Nigeria et le Ghana, c'était le bout du monde. Il fallait pour s'y rendre traverser des océans furieux, aborder sur des rivages peu sûrs, se tailler un chemin dans une jungle inhospitalière. Voilà une géographie bien réelle, des barrières qui ne sont pas une vue de l'esprit. En ce temps-là, cela avait un sens de se sentir concerné par ce que faisait le voisin, *parce que le voisinage avait un sens*. Si dans une ruelle étroite une nonne avait trébuché sur une Ghanéenne en tenue d'Ève en, disons, 1390 – l'année où la Oude Kerk fut transformée en église-halle –, nul doute que l'évêque l'eût su dans l'heure et que l'objet du scandale eût été jeté dans un cul-de-basse-fosse, en attendant pire. La géographie délimitait des aires où l'on croyait, en gros, à la même chose. Mais en même temps, elle permettait de dire pis que pendre des lointains étrangers – et l'Étranger commençait parfois dans le canton voisin.

Les frontières s'estompent, l'avion met Lagos à quelques heures de l'Europe, le téléphone permet à un Pakistanais d'insulter un Danois en temps réel, Internet réduit la géographie à rien. Si on tape « Voltaire » dans la petite fenêtre de Google, on obtient sept millions trois cent mille références : le monde entier s'invite sans façons à Ferney et bavarde, contre ou pour le maître des lieux, qui s'est sans doute réfugié dans sa cuisine.

Tout cela ne serait pas grave si chacun s'adaptait comme ma nonne violoncelliste. Disons que la nonne a reconstruit dans sa tête une frontière, encore plus imaginaire que celle de Ferney, qui divise le monde en deux : d'un

côté, ce qui *pour elle* fait sens, ce qui *pour elle* se pare des vertus chrétiennes, le monde dans lequel elle veut vivre la plénitude de sa foi ; et de l'autre, un monde qui n'est pas le sien et qui existe à peine. Elle s'en désintéresse, comme je souhaite que les musulmans se désintéressent de ce qui se publie à Copenhague. Je n'imagine pas la bonne sœur penchée sur son écritoire et écrivant des lettres furieuses à Job Cohen, le maire d'Amsterdam, lui enjoignant d'interdire la prostitution dans sa bonne ville.

Voltaire et le musulman éclairé se croisent et se saluent, chacun pensant que son Mohammed est *un autre*. La fille de joie et la fiancée du Christ se croisent et l'amour, la passion veulent dire des choses différentes pour chacune des deux. Personne ne lance la première pierre dans cette géographie idéale de la tolérance, où les frontières, nées de l'imagination des hommes et y restant, n'excluent personne. Plus précisément, elles ne servent qu'à s'exclure soi-même de voisinages qu'on ne goûte pas. Avisant une pancarte sur laquelle se lisait un comminatoire « Propriété privée », André Breton passa son chemin en murmurant orgueilleusement : « Eh bien, vous vous priverez de ma compagnie ! » On se souhaite des étrangers aussi accommodants. Privons de notre compagnie ceux qui ne pensent pas comme nous et n'entrons pas dans leur petite tête.

Pourquoi cet imam danois n'a-t-il pas passé son chemin lorsqu'il a vu quelques mauvais dessins à la devanture du kiosque ? C'est là que nous rencontrons un autre type de géographie, celle de l'islamisme radical.

La dernière frontière : *dar al-islam* et *dar al-harb*

C'est quand on examine ses rapports avec la géographie que l'islamisme mérite le mieux l'appellation d'*islam politique*. Pour les islamistes, la communauté (la *oumma*) a l'obligation de soumettre politiquement le monde à l'islam. Ils donnent ainsi un sens spécial et spatial au *djihad*. Celui-ci vise moins à convertir les incroyants à l'islam (à cause du verset le plus souvent cité du Coran, II, 256 : *la ikraha fi-d-din*, « pas de contrainte en religion ») qu'à soumettre *politiquement* le monde à l'islam. Tout espace sous la domination de l'islam est dit *dar al-islam*, c'est-à-dire « maison de l'islam », *même si les musulmans y sont minoritaires* (ce qui augure mal de la pratique démocratique dans un tel espace – mais passons).

Les limites de *dar al-islam* définissent un au-delà qui est tout entier *dar al-harb*, c'est-à-dire « maison de la guerre ». Les Inuits du Canada, les Patagons et

les Hmong du Laos seraient bien étonnés d'apprendre qu'ils font partie de *dar al-harb*, mais c'est ainsi. Hâtons-nous de dire que ces dénominations, *dar al-islam* et *dar al-harb*, ne se trouvent pas dans le Coran ! Elles furent utilisées dès le IXe siècle par certains juristes musulmans dans un cadre géopolitique particulier. Le fait qu'elles existent encore dans la tête de certains islamistes indique à quel point ceux-ci retardent. Pour eux, si le musulman vit ailleurs qu'en terre d'islam, ce scandale qu'on pourrait nommer « géographique » implique qu'il soit engagé dans le *djihad* qui ne cessera que quand l'ensemble de la terre sera devenu *dar al-islam*.

C'est donc une géographie de la guerre perpétuelle que nous dessine là l'islamisme radical. On est à mille lieux du projet de *paix* perpétuelle cher à Kant. On sait que ce projet reposait sur l'idée d'une expansion mondiale du concept de république ou de démocratie. Le pouvoir de décision étant confié au peuple et non à un prince (ou à un calife…), la démocratie ne se laisse pas aisément entraîner dans un conflit ; et puisque, selon Kant, une démocratie ne fait jamais la guerre à une autre démocratie, plus ce type de régime s'étend à travers le monde, plus celui-ci tend vers la paix perpétuelle.

On peut juger naïve cette idée. Mais ne vaut-il pas mieux se tromper avec Kant qu'avoir raison avec Qotb ? La Communauté économique européenne s'est explicitement construite sur la volonté franco-allemande de ne plus jamais se faire la guerre. La paix est donc l'idée fondatrice de cette nouvelle géographie qu'est l'Europe. Celle-ci se veut, dès le départ, dès Jean Monnet, une *dar as-salam*, une maison de la paix. (Bien sûr, on peut se demander de quelle paix il s'agit. S'agit-il de s'unir pour mieux faire la guerre *économique* aux États-Unis et au Japon ? S'agit-il de faire la paix chez soi pour être plus puissant, pour mieux faire la guerre aux Turcs et aux sarrasins ? Questions pertinentes, mais auxquelles on ne peut que répondre : non. Dans l'immédiat après-guerre, c'était la paix sans arrière-pensées qui était le fondement de la réconciliation franco-allemande et de la naissance de la CEE.)

Posons alors la question aux islamistes : n'est-il pas honteux que vous brandissiez sans cesse le glaive de la guerre sainte pour abolir les frontières alors que celles-ci s'estompent chaque jour dans un projet de paix perpétuelle ? N'est-ce pas doublement honteux que vous le fassiez au nom d'une foi qui s'appelle *islam*, c'est-à-dire dont le nom contient l'idée même de la paix, *salam* ? On aimerait effectivement poser cette question, mais à qui ? C'est la marque de l'islamisme radical que de ne jamais entendre ce qu'on lui demande et de répondre par la violence à toute tentative de dialogue.

Parlons donc géographie avec des jeunes gens qui seraient tentés par les sirènes de l'islamisme mais qui n'ont pas encore pris le maquis urbain – puisque c'est le but constant de cet ouvrage.

Une nouvelle frontière, l'individu

Voici ce qu'on pourrait leur dire. Ici encore, il s'agit de faire un choix entre la foi individuelle et la compromission dans le groupe, entre la belle aspiration de l'âme à un dehors ineffable et la chaude *mais factice* unanimité de la meute qui s'est choisi un territoire et des ennemis. Il s'agit de choisir entre un monde sans frontières où chacun est libre d'être ce qu'il veut être et un monde divisé en deux par une vilaine balafre, celle de la guerre et de la paix.

Soyez comme la nonne au violoncelle. Passez sans les voir à côté des caricatures ornant la devanture des kiosques, n'entrez pas dans le théâtre où l'on joue *Mahomet ou le fanatisme* mais pour autant ne le brûlez pas, habitez en plein quartier chaud et ne prêtez aucune attention au stupre environnant. Tracez autour de vous un cercle imaginaire qui vous accompagnera partout comme votre ombre et ne vous souciez pas de ce qui se passe au-delà.

L'affaire des caricatures

Si tout ce qui précède vous semble théorique, appliquons-le immédiatement à cette histoire de caricatures qui a fait couler tant d'encre dans les premiers mois de 2006. Des journaux danois publient des caricatures, pas très subtiles il est vrai, mettant en scène le Prophète Mohammed. Si cela se passait du temps de Voltaire, il n'y aurait eu aucune conséquence : cent frontières séparaient alors Mahométans et Scandinaves et chacun vivait dans une bienheureuse ignorance de ce que faisait l'autre. Les gribouillis auraient fait sourire trois bonshommes et l'affaire eût été classée. Cependant, il n'y a plus de frontières et l'imam habite maintenant au centre de Copenhague, c'est-à-dire partout et nulle part.

Frontières ou pas frontières, l'imam estime que les bornes sont franchies. Avec l'aide de son ami l'ambassadeur égyptien, le voilà qui ameute le monde musulman : c'est l'affaire de quelques minutes, un fax, dix mails, quelques interviews par satellite. On assiste alors à des manifestations (très manipulées) un peu partout, notamment à Téhéran, à Damas et à Beyrouth. Dans les deux premières villes, il est impensable qu'on puisse manifester sans l'aval du gouvernement. Ces manifestations signifient donc plusieurs choses : l'Iran est

empêtré dans des négociations difficiles et potentiellement dangereuses autour de son programme nucléaire. La Syrie, après avoir été obligée de retirer ses troupes du Liban, est soumise à d'intenses pressions américaines pour l'amener à une politique plus conciliante dans le conflit israélo-palestinien. Dans les deux cas, les manifestations sont là pour montrer au monde que le peuple et le régime sont en symbiose. Les manifestations de Beyrouth, à l'issue desquelles plusieurs citoyens *syriens* ont été arrêtés, portent un autre message : le pouvoir de nuisance de la Syrie au pays du cèdre est intact.

Ironie de l'histoire : la Syrie sécullariste et l'Iran « République islamique » utilisent sans vergogne le même prétexte religieux pour faire de la politique. Se souvient-on assez que l'affaire Rushdie, il y a plus de vingt ans, fut montée de toutes pièces par les « durs » de l'entourage de l'ayatollah Khomeiny pour marquer des points contre les modérés ?

Au Pakistan, des guildes de marchands offrent un million de dollars à qui tuera l'auteur (*sic*) des caricatures – en fait, il y avait plusieurs dessinateurs, mais passons. Ici, le motif principal est de faire mieux que son voisin. Plus musulman que musulman… Les Arabes manifestent ? Nous les *a'jamis*, les non-Arabes, nous allons plus loin : nous tuons ! Dans d'autres pays arabes ou musulmans, d'autres motivations apparaissent. Les partis islamistes et les Frères musulmans montrent leur pouvoir de mobilisation. Les gouvernements, en particulier ceux de l'Égypte et de la Jordanie, ne veulent pas laisser aux islamistes le bénéfice de la crise et feignent d'être les organisateurs de la colère populaire.

Même en Europe, la manipulation n'est pas absente. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, ce ne sont pas les musulmans des Pays-Bas qui ont exprimé leur réprobation avec le plus de force. Invité dans un débat télévisé, l'ancien ministre des Affaires étrangères et commissaire européen Hans Van den Broek condamna avec la dernière énergie ce qu'il nomma une « atteinte aux valeurs sacrées des gens ». Voilà qui est étonnant ! On pourrait en effet attendre d'un ancien ministre qu'il défende plutôt les lois de son pays, lesquelles lois garantissent la liberté d'expression. En fait, Hans Van den Broek, chrétien pratiquant, a ainsi trouvé le moyen de remettre en cause des libertés qu'il n'approuvait pas du fond de son cœur, mais qu'il n'a jamais osé critiquer ouvertement. Voilà maintenant qu'il se sert de la crise des caricatures pour faire passer un message qui conteste une bonne partie de l'acquis démocratique de son propre pays. Tout le monde semble aujourd'hui persuadé que ce sont les Marocains ou les Turcs de Hollande qui demandent une certaine limitation de la liberté d'expression alors que ce sont plutôt les partis chrétien-démocrate CDA

et chrétien fondamentaliste SGP qui le font. Manipulation, ici aussi.

Revenons à notre jeune homme ou jeune femme tenté(e) par l'islamisme. Quand on voit à quel point ces foules sont manipulées, quand on voit à quelles stupides extrémités elles appellent (« Ne buvons plus de lait danois » – comme si les vaches avaient insulté qui que ce soit), *en quoi est-ce faire acte de foi que de se joindre à elles* ? N'est-il pas cent fois plus crédible, plus digne aussi, de passer son chemin ? Selon un *hadith* connu de tous les musulmans, le Prophète aurait dit : « Celui d'entre vous qui voit le mal, qu'il l'empêche de ses mains. S'il ne peut le faire, qu'il l'empêche par sa bouche. S'il ne peut aussi faire cela, alors qu'il condamne ce péché dans son cœur. » Qui sait ? La nonne au violoncelle condamnait peut-être le péché dans son cœur. Le fait est qu'elle n'a rien dit ni rien fait. La paix sociale est à ce prix.

Une infinité de barrières, c'est impossible

Mais, pourrait rétorquer notre jeune homme ou jeune femme, pourquoi ne pas appliquer le *hadith* dans son entier, pourquoi ne pas empêcher le mal de *mes mains* ? Pourquoi ne pas interdire le mal par la force ? La réponse est simple. Dans un monde sans frontières physiques, on ne peut pas avoir un million de barrières virtuelles.

Supposons en effet que tous les pays occidentaux s'engagent solennellement à ce qu'aucune caricature, aucune pièce de théâtre, aucun film ne vienne jamais ridiculiser ou même simplement mettre en scène Mohammed. Les chiites demanderaient immédiatement que l'on fasse de même pour Ali et pour sa famille (Fatima sa femme, Hassan et Hussein, ses fils) qu'ils tiennent pour aussi sacrés que Mohammed. Très bien, disent les Occidentaux. Outrés, les sunnites exigeraient alors que cette règle s'applique aussi aux trois autres califes « bien dirigés » : Abou Bakr, Omar et Othman. En effet, Ali n'est pour les sunnites que le quatrième calife et s'il devient intouchable, pourquoi pas les autres ? De guerre lasse, l'Occident opine. OK ! OK ! Comme vous voudrez !

Très bien : on a respecté les valeurs sacrées des musulmans. Mais cette histoire ne peut pas s'arrêter là. Après tout, dans un monde sans frontières, un mauvais feuilleton égyptien (par exemple, celui qui est basé sur les *Protocoles des Sages de Sion*) ou un sermon particulièrement virulent de l'imam de La Mecque sont immédiatement relayés par les satellites et on peut les voir et les entendre à Londres, à Amsterdam ou à… Copenhague. Va-t-on accepter, en tant que chrétien, juif ou agnostique, de se faire insulter par l'imam de La Mecque ?

Non, bien sûr : nul doute que les musulmans s'engageront désormais à respecter les valeurs des autres puisqu'on a décidé de respecter les leurs. Pour ce qui est des prophètes, des messies et autres personnages épastrouillants, aucun problème : l'islam, qui a le cœur innombrable, les accepte tous. Jésus est cité plusieurs fois dans le Coran et Marie y est dite « la meilleure des femmes ». Quant à Abraham, Moïse, Aron et les soixante-dix mille autres figurants de l'Ancien et du Nouveau Testament, ils ne présentent, eux non plus, aucune difficulté : ils sont des nôtres, nous dit l'imam.

Mais il ne faut pas s'arrêter là. En effet les caricaturistes d'Europe et d'Amérique qui vont désormais respecter les valeurs sacrées de l'islam ne sont pas tous juifs ou chrétiens. Certains sont agnostiques, athées, déistes, adeptes du Sâr Peladan, etc. Ne faut-il pas respecter leurs croyances aussi ? Pour plusieurs d'entre eux, Charles Darwin – par exemple – est une sorte de héros, un homme bon et scrupuleux qui a consacré toute sa vie à délivrer les hommes de l'ignorance. Respectons-le donc à partir d'aujourd'hui et qu'aucun caricaturiste de Ryad, de Téhéran ou de Kaboul ne s'avise plus désormais de le représenter avec une tête de singe. Même chose pour Karl Marx, même s'il est en perte de vitesse. Tant qu'il restera un bolchevique en vie – et il y en a encore, à La Havane et dans les banlieues parisiennes –, interdiction absolue de se moquer de cet homme sacré pour eux. Ajoutons à la liste Freud, adoré dans le sixième arrondissement de Paris, feu le Négus, que les rastafaris tiennent pour leur dieu, Ganesh le dieu éléphant (et par extension tous les éléphants), Carlos Gardel le dieu du tango, dix mille divinités aztèques et mayas, Pelé, les *trolls* norvégiens (tiens ! la Norvège !), Pouchkine adoré des Russes, Rousseau et Voltaire (tiens ! Voltaire !), les valeurs sacrées des Lumières, les dieux des mazdéistes et les cent mille idoles des animistes africains. Pour ces derniers, il y a un problème : l'adoration des idoles est nommément moquée et critiquée dans le Coran. Qu'à cela ne tienne, dans l'esprit de conciliation et de respect réciproque qui va à partir d'aujourd'hui régner dans le monde, on s'entendra pour ne plus évoquer ce sujet, ainsi que tous les autres sujets qui fâchent.

On voit bien où tout cela nous mène : *au silence général*. S'il n'y a plus de frontières, le monde entier est mon voisin et je ne peux rien dire sans risquer de froisser quelqu'un. Par hasard, j'ai revu hier le film *Amadeus* de Milos Forman (1984). On y voit à un certain moment l'acteur qui joue Salieri décrocher un crucifix et le jeter dans les flammes de l'âtre. Est-ce acceptable dans un monde d'interdits et de bornes-à-ne-pas-franchir ? Ce qui me rappelle d'ailleurs une utilisation encore plus contestable du crucifix dans *L'Exorciste* de William

Friedkin (1973). Et tant qu'on est dans les années soixante-dix, se souvient-on de *La Vie de Brian*, des Monty Python (1979) ? Il suffit de commencer quelque part et la chaîne des interdits s'étendra, toujours plus longue, jusqu'à nous empêcher complètement de rien dire, jusqu'à nous empêcher de penser. C'est absurde. Aucune borne à la pensée et à son expression et que chacun se prive de la compagnie des autres, s'il le désire, à l'intérieur de son royaume individuel !

Cessons de mélanger

Récapitulons. Il fut un temps où la terre entière était couvertes de frontières. La liste en est inépuisable : « frontières naturelles » chères au cardinal de Richelieu, comme les Pyrénées ou le Rhin ; traits de crayon du congrès de Berlin de 1884 qui divisèrent l'Afrique en pays absurdes ; mur d'Hadrien pour protéger l'Empire romain des invasions calédoniennes ; Grande Muraille de Chine pour préserver la dynastie Qin des incursions des nomades du Nord ; *limes* romain au Maroc, qui séparait il y a deux mille ans la civilisation de la barbarie… D'une certaine façon, tout cela était bien commode pour rester entre soi et se moquer de l'Étranger et de ses risibles croyances. Et quand le danger venait de l'intérieur, quand on s'appelait Voltaire, les frontières définissaient un *ailleurs* plus accueillant. Elles étaient très commodes à franchir, pour aller respirer à Londres, pour se faire éditer librement à Amsterdam ou pour boire une tasse de café dans sa cuisine.

Mais tout cela s'est estompé. Aujourd'hui, l'Étranger nous lit dans le texte, il est même présent parmi nous, il n'y a plus de frontières… Et voilà qu'on veut nous en tracer de nouvelles, une géographie de la pensée qu'on permet et de celle qu'on ne tolère pas. Tout cela au nom d'une conception de groupe de la religion : *nos* valeurs sacrées, qui ne sont pas les vôtres, *nos* bornes, *nos* limites…

Cette impossible géographie de la pensée, où mille lignes menacent de s'entrecroiser dans un chaos planétaire qui ne peut conduire qu'au bâillonnement de la pensée, il faut la refuser. D'ailleurs, le vrai croyant, dans sa relation individuelle avec Dieu, n'a que faire de lignes tracées sur le sol ou dans les airs. Seul dans son cercle imaginaire, il lève les yeux au ciel et se moque de la géographie des hommes.

Il faut cesser de mélanger ce qui ne peut se mélanger.

1. Pas si théorique que ça. En 1993, Tariq Ramadan, petit-fils de Hassan al-Banna – le fondateur de l'association des Frères musulmans –, est parvenu à faire interdire la représentation du Mahomet de Voltaire à Genève et à Ferney. Selon Hervé Loichemol, le metteur en scène, et Yves Laplace, dramaturge, écrivain, le projet a été victime du « lobbying forcené » de Tariq Ramadan. « Il est intervenu auprès des élus pour que la pièce ne voie jamais le jour, affirme Yves Laplace. Il a avancé l'argument qu'en pleine guerre de Bosnie critiquer le Prophète était malvenu. Nous disions qu'on pouvait soutenir les musulmans de Bosnie et ne pas interdire Voltaire. Ce n'est ni plus ni moins que de la censure. »

7
Islam et individu

Il n'y a que des individus

Il n'y a que des individus. Cette phrase, on devrait l'enseigner, l'expliquer, la graver au fronton des mosquées.

Le lecteur sursaute. Au fronton des mosquées ? Une phrase que ne renierait pas l'existentialisme athée ? Est-ce une provocation, un sacrilège ?

Pas du tout. Lisons. Il suffit de lire.

Coran, XXXV, 18 : « Aucune porteuse de charge ne porte celle d'une autre. Et si une [âme] surchargée appelle à l'aide, aucune ne lui viendra en aide, même pas celle d'un proche. » Il s'agit d'une vision du Jugement dernier. De façon un peu irrévérencieuse, on pourrait citer ici Rudyard Kipling : « Les péchés que vous faites deux à deux, vous les paierez un à un. » Mais, plus sérieusement, notons le « même pas celle d'un proche ». Il s'agit de la fameuse *'asabiyya*.

Coran, XCIX, 7 et 8 : « Qui aura fait un grain de bien le verra. Qui aura fait un grain de mal le verra. » Ou encore, XIX, 80 : « Il [l'homme] viendra vers Nous absolument seul. »

« Absolument seul » : on peut traduire ainsi le mot coranique *fard*, employé dans le texte de cette sourate. C'est le même mot qu'on utilise en arabe pour traduire le mot « individu ».

Ce que ces versets nous disent, c'est que le jugement des actes humains se fait individuellement.

La foi, c'est une question personnelle. Idem pour la pratique religieuse.

Évidence ? Pas dans le contexte dans lequel est né l'islam. En fait, on pourrait affirmer que la nouvelle religion fut d'abord cela : *l'affirmation de la prééminence de l'individu dans un monde fondé sur le clan.* Une révolution. Jusque-là régnait la loi du clan. Jusque dans les situations extrêmes : le clan

devait aussi répondre des crimes commis par l'un de ses membres. Il était également garant des dettes contractées par l'un des siens. En d'autres termes, l'individu n'était pas responsable, ni du point de vue pénal, ni du point de vue civil. Est-ce là la conséquence de la vie dans le désert ? Il est de fait que l'individu ne peut survivre seul dans le désert. Seul, il est déjà mort. L'individu n'existe pas.

C'est une idée qu'exprime ce poème d'avant l'islam :

Au détour de la dune, je leur ai indiqué le chemin
Mais ils ne m'ont pas entendu
Ils m'ont désobéi et pourtant je les ai suivis
Tout en sachant que nous faisions fausse route…
N'est-elle pas ma tribu ?
Si elle s'égare, je m'égare avec elle
Et si elle est dans la bonne voie
J'y suis avec elle.

Je ne sais pas si Mohammed connaissait ce poème. En tout cas, le Coran y répond directement, en le contredisant (XVII, 16) : « Qui bien se guide le fait pour lui-même, qui s'égare le fait à ses dépens. »

Dans la société tribale dans laquelle Mohammed vit le jour, les particularités de l'individu qui renforcent le groupe, ou qui renforcent sa cohésion, étaient considérées comme des *qualités*. De façon symétrique, les particularités qui peuvent porter préjudice à la cohésion du groupe étaient considérées comme des *défauts*. Toute l'éducation des enfants était orientée vers l'exaltation des premières et la répression des secondes. Parmi les premières se trouvent par exemple le courage (*hamasa*) et la virilité (*muruwwa*) ; parmi les secondes, la lâcheté et la passivité. Mais il faut remarquer qu'une qualité comme l'agressivité n'était considérée comme telle que dans la mesure où elle était dirigée vers l'extérieur, en dehors du clan ou de la tribu. Cette même qualité devenait un défaut si elle était dirigée vers un membre du clan.

Par conséquent, il ne pouvait y avoir de morale absolue dans ce monde sans individus : voler à l'intérieur du clan était une abomination, mais aller ensemble razzier une caravane appartenant à une autre tribu était tout à fait acceptable, surtout si on faisait preuve de *hamasa* et de *muruwwa*…

(Faisons ici une digression. Les razzias étaient le passe-temps préféré des Bédouins de l'Arabie du temps du Prophète. C'était aussi une nécessité

économique. Le Coran ne pouvait ignorer cet état de fait. La sourate VIII du Coran, que nous avons évoquée dans un chapitre précédent, s'intitule *Al-Anfal*, ce qui signifie « Le butin » ou « Les dépouilles (de guerre) ». Concrètement, il s'agit de savoir ce qu'on doit faire du butin saisi après la bataille de Badr, la première engagée – et gagnée – par les musulmans. Elle commence par l'affirmation générale selon laquelle le butin appartient à Dieu et à son Prophète. Comme Dieu ne demande rien, on en conclut que tout le magot échoit à Mohammed, qui peut en faire ce qu'il veut.

Tout cela est bel et bon mais en quoi cela concerne-t-il le croyant des années 899, 927, 1001, 1178, 1285, 1330, etc., jusques et y compris celui de 2006 ? N'ayant pas participé récemment à une razzia, je ne sais trop que faire des prescriptions coraniques relatives au partage du butin. Mais n'est-ce pas ici l'occasion d'établir, de nouveau, une façon *individuelle* de lire le Coran ? Qu'est-ce que l'individu a à faire de versets relatifs au butin de guerre ? Rien. C'est pourquoi il peut, ici aussi, revenir à l'essence de la foi, à l'inquiétude de l'âme, à l'intuition de la transcendance sans se préoccuper de la lecture littérale des islamistes. Qu'ils aillent ailleurs partager le butin…)

L'individu, le clan, l'honneur

Revenons à cette question de l'individu et du clan. Sur un point précis, elle est hélas d'une actualité déplorable : celui des *crimes d'honneur*. Il s'agit ici d'une catégorie scandaleuse de la violence faite aux femmes et qui figure comme telle dans le code pénal de certains pays musulmans, comme la Jordanie ou le Pakistan. De façon générale, et comme nous l'avons vu plus haut, l'honneur était une vertu chez les Bédouins dans la mesure où il renforçait la cohésion du clan ou de la tribu, et qu'il assurait sa survie. Exemple : si l'on veut survivre comme individu, la meilleure stratégie dans une bataille, c'est de prendre la fuite. Mais si tout le monde fait cela, c'est la débandade et la fin du clan. L'honneur du membre du clan, c'est donc de combattre et de combattre avec courage. D'autres conduites étaient honorables : l'hospitalité, la dignité, la générosité, etc. Tout cela ne pose aucun problème : ce sont des vertus qui sont également souhaitables chez l'individu dans un monde sans tribus. Le nôtre, par exemple.

Mais, comme nous l'avons dit dans un chapitre précédent, l'honneur de la tribu se loge aussi entre les jambes de ses femmes. *La raison en est encore la nécessité de la survie du clan*. Il faut que les femmes ne fassent d'enfants qu'avec les hommes du clan pour que ces enfants – et surtout les petits mâles –

renforcent plus tard le groupe et assurent sa pérennité. Historiquement, l'esprit de groupe et l'honneur portaient d'ailleurs le même nom : *'asabiyya*.

Notons immédiatement que Mohammed a condamné la *'asabiyya* comme contraire à l'esprit de l'islam. Cela confirme ce que nous disions plus haut, à savoir que *l'apparition de l'islam devait annoncer le temps de l'individu en opposition avec le temps de la tribu*.

Et pourtant, le temps de la tribu s'éternise et n'en finit pas de mourir…

Extrait d'un entrefilet dans la presse :

« En Jordanie, lorsque l'on veut préserver l'"honneur" d'une jeune femme, cela se termine souvent à la morgue. C'est le terrible châtiment subi, dimanche dernier, par une adolescente qui est venue allonger la longue liste de celles qui furent assassinées dans ces contrées sur l'autel de l'honneur. Martyrisée par son père, la jeune femme âgée de seize ans a voulu fuir les coups. Au début du mois de juillet, elle a fugué du domicile familial. Retrouvée dans un parc de la ville de Zarqa, au nord d'Amman, elle a tout d'abord été placée en "détention administrative". Craignant que sa famille ne tente de la tuer, les autorités exigèrent, avant de restituer la jeune fille, la promesse écrite qu'il ne lui serait fait aucun mal. Afin de calmer ses proches, elles pratiquèrent un examen médical prouvant que la jeune femme était toujours vierge. Autant de précautions inutiles. Rentrée à la maison, la jeune fille a été massacrée au pied-de-biche quelques heures plus tard. L'auteur des coups s'est rendu spontanément à la police et a reconnu sans difficulté les faits. Il sait qu'il ne risque pas grand-chose. Les auteurs de ce genre de crimes, qui visent des femmes ou jeunes filles soupçonnées de flirt ou d'adultère, sont rarement inquiétés ou bien ils sont condamnés à des peines légères. Cette adolescente est la dixième victime d'un "crime d'honneur" en 2005. Elles étaient au moins dix-neuf en 2004. »

Répétons que *ce crime-là est une pratique préislamique*, une coutume archaïque profondément ancrée dans les mœurs de sociétés *tribales*. Il n'a pas vraiment de fondement dans l'islam mais il profite de la montée de l'islamisme. Et c'est pour cela que l'Europe n'est pas épargnée. Extrait d'un journal allemand : « Hatun S., 23 ans, jeune Allemande, d'origine kurde de Turquie, est mère d'un petit garçon de 5 ans. Un soir, l'un de ses frères, Alpaslan, vient la chercher pour l'emmener dehors sous un prétexte quelconque. À l'arrêt du bus les attend un autre frère, Ayhan, qui tire immédiatement trois balles de revolver sur la jeune femme. L'aîné des garçons, Mutlu, 25 ans, avait fourni l'arme. Les trois jeunes hommes sont incarcérés quelques jours après le drame. Touchée à la tête et au thorax, Hatun est morte à l'hôpital. Refusant de vivre comme son clan

l'exigeait, elle a été victime d'un crime d'honneur. »Ici comme ailleurs, aux Pays-Bas comme en Anatolie ou au Pakistan, les femmes sont les premières victimes de l'intégrisme. Les droits de l'homme ne semblent pas s'appliquer à elles. Voyons cela dans un contexte plus large.

Islamisme, nature humaine et droits de l'homme

Il n'y a que des individus. Mais une telle constatation n'est pas suffisante quand il s'agit d'en tirer des conséquences juridiques : encore faut-il savoir quelle est la *nature* de cet individu. Et même, pour commencer : a-t-il une nature ? Cette question est loin d'être oiseuse, on le verra plus loin. Or l'islamisme y répond… par la négative ! La démonstration est simple : l'individu n'est qu'un *'abd*, un esclave, soumis à la volonté divine ; or cette volonté divine est absolument libre et illimitée ; par conséquent, elle ne saurait être *limitée* par une « nature » humaine qui contiendrait en elle-même des propriétés *a priori*, des droits inaliénables… Conclusion : il n'y a pas de nature humaine.

Pour comprendre les conséquences de cette négation, il faut remonter à l'humanisme, à la Renaissance, aux Lumières. Pour Hugo de Groot, Hobbes, Locke et Rousseau, l'homme naît avec des droits. Et ces droits, il ne les tient pas de la volonté divine ni d'une quelconque volonté humaine, il les tient de sa *nature*. Voilà donc le fondement théorique du discours sur les droits de l'homme. Et voilà pourquoi ce discours est impossible dans le cadre de l'islamisme. D'ailleurs, à chaque fois que quelqu'un parle des droits de l'homme sur Al-Jazeera, par exemple, il se trouve un contradicteur – généralement barbu – pour évoquer ou invoquer les droits… de Dieu. Cet argument, c'est l'option nucléaire du débat. Que peut-on dire, après cela ? Imagine-t-on une discussion entre Dupont et Dieu sur « mes droits et les tiens » ? Impensable.

Il est vrai que certains rabbins s'adressent directement à Dieu, souvent pour l'enguirlander. Mais au moins ils sont amusants… L'islamiste, lui, n'est pas amusant : en invoquant les droits de Dieu, qui sont par définition absolus et infinis, il annule purement et simplement ceux de l'homme. Si les droits de l'homme ne découlent pas de sa nature, s'ils sont simplement concédés par Dieu ou par le souverain, ils restent dépendants du bon vouloir de l'un ou de l'autre. Dans le cas de Dieu, son bon vouloir est, hélas, ce que le premier imam venu peut définir comme tel. Il s'est donc trouvé un cheikh, il y a quelques années, pour dire ceci : puisque l'esclavage n'est pas explicitement prohibé dans le Coran, alors on pourrait le réinstaurer si l'intérêt de la *oumma* l'exigeait.

Voilà donc où aboutit la négation de l'existence d'une nature humaine. L'article premier de la Déclaration du 26 août 1789 stipule que « les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits ». Pas pour le cheikh ! La Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948 confirme : « Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. » Pas pour le cheikh ! L'esclavage, la forme la plus évidente et la plus détestable de l'inégalité en dignité et en droits, reste possible.

On pourrait rétorquer que tout cela est théorique. Même dans le pays musulman le plus conservateur, l'Arabie Saoudite, l'esclavage a été officiellement aboli en 1962. Le dernier pays musulman à l'avoir aboli fut la Mauritanie, en… 1980. (Notons pour l'anecdote qu'il s'agissait de la troisième fois : les deux précédentes décisions, toutes implicites, datent de 1905, date d'un décret colonial français, et de 1960, date de la première constitution après l'indépendance. Notons également qu'aucune procédure d'exécution, aucune sanction pénale n'est prévue. La Mauritanie est officiellement une « République islamique ». Ceci explique-t-il cela ?)

Mais revenons à la question de la nature humaine. Si l'islamisme l'ignore, n'est-ce pas le cas de toutes les religions ? L'islamisme est-il seul à nier la nature humaine ? Hélas, oui. Pour Thomas d'Aquin, docteur de l'Église catholique (et même *doctor mirabilis*…), ni l'univers ni l'homme ne sont livrés à une volonté capricieuse et absolument libre. Dieu a établi une *lex aeterna* (loi éternelle) qui gouverne l'univers. « La loi éternelle est le gouvernement du monde par la raison divine », écrit Thomas dans la *Summa Theologica* et il la place au sommet de l'échelle mystique.

Question à nos intégristes : Connaissez-vous l'influence des idées d'Ibn Roshd, du *qadi* Ibn Roshd, de *notre* Ibn Roshd, sur Thomas d'Aquin ?

Continuons. La raison humaine peut avoir accès à une partie de la *lex aeterna*, ce qu'il nomme la *lex naturalis*, la loi naturelle. Pourquoi ? Parce que la *lex aeterna* assure que l'arbitraire (la volonté divine capricieuse, à chaque instant) ne règne pas dans le monde. Et cela signifie qu'il y a des lois de la nature, une *nature* des choses, une *nature* de l'homme. Nous y voilà. L'affirmation de droits de l'homme, distincts de la volonté de Dieu ou du souverain, peut suivre.

Question aux musulmans : Savez-vous que tout ce qui précède est en germe chez les *mu'tazilites*, la première école philosophique en pays d'islam ? Les *mu'tazilites* affirmaient la rationalité de Dieu. Ils affirmaient aussi que Dieu est infiniment juste. Combinons ces deux idées : Dieu, parce qu'il est rationnel, agit

en vue d'une fin, et parce qu'il est juste, cette fin est ce qu'il y a de meilleur (*al-aslah*) pour l'homme. Par conséquent, l'univers est régi par une *loi*, celle qui doit amener cette fin (cette fin ne peut pas être réalisée *par hasard*). On retrouve ainsi la *lex aeterna* de Thomas.

Curieux. Le *mu'tazilisme* fut fondé par Wâsil Ibn 'Ata et 'Amr Ibn 'Obeyd, qui ont tous les deux vécu au VIII^e^ siècle. Thomas a vécu entre 1224 et 1274, soit près de cinq siècles après eux. Tirez-en la conclusion que vous voudrez. La pensée islamique marche-t-elle à reculons ? A-t-elle commencé *à l'envers*, par l'humanisme, pour ensuite retomber dans la négation de la nature humaine ?

En tout cas, les *mu'tazilites* furent rapidement taxés d'hérésie. Contre leurs idées, l'orthodoxie musulmane, du moins chez les sunnites, s'est constituée (et figée) dès le X^e^ siècle. Inutile de dire qu'on n'y trouve pas la moindre idée qui pourrait déboucher sur une affirmation de la nature humaine et constituer ainsi la possibilité des droits de l'homme. Pour l'orthodoxie, la volonté de Dieu est absolument libre. Il n'y a donc pas de *lex aeterna*. Il n'y a pas, par conséquent, de *lex naturalis*, pas de nature des choses que l'homme pourrait découvrir, pas de nature humaine.

Les *mu'tazilites* furent taxés d'hérésie. Et Thomas d'Aquin ? Les papes, les conciles, les universités et les théologiens lui décernèrent les titres de « docteur angélique, astre matinal de l'Église, prince des théologiens, miracle du monde, aigle des écoles, perle du clergé », etc. Dans l'office liturgique, on le nomme « flambeau du monde, lumière de l'Église, chantre de la divinité », etc. N'en jetez plus.L'islam a « raté » l'individu, après un bon départ. L'islamisme n'a même pas eu à forcer son talent pour discréditer l'idée soi-disant occidentale des droits de l'homme. Tout était déjà en place.

Et maintenant cette négation de l'individu se retourne contre nous.

Voyons comment.

Islam et individu : dans les yeux de l'autre, ce n'est pas mieux

C'était un petit livre un peu abîmé, à la couverture jaune, et qui portait comme titre *Réflexions sur la question juive* sous le nom de l'auteur : Jean-Paul Sartre. Ce fut le premier livre « sérieux » que je lus de ma vie – c'est-à-dire qui ne soit ni une bande dessinée ni un roman. Je le dévorai d'une traite, au cours des deux heures que mit un autobus poussif pour parcourir la distance entre

Casablanca, où j'étais interne au lycée, et El-Jadida, cent kilomètres plus au sud, où ma famille habitait. J'avais quatorze ou quinze ans. J'ignore où j'avais trouvé le petit traité de Sartre, peut-être chez un bouquiniste ou dans la bibliothèque du lycée, et je ne sais plus pourquoi j'avais décidé de le lire. Mais ce n'était pas un texte difficile : sans savoir grand-chose de l'existentialisme, ni même de la philosophie en général, on pouvait en saisir la substance. Deux idées me frappèrent.

D'abord, une claire définition du racisme : saisir *un* parmi tous les attributs d'un individu – la couleur de sa peau, son origine ethnique – et expliquer *tout* l'individu par cet attribut-là. Au lieu que « juif » soit l'un des cent adjectifs qu'on peut utiliser pour parler d'Untel, le raciste en fait le seul, ou le plus fondamental, et qui détermine tout le reste. Une fois cette définition bien assimilée, il devient en quelque sorte impossible d'être raciste puisque cela revient à commettre une claire erreur de raisonnement. De cela, je reste encore aujourd'hui redevable à Sartre.

La seconde idée qui me frappa, celle qui m'intéresse ici, était l'affirmation sartrienne bien connue selon laquelle l'antisémite *crée* le juif. Bien que contestable – je sais qui je suis, pourrait dire le juif, et je n'ai pas besoin d'un regard méfiant ou haineux pour être cela –, elle n'en est pas moins fascinante. Et hélas, toujours d'actualité.

Casé dans mon siège, dans mon autobus brinquebalant en route vers El-Jadida, j'eus un sentiment de pitié envers les juifs. Seuls parmi les nations, ils dépendaient de l'autre pour simplement *être*. Seuls ils étaient marqués d'un signe indélébile qui annonçait d'avance *tout* ce qu'ils étaient avant même de pouvoir donner toute la mesure de leur personnalité. En fait, ce n'étaient pas vraiment des individus, ils étaient d'abord un groupe.

J'étais bien content de n'être pas juif.

Sommes-nous les nouveaux juifs ?

Depuis quelques années, je me sens devenir juif.

Car, qui est le musulman, aujourd'hui, sinon *d'abord* celui que crée le non-musulman ?

Pour commencer, de même que l'« absolument athée » Sigmund Freud n'en fut pas moins persécuté *en tant que juif* par les nazis – pour ne prendre qu'un seul exemple –, de même, il ne semble pas aujourd'hui effleurer l'esprit de la plupart des Européens ou des Américains qu'il y a des athées, des agnostiques,

des indifférents parmi les gens qui vivent ou qui sont nés dans ce qu'il est convenu d'appeler les « pays musulmans ».

Mon collègue P. m'aborde dans la cafétéria, tout sourire.

— Dis-moi, que penses-tu, en tant que musulman, de…

Je l'interromps avant qu'il n'aille plus loin.

— Mon cher ami, je ne pense pas *en tant que musulman*, je pense en tant qu'individu, je pense en tant que moi-même.

Il reste coi. Je vais m'asseoir tout seul, très en colère. L'effet de serre, le problème démographique mondial, la Coupe du monde de football, la taxe Tobin sur les transactions financières, un tableau de Vermeer, l'élection de Miss Belgique, tout cela m'intéresse – ou ne m'intéresse pas – en tant que moi-même.

Pourquoi cette colère, me direz-vous ? Eh bien, c'est parce que j'ai l'impression d'être tombé dans le petit livre jaune de Sartre et que c'est une régression terrible, quand on a cru pendant trente ans être une personne, un individu.

Prenons un exemple concret : dès qu'on se met à parler de l'islam en Europe, aujourd'hui, le mot *imam* finit tôt ou tard par être prononcé. C'est comme si derrière chaque « musulman », qui serait une espèce de pantin hébété, se cachait l'un de ces barbus en djellaba, maléfique, forcément maléfique, dont le rôle est de tirer les ficelles qui animent le pantin. Or, au cours de toute mon enfance et de toute ma jeunesse, je n'ai jamais entendu parler d'un imam particulier. Même le mot *imam*, je n'ai dû l'entendre prononcer qu'une fois ou deux. Et pourtant, j'habitais au Maroc, pays musulman s'il en fut… Difficile à croire ? C'est pourtant rigoureusement vrai. Et ce n'est pas difficile à expliquer : dans l'islam sunnite et tranquille des années soixante et soixante-dix, *dans l'islam d'avant l'islamisme*, l'imam, ce n'était qu'un bonhomme comme les autres, peut-être un peu plus pieux ou expérimenté, qui dirigeait la prière à la mosquée, le vendredi. Le reste du temps, il pouvait être tailleur ou cordonnier ou même chômeur. En aucun cas, ce n'était un intermédiaire entre Dieu et les hommes : l'islam sunnite ne connaît ni clergé ni Église.

Bien sûr, les imams existent. Le non-musulman ne les a pas inventés. Mais ce qui est rageant, c'est cette propension, depuis Khomeiny, d'en faire un élément essentiel de la personnalité des musulmans, comme s'ils ne pouvaient pas penser par eux-mêmes.

Lorsque P. me considère comme un musulman, je cesse d'être moi-même, je deviens, par exemple, quelqu'un qui a besoin d'un imam pour penser. En fait, je ne suis plus qu'une espèce de porte-voix de l'imam. Et très logiquement, lorsque

des ministres veulent montrer qu'ils n'ont pas peur d'engager le dialogue avec les musulmans, ils se précipitent, après avoir rameuté la presse, sur un pauvre imam couleur de muraille, pas capable d'allonger trois mots dans la langue de Hugo, lui broient la main sous le regard des caméras et s'en vont prendre le café avec lui.

Le ministre peut se dispenser de prendre un café avec moi. Je n'existe pas vraiment : l'imam parle pour moi.

Nous avons cessé d'être des individus. Il y a *nous* et il y a *vous*. C'est tout.

Qui a commencé ?

Qui a commencé ? Difficile de répondre à cette question. C'est l'œuf et la poule… Il est certain que la prise de pouvoir par Khomeiny en 1979 et l'affaire des otages de l'ambassade américaine à Téhéran ont joué un rôle décisif dans l'évolution récente des rapports entre l'Orient et l'Occident – pour schématiser. Pendant quatre cent quarante-quatre jours, une République « islamique » a tenu tête au « Grand Satan » qui n'en pouvait mais, malgré ses quinze mille missiles à têtes nucléaires. Ce fut là un tournant décisif pour un monde arabe recru d'humiliations et qui découvrait grâce aux Perses la clé de la revanche : l'islam politique.

En 1979, je découvris des mots nouveaux dans le vocabulaire des journaux arabes, par exemple le mot *taghout*. Dans le Coran, *taghout* c'est la mauvaise idole, l'incarnation du mal sur terre. Mettre du *taghout* dans l'analyse politique contemporaine, sous l'influence de Khomeiny et des siens, c'était commettre un déplorable anachronisme ; ou bien c'était affirmer l'éternelle validité du *djihad*. Dans les deux cas, l'Histoire s'était mise à tourner à l'envers.

On peut donc faire de Khomeiny le grand épouvantail de l'Occident et le responsable des tensions actuelles. Mais l'incapacité des États-Unis à régler le problème palestinien, depuis la défaite de 1967, n'a-t-elle pas contribué grandement au sentiment d'humiliation ressenti par les Arabes et les musulmans ? Et leur soutien aux régimes locaux, qui ne sont pas des modèles de démocratie, au nom du pétrole et des débouchés commerciaux, n'a-t-il pas conduit à leur aliénation des élites arabes ? Le plus rageant, c'est que ces élites ne demandaient qu'à admirer le modèle américain, libéral en économie et tolérant en ce qui concerne les affaires privées, notamment la religion.

Quoi qu'il en soit, cette soudaine exacerbation des tensions entre le monde musulman et le reste du monde ne s'est pas, hélas, émoussée. Depuis le 11

septembre 2001 et l'occupation de l'Irak, elle s'est même accentuée dans des proportions dramatiques. À tel point qu'elle est entrée dans les mœurs, dans les mentalités, dans la *psyché* collective. Désormais il y a *nous* et il y a *eux*. Deux blocs qui au mieux se regardent en chiens de faïence, au pire se combattent l'arme à la main.

Ce qui est le plus consternant, c'est l'ignorance qui accompagne cette dichotomie du monde.

Ignorance au temps du satellite et de la globalisation

La plupart des Américains croient dur comme fer que l'Iraq de Saddam et Al-Qaeda étaient de mèche. On a beau leur dire le contraire, rien n'y fait. On a beau leur démontrer que le Baath laïque et progressiste – dont l'idéologue, Michel Aflaq, était d'ailleurs d'origine chrétienne – constituait un ennemi mortel pour la bande djihadiste de Ben Laden, ils ne semblent pas pouvoir le comprendre. Pourquoi ? Parce que au fond, pour eux, tous les musulmans se ressemblent. Et qui se ressemble s'assemble. Tous ces adorateurs d'Allah sont forcément de mèche. Encore une fois, tout comme l'antisémite fait le juif, c'est le *redneck* du Kentucky ou l'évangéliste de l'Alabama qui *fait* le musulman. Et c'est lui, le *redneck* ou l'évangéliste, qui choisit le président des États-Unis, l'homme le plus puissant du monde…

Après l'assassinat de Théo Van Gogh, quelqu'un a parlé de « meurtre rituel » et une bonne partie de la presse a emboîté le pas. Comme s'il y avait dans le bréviaire des musulmans un chapitre « Du meurtre rituel des ennemis de Dieu ». On croirait entendre Brigitte Bardot radoter sur « ces gens qui égorgent le mouton dans la baignoire » et finissent par saigner un cinéaste dans la rue. On pourrait objecter qu'il ne s'agit là que d'une expression métaphorique. Mais alors c'est une métaphore dangereuse et lourde de sens.

Ignorance encore, cette publicité vue hier sur CNN et qui place résolument le Maroc dans le… Moyen-Orient ! Or il suffit de consulter une carte pour voir que ce pays se trouve à *l'ouest* de l'Allemagne de Goethe, de l'Italie de la Renaissance ou de la paisible Suisse. Mais pour l'agence de pub, le Maroc, les Arabes, les musulmans, c'est probablement une seule et même chose. Puisque je vous dis que *je* n'existe pas…

Une question d'identité

Inconsciemment – ou consciemment ? – beaucoup de « musulmans » ont choisi de jouer le jeu : puisque vous ne voulez me définir que par cette épithète, eh bien, non seulement je l'accepte mais je la revendique et je m'en fais gloire.

Un exemple : cette jolie et moderne fille d'Amsterdam, née et élevée ici, que je n'avais jamais vue qu'en jean depuis plusieurs années, mais qui depuis quelques mois, depuis qu'on ne peut plus ouvrir un journal sans que le mot « islam » vous saute à la figure, s'est mise à porter le voile. Par défi ?

Autre exemple : la plupart des mails que m'envoient des étudiants marocains commencent par *salam*, même s'ils sont rédigés en français, en anglais ou en néerlandais. En soi, il n'y a là rien de choquant, au contraire. *Salam* veut dire « paix ». Mais pourquoi cette volonté de marquer sa différence ? J'y vois une réaction d'orgueil semblable à celle de Jean Genet, il y a un demi-siècle. Vous me traitez de voleur. Soit. Je serai voleur et je m'en glorifierai. Vous me voulez musulman ? Soit, je le serai. Et pire encore que dans vos cauchemars.

Et voilà comment ce siècle est devenu religieux, alors qu'il était bien parti pour être celui de l'apaisement des passions religieuses. Alors que le désenchantement du monde, sous les coups de boutoir de la sainte trinité laïque Galilée, Darwin et Freud, allait enfin nous permettre de vivre fraternellement sans nous jeter nos dieux à la figure, la conjuration des imbéciles nous ramène trois siècles en arrière.

Quel est le nouveau Sartre qui nous donnera ses *Réflexions sur la question musulmane* – en insistant sur la responsabilité de l'antimusulman dans l'invention de son épouvantail préféré ? Mais il devra aussi souligner la responsabilité de certains musulmans eux-mêmes – la plupart, peut-être – dans cet appauvrissement de leur richesse individuelle que constitue leur adhésion sans réserve à une certaine *interprétation* de leur religion : l'islamisme. Une interprétation qui la dégrade, hélas, en une idéologie du rejet, du ressentiment et de l'esprit de revanche.

Du clan à la *oumma*

Il n'y a que des individus, il n'y a que des choix individuels.

Nous avons vu que la nouvelle religion fut d'abord l'affirmation de la prééminence de l'individu dans un monde fondé sur le clan. Aujourd'hui, l'islamisme veut remplacer le clan par la *oumma*, la communauté. C'est une aberration, une régression. Nous ne vivons plus dans le désert. Nous n'avons pas un besoin vital des autres, du moins pas de la façon dont cela se passait dans

l'Arabie du VIII^e siècle.

Le Paradis, ce n'est pas les autres.

Ce refus d'émanciper l'individu a une conséquence directe : la surveillance des femmes de la tribu (aujourd'hui : de la *oumma*), la répression jusqu'à son paroxysme, le crime d'honneur, alors que ce dernier n'a rien à voir avec l'islam.

Et même quand l'islamiste, traînant les pieds, accepte qu'il y ait des individus, la partie n'est pas gagnée : encore faut-il savoir quelle est la *nature* de cet individu. Nous avions la réponse il y a plus de mille ans, avec les *mu'tazilites*. Nous ne l'avons plus aujourd'hui. Et c'est pourquoi on ne peut pas parler de droits de l'homme dans l'univers islamiste. Il n'y a pas de droits de l'homme car c'est la *oumma* qui prime.

Et, comme une image dans le miroir, nous revient dans la figure ce refus que nous portons de l'individualité. Voilà que nous sommes tous fourrés dans le même sac. « Que penses-tu, en tant que musulman, de… ? »

Assez ! Les musulmans, pas plus que les autres croyants, n'ont besoin d'une communauté pour vivre leur foi. Le clan, la tribu, la *oumma*… et l'individu : il faut cesser de mélanger ce qui ne peut se mélanger.

8
Foi, religion et totalitarisme

L'islamisme, c'est une vision *totalitariste* de l'islam, puisqu'il le conçoit comme ayant réponse à tous les problèmes de la vie.

Bien sûr, la foi est aussi, d'une certaine façon, totalitaire : si elle donne un sens à la vie, alors elle est toujours présente, quoi que nous fassions, à tout moment.

Mais il y a une différence fondamentale : la vraie foi n'est totalitaire que dans son domaine, le domaine de l'ineffable, du strictement individuel, du silence. Elle ne saurait se dégrader au contact de la vie matérielle, des contraintes du quotidien. C'est pourtant ce que font les religions lorsqu'elles prétendent nous enseigner comment nous moucher, quelle est la meilleure façon de marcher, quels parfums, quelles couleurs et quels sons conviennent ou ne conviennent pas…

La carte fantastique de Borges

Les religions ont peut-être une tendance « naturelle » à vouloir englober tous les détails de la vie. On ne peut lire sans perplexité le Lévitique ou certains *hadiths*, par exemple quand ils envisagent des situations tellement improbables qu'elles en deviennent risibles. Les exemples abondent.

À quelle part de l'héritage a droit l'hermaphrodite ? Demandez à n'importe quel imam autoproclamé, il se livrera à des calculs ardus pour vous donner la réponse. Et tant qu'on y est, sachez que l'hermaphrodite chrétien ou juif est dispensé de payer l'impôt de capitation (*jizaya*) en terre d'islam, tout comme les femmes, les enfants, les fous et les esclaves – toutes personnes considérées comme appendices (si l'on ose dire), appendices sans la personnalité juridique d'un mâle sain d'esprit.

La volonté d'*exhaustivité* de la *chari'a* ne fait que refléter l'ambition tout aussi totalitaire de l'Ancien Testament. Lévitique, 11, 13 et suivants : « Voici, parmi les oiseaux, ceux que vous aurez en abomination, et dont on ne mangera pas : l'aigle, l'orfraie et l'aigle de mer ; le milan, l'autour et ce qui est de son espèce ; le corbeau et toutes ses espèces ; l'autruche, le hibou, la mouette, l'épervier et ce qui est de son espèce ; le chat-huant, le plongeon et la chouette ; le cygne, le pélican et le cormoran ; la cigogne, le héron et ce qui est de son espèce, la huppe et la chauve-souris. » Inventaire à la Prévert, dit-on en France : absurde, insolite. Il ne manque que le raton laveur.

Mais justement, peut-on manger du raton laveur par temps de grande pénurie ou de siège ?

Je vous attendais là. Il suffit de demander au rabbin ! Voici les animaux terrestres impurs : le fourmilier, le tatou, l'ours, le castor, le chat, le chameau, le tamia rayé ou suisse (*tamias striatus*), le lapin, le coyote, le chien (adieu, Canton et ses restaurants !), l'âne, l'éléphant, le renard, la tortue, la marmotte d'Amérique, le lièvre, le hérisson, l'hippopotame, le cheval (c'est pourtant fortifiant, la viande de cheval), la hyène, le chacal, le mignon koala, le kangourou, le lémurien, le lion (il faudrait d'abord l'attraper), le lézard, le lynx, le ouistiti, la taupe, la souris, l'opossum, le panda, le pécari, le porc, l'ornithorynque, le porc-épic, le chien de prairie, le primate, le raton laveur, le rat, le rhinocéros, la mouffette (*Mephitis mephitis* – avec un nom pareil, qui en voudrait dans son plat ?), le paresseux, le serpent, l'écureuil, le tigre (mais lui, il a le droit de vous manger), le phacochère, le loup, le zèbre.

Vous remarquerez que le raton laveur est effectivement du contingent.

Vous remarquerez également que l'ornithorynque est interdit. Dans le cas « ni chair ni poisson », l'homme qui prétend connaître les secrets de Dieu tranche : interdit !

Qu'est-ce que tout cela a à voir avec Dieu, la beauté de l'Univers, l'infini ?

Envisager tous les cas possibles et imaginables est non seulement une entreprise absurde (on pense aux géographes fous de Borges qui veulent dresser une carte du pays si fidèle qu'elle en devient aussi grande que le pays lui-même, dont elle épouse les détails les plus quelconques…), mais cette entreprise révèle une profonde suspicion à l'égard de la raison humaine. Cela ne nous étonne pas de la part de l'islamisme ni même de la part de l'orthodoxie : on a vu dans les chapitres précédents leur rapport pour le moins malaisé avec la raison… La pensée se sclérose lentement lorsque la Loi prétend avoir réponse à tout, absolument tout.

C’est bien la position de certains intégristes. Il est fascinant à cet égard de lire leurs ouvrages ou, plus simplement, de les entendre parler à la radio ou à la télévision. Il n’y a pas une seule question d’auditeur qu’ils ne refusent de traiter en disant : « Je ne sais pas, le cas n’est pas prévu, cela n’a aucune importance. » Ou bien : « Faites ce que vous voulez, Dieu est au-dessus de cela. »

J’ai évoqué dans un chapitre précédent cette émission de radio au Maroc dans laquelle les questions des auditeurs devenaient de plus en plus bizarres, comme si de petits malins s’amusaient à tester la patience – ou la crédulité – de l’imam de service. Celui-ci restait imperturbable et apportait à chacun sa réponse, d’une voix ferme.

Quelques exemples dont je me souviens :

« En m’amusant avec ma femme, j’ai sans le faire exprès absorbé quelques gouttes de son lait. Suis-je devenu le frère de lait de mes enfants ? »

« Puis-je habiter avec mon oncle s’il a des filles majeures ? »

« Puis-je travailler dans un laboratoire de photographie ? »

Or il faut souligner, encore et toujours, que l’islam a commencé comme une Révélation purement *spirituelle*. On peut s’en tenir là, étant donné l’infinie distance entre le spirituel et le matériel. Mais même son aspect prescriptif, qui n’est apparu que tardivement, peut être résumé en une morale universelle[1] sans s’encombrer des mille et un détails de la vie quotidienne. Cette morale peut servir de « compas » à l’individu pour s’orienter dans un monde qui change sans cesse. C’est le sens même du concept d’*ijtihad*.

Il faut noter à ce propos que le monde aujourd’hui change à une allure sans commune mesure avec ce qui était le cas il y a mille ou deux mille ans. Au cours d’une vie humaine, à l’époque de Jésus ou de Mohammed, combien pouvait-il y avoir d’innovations techniques ou de modifications dans l’organisation sociale ? Pratiquement aucune. Aujourd’hui, les innovations se succèdent à un rythme effréné. Il y a vingt ans, on ne connaissait ni téléphone portable, ni Internet, ni clonage, etc. Il est impossible de légiférer au sens religieux sur chacun de ces sujets. Et qui serait, en islam, qualifié pour le faire ? Il y a quelques années, Abdelaziz Ibn Baz, le principal chef religieux d’Arabie Saoudite, professait encore que la Terre est plate…

Prenons quelques exemples.

La contraception est-elle permise ? Dès qu’on pose la question, on se perd dans les mille réponses possibles, toutes plus subtiles les unes que les autres. Un *‘alim* répond que les relations sexuelles ont comme seul objectif la procréation, en s’appuyant sur un *hadith* rapporté par Abû Dâoûd : « Épousez une femme qui

vous aime et qui enfante, car je serai fier de votre multitude le jour du Jugement. » Un autre *'alim* n'est pas d'accord : « Si la procréation demeure la finalité de l'existence du désir sexuel, ce n'est qu'un des objectifs que l'islam assigne à la sexualité. À côté de cela, il y a aussi le fait de vivre ce qui fait partie de la nature humaine – le plaisir sexuel – dans le cadre permis. » Et de s'appuyer sur une autre source, tout aussi sacrée : « C'est pourquoi il existe un *hadith* (recueil de Muslim, 1006) où le Prophète a dit que la sexualité vécue entre les époux était un acte de charité. À ses Compagnons qui s'étonnaient du fait que quelqu'un puisse être récompensé pour avoir assouvi une envie et y avoir trouvé du plaisir, le Prophète répondit par le raisonnement suivant : étant donné que celui qui vit sa sexualité hors du cadre permis commet un péché, celui qui la vit dans ce cadre fait donc un acte récompensé par Dieu. »

Un troisième *'alim* convoque le savant Ibn Qayyim, lequel a relevé trois objectifs pour la sexualité vécue dans le cadre du mariage : la procréation, le plaisir sexuel, et la pratique de ce qui contribue à l'équilibre humain sur le plan physiologique. Mais qu'en conclure, pour ce qui est de la contraception ? Trois commentateurs donneront trois réponses différentes.

Bref, on ne sait plus. La question est traitée dans le détail, mais on ne sait plus. Notons d'ailleurs qu'il est permis de demander l'avis d'autant de muftis qu'on le veut. Jusqu'à ce qu'on tombe sur une réponse satisfaisante ? Alors, pourquoi ne pas faire l'économie de tout cela et cesser de mêler la foi et le coït ?

Puis-je répudier ma femme par SMS ? Non, ce n'est pas une plaisanterie. J'ai entendu, de mes oreilles, cette question posée par un auditeur de Bahreïn à l'imam de service de *Al-Jazeera*. Parfois, on ne sait pas s'il faut rire ou pleurer. Et franchement, je ne me souviens plus de la réponse de l'imam (je devais être en train de sangloter). Quelle importance ? Il s'en trouvera bien un pour permettre au Bahreïni pusillanime ou paresseux de répudier par texto.

Khomeiny et les mangeurs d'ail

Cette « carte de Borges » est non seulement une absurdité, mais elle constitue une vision dégradée de la religion, aux antipodes de la spiritualité. C'est, hélas, la vision la plus courante aujourd'hui. Les questions les plus banales, les plus « pratiques », prennent la place de la seule question importante, celle de la foi. Les intégristes veulent enfermer toute la pensée à l'intérieur du cadre du Coran. Lorsqu'ils veulent *tout* fonder – la Constitution, le droit civil, le droit pénal, etc. – sur la *chari'a*, ils ne veulent pas voir qu'un livre sacré ne se

prête aucunement à un tel rôle.

Tout fonder sur le Coran, les *hadiths*, la *chari'a*… Et quand je dis *tout*, il faut bien voir que cela inclut aussi les détails les plus banals et insignifiants de la vie quotidienne. Ainsi Khomeiny traite dans ses ouvrages *Kashf al-Asrar* et *Tawdih al-Masa'il* de problèmes dont on peut sérieusement se demander ce qu'ils ont à voir avec la foi.

Exemples : « Battre du tambour pendant une compétition sportive est interdit. » (On avait déjà vu quelque chose du même genre dans un chapitre précédent, à propos des Talibans.) Ou bien : « Il n'est pas recommandé d'admettre dans la mosquée un débile mental, un enfant ou quelqu'un qui vient de manger de l'ail. » Et ainsi de suite.

Soit dit en passant, l'exemple vient de haut puisqu'on trouve dans le recueil de *hadiths* de Boukhari – le recueil qui fait autorité parmi les musulmans – des puérilités du genre : « D'après Anas : je n'ai jamais cessé d'aimer les courges depuis que j'ai vu l'envoyé de Dieu en manger. » (Tome III, titre LXX, chapitre 23.) Ou encore : « Quand on se chausse, il faut commencer par le pied droit. » (Tome IV, titre LXXVII, chapitre 38.) Et si vous vous demandez comment il faut se déchausser, la réponse se trouve au chapitre suivant : il faut évidemment commencer par le pied gauche…

La question fondamentale ici, qui a été posée par des penseurs éclairés et qui l'est de plus en plus, est la suivante : la partie « prescriptive » du Coran et des *hadiths* a-t-elle valeur éternelle, anhistorique, ou bien ne concerne-t-elle que la société tribale dans laquelle vivait Mohammed, au VII^{e} siècle ?

Pour répondre à cette question, notons qu'on trouve dans le Coran toutes sortes de prescriptions dont l'usage aujourd'hui n'est pas évident. Prenons quelques exemples :

a. La sourate VIII du Coran, que nous avons déjà évoquée, s'intitule *Al-Anfal*, ce qui signifie « Le butin » ou « Les dépouilles (de guerre) ». À l'origine, il s'agissait de savoir ce que les hommes de Mohammed devaient faire du butin saisi après la bataille de Badr. Le croyant d'aujourd'hui ne sait trop que faire de ces prescriptions-là. Mais ce serait bien le diable si un *fqih* ne trouvait pas moyen d'utiliser *Al-Anfal* dans une consultation juridique moderne. On attend avec curiosité…

b. Dieu est expert en toutes choses, naturellement, mais il l'est tout particulièrement en matière de pugilat. VIII, 12 : « Frappez-leur le haut du cou ! Faites-leur sauter les doigts ! » Le conseil fut sans doute judicieux, puisque Mohammed et ses hommes remportèrent la bataille de Badr. Leurs adversaires

ignoraient qu'il fallait frapper au cou.

c. Dieu ne se contente pas de donner des conseils d'expert, il sait aussi donner du cœur au ventre aux guerriers, il sait les « motiver », comme on dirait aujourd'hui. VIII, 16 : « Quiconque tournera le dos [à l'ennemi] brûlera éternellement en Enfer. » Comme disait Voltaire, dans un autre contexte : « On pendit quelques amiraux, pour encourager les autres. »

d. L'esclavage est souvent mentionné dans le Coran. Pour ce qui est du choix d'une épouse, « une esclave croyante est bien meilleure qu'une polythéiste, même si celle-ci vous plaît » (II, 221). « Qui n'a pas les moyens d'épouser une femme chaste et croyante, qu'il prenne femme parmi ses esclaves croyantes » (IV, 25). Libérer un esclave est souvent cité comme une œuvre pie, par exemple V, 89. Dans les versets XXIII, 5 et 6, il s'agit de réserver le commerce charnel aux femmes légitimes et à « ce que possède la main droite », c'est-à-dire les esclaves ou les captives. Les esclaves peuvent racheter leur liberté, selon XXIV, 33.

Nous avons vu précédemment que le dernier pays à avoir officiellement aboli l'esclavage fut la Mauritanie en 1980. Il n'y a plus, *officiellement*, d'esclaves aujourd'hui dans le monde. (Il existe encore, hélas, des *pratiques* qui sont très proches de l'esclavage.) Alors, à quoi bon apprendre par cœur et répéter tous ces vers concernant cette pratique ?

Considérant tout ce qui précède, il semble plus raisonnable d'admettre que la parole de Dieu s'inscrit dans une culture particulière et qu'elle est *historiquement* déterminée. C'est le sens même de la transcendance.

Digression : les aberrations du Lévitique

Ce qui précède n'est évidemment pas exclusif à l'islam. Nous avons cité plus haut quelques exemples tirés du Lévitique. Bien sûr, l'immense majorité des juifs et des chrétiens ne le prend plus vraiment au sérieux et mange allégrement des steaks de coyote, des jambons d'éléphant et du pâté de chacal. Mais même au centre du monde, c'est-à-dire à New York, il se trouve des niais pour prendre tout cela à la lettre. Laura Schlessinger est une vedette de radio américaine qui donne des conseils à ceux qui participent à son émission. Récemment, cette juive de stricte observance a déclaré que « selon le Lévitique (18, 22), l'homosexualité est une abomination, et ne peut être pardonnée en aucune circonstance ».

L'important ici n'est pas que cette dame condamne l'homosexualité, mais qu'elle le fasse au nom du Texte sacré. Dans ce cas, on peut en conclure que tous

les interdits du texte sont encore d'actualité. La réaction ne s'est pas fait attendre. Voici une lettre ouverte au Dr Laura, écrite et diffusée sur Internet par une personne résidant aux États-Unis.

Chère Docteur Laura,

Merci de vous donner tant de mal pour éduquer les gens selon la loi de Dieu. Votre émission m'a beaucoup appris, et j'essaie de partager ces connaissances avec le maximum de gens. Par exemple, quand quelqu'un essaie de défendre l'homosexualité, je lui rappelle que le Lévitique 18, 22 dit clairement que c'est une abomination. Fin du débat.

J'ai besoin de vos conseils, toutefois, sur d'autres points précis de la loi, et sur la façon de les appliquer.

Quand je brûle un taureau sur l'autel du sacrifice, je sais que l'odeur qui se dégage est apaisante pour le Seigneur (Lévitique 1, 9). Le problème, c'est mes voisins : ils trouvent que cette odeur n'est pas apaisante pour eux. Dois-je les châtier en les frappant ?

J'aimerais vendre ma sœur comme esclave, comme l'Exode (21, 7) m'y autorise. Quel prix puis-je raisonnablement en demander ?

Le Lévitique 25, 4 affirme que je peux posséder des esclaves, mâles ou femelles, à condition qu'ils soient achetés dans les pays alentour. Un de mes amis affirme que ceci s'applique aux Mexicains, mais pas aux Canadiens. Pouvez-vous m'éclairer sur ce point ? Pourquoi ne puis-je pas posséder de Canadiens ?

J'ai un voisin qui s'obstine à travailler le jour du Sabbat. L'Exode 35, 2 dit clairement qu'il devrait être mis à mort. Suis-je dans l'obligation morale de le tuer moi-même ?

Le Lévitique 21-20 affirme que je ne dois pas approcher de l'autel de Dieu si ma vue est déficiente. Je dois admettre que je porte des lunettes pour lire. Est-ce que ma vision doit être de 20/20, ou est-il possible de trouver un arrangement ?

La plupart de mes amis de sexe masculin se font couper les cheveux, y compris autour des tempes, alors que c'est expressément interdit par le Lévitique 19, 27. Comment doivent-ils mourir ?

Je sais (Lévitique 11, 6-8) que toucher la peau d'un cochon mort rend impur. Puis-je quand même jouer au foot si je porte des gants ?

Mon oncle a une ferme. Il viole le Lévitique 19, 19 en semant deux espèces

différentes dans un même champ, et sa femme en fait autant en portant des vêtements de deux fibres différentes (coton et polyester mélangés). Il a également tendance à beaucoup jurer et blasphémer. Est-il nécessaire d'aller jusqu'à alerter toute la ville afin qu'il soit lapidé ? (Lévitique 24, 10-20). Ne pourrions-nous pas tout simplement les mettre à mort par le feu et en privé, comme nous le faisons avec ceux d'entre nous qui couchent avec des membres de leur belle-famille ?

Je sais que vous avez étudié à fond tous ces cas, aussi ai-je confiance en votre aide. Merci encore de nous rappeler que la loi de Dieu est éternelle et inaltérable.

Votre disciple dévoué et fan admiratif,

Jim.

Tout cela est très amusant, mais il faut noter que plus personne, ou presque, ne prétend aujourd'hui vivre selon les prescriptions du Lévitique. Ce qui rend d'autant plus anachroniques les intégristes musulmans. Jim s'adresse *aussi* à eux…

Contre ce totalitarisme

Mais cette prétention à l'exhaustivité n'a pas toujours existé dans l'islam. De tout temps, il y a eu des musulmans éclairés, des clercs, des juristes, qui ont admis que la *chari'a* ne pouvait tout couvrir. Ils ont préconisé, dans certains cas, de laisser la coutume (*'urf*) ou des décrets du souverain (*qanoun*) régler certaines questions, pourvu qu'il n'y ait pas de contradiction évidente avec l'esprit de la Loi divine.

Dès le VIII^e^ siècle, Ibn al-Muqaffa' (720 ?-757 ?) exprima cette idée de la façon la plus claire :

« Si la religion qui nous est venue de Dieu n'avait rien laissé dans l'ombre, si tous les cas d'espèce, les mesures et les décisions, tout ce qui peut se produire et apparaître chez les hommes entre le jour où Dieu a envoyé Son Prophète et celui où ils le rencontreront avaient fait l'objet d'une disposition révélée, ils auraient eu à porter une charge excessive, ils se seraient sentis à l'étroit dans leur religion, ils auraient reçu des enseignements trop détaillés pour que leurs oreilles pussent les entendre et leur cœur les comprendre ; leur *raison*[2] et leur esprit seraient restés perplexes, car ces deux instruments dont Dieu les a particulièrement dotés auraient été inutiles, ils n'en auraient eu nul besoin et ne

les auraient exercés que sur des questions déjà réglées par une révélation. Mais Dieu s'est borné à leur faire la grâce d'une religion que leur esprit n'aurait pas été capable de concevoir seul, ainsi que l'ont reconnu les pieux adorateurs de Dieu quand ils ont dit : "Nous n'aurions pas été à même de nous diriger si Dieu ne nous avait pas dirigés" [Coran, VII, 41-43]. Ensuite Dieu a laissé à *l'opinion personnelle*[3] toute latitude pour inspirer les décisions et les mesures qui n'entrent pas dans ce cadre général… »

Il est vrai qu'Ibn al-Muqaffa' ajoute immédiatement une restriction *politique* à ce qu'il vient d'écrire :

« … mais Il en a réservé l'usage aux seuls détenteurs du pouvoir, le peuple n'ayant à cet égard d'autre droit que celui de conseiller quand on le consulte, de répondre quand on l'appelle et de donner en secret des avis sincères. »

Deux remarques peuvent être faites à ce sujet : d'abord, cette restriction politique s'explique par le fait que l'auteur n'écrivait pas pour ce qu'on pourrait appeler aujourd'hui les masses, mais plutôt pour influencer le pouvoir politique de l'époque. Ensuite, l'idée que celui-ci dispose de la prérogative de légiférer dans le domaine religieux est fondamentale. En effet, dans son *Épître sur l'amitié* [*Risala fi-l-sahaba*], Ibn al-Muqaffa' propose l'unification, *par le pouvoir*, des décisions juridiques des diverses écoles. Selon plusieurs auteurs, cela aurait constitué un tournant dans la civilisation islamique, qui aurait pu conduire à la laïcisation de celle-ci. D'autres auteurs estiment au contraire qu'une telle conception était traditionnelle en Iran (pays dont Ibn al-Muqaffa' était originaire et dont il admirait le passé sassanide) et qu'elle conduit à l'idée que religion et souveraineté sont jumelles, ce qu'on constate d'ailleurs dans l'Iran d'aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, le moins qu'on puisse dire, c'est que dès le début de l'islam, dès le VIII^e^ siècle, se fait jour l'idée que l'islam laisse *une grande latitude à la raison humaine dans la conduite quotidienne*. En fait, le domaine de la religion est, selon lui, restreint « aux obligations divines » (il s'agit des cinq « piliers » : profession de foi, prière, aumône, jeûne, pèlerinage) et aux sanctions légales, les *hudud*.

Qu'en est-il alors du *fiqh*, c'est-à-dire de l'ensemble des prescriptions juridiques mises en place par les juristes musulmans ? Ibn al-Muqaffa' recourt à un argument simple, et qui est toujours d'actualité : ces juristes aboutissent à des conclusions parfois divergentes ou contradictoires, notamment en ce qui concerne le licite et l'illicite. « Au cœur même de Kufa, écrit-il, on juge licite dans un quartier ce qui est illicite dans un autre. » Comment ces juristes peuvent-

ils avoir la prétention de mettre leurs déductions sur le même plan que le Coran ?

Toute l'exégèse d'Ibn al-Muqaffa' part d'un verset du Coran : « Nous n'imposons à toute âme que sa capacité [VI, 152]. » Il s'agit donc d'une analyse « musulmane ». Ici aussi, comme dans les autres chapitres, notamment en ce qui concerne les *mu'tazilites* ou Ibn Roshd, on constate que tout a été dit il y a plus de mille ans. De ce point de vue, l'islamisme pointilleux, attaché à la lettre du Texte, prétendant au contrôle de la totalité des faits et gestes des croyants, constitue une régression tragique.

Tout est permis

Répétons ce que disait Ibn al-Muqaffa' : « Dieu s'est borné à leur faire la grâce d'une religion […]. Ensuite Il a laissé à l'opinion personnelle toute latitude pour inspirer les décisions et les mesures qui n'entrent pas dans ce cadre général… » En ce sens-là, *tout est permis*. La carte de Borges ne recouvre rien, le roi est nu. La fameuse formule de Dostoïevski (« Si Dieu n'existe pas, tout est permis ») n'est qu'un cas particulier, assez banal, d'une formule plus générale, la seule qui puisse vraiment exprimer l'étrangeté radicale du *ghayb* (l'« absent », l'« inconnu ») : « Que Dieu existe ou n'existe pas, tout est permis. »

Qui, ayant lu cela, se précipite au-dehors pour commettre les pires orgies et les crimes les plus horribles n'a rien compris.

En fait, cette phrase découle du constat de l'échec du totalitarisme religieux. En voulant *tout* englober, ce qui est impossible comme nous l'avons vu dans le chapitre sur la science et la foi (entre autres), les totalitaires nous placent devant l'alternative suivante : soit leur tentative est vraiment inspirée par Dieu, mais alors pourquoi est-elle vouée à l'échec ? Soit elle ne l'est pas. C'est ce dernier terme de l'alternative qui reste. Mieux : non seulement, leurs ambitions n'ont rien de divin, elles insultent à l'idée même de Dieu.

Dieu et le raton laveur ?

Dieu et le SMS (pour répudier ma femme) ?

Dieu, l'ail et le tambour ?

Tout cela est absurde. Toutes ces choses-là sont à une distance infinie de Dieu. Par conséquent, tout est permis. Interdire, c'est mettre Dieu en relation avec le raton laveur. C'est un blasphème.

Si tout est permis, alors seuls les actes humains prennent une valeur.

Prenons par exemple le jeûne. Quand je pense au mois de ramadan, dans mon enfance, mois pendant lequel chacun était *obligé* de jeûner, j'ai du mal à

voir le rapport avec Dieu.

Mangez ! Ne mangez pas !

Il y a quelques années, je fus invité à passer Noël en Hollande, dans une famille protestante. Je m'y rendis dans l'état d'euphorie que l'on devine. À nous la dinde, le foie gras et les sucreries les plus délicieuses ! Or il n'en fut rien. Ce n'était pas l'eau et le pain sec, mais presque : une soupe de légumes puis des pâtes, et une grande carafe d'eau claire. Plus tard dans la soirée, devant une tasse de camomille, je finis par trahir ma déconvenue en décrivant à mes hôtes les grandes bouffes parisiennes que j'avais manquées, les festins mirobolants auxquels j'eusse pris part si je ne m'étais pas laissé entraîner, bien imprudemment, dans les brumes du Septentrion. Le père de famille, un pasteur calviniste, m'écouta en silence, puis me posa cette question : quel est le rapport entre ces orgies et la naissance de Jésus ?

Quel rapport, en effet ? On oublie parfois que toutes nos réjouissances ont une signification bien précise. La plupart étaient des fêtes païennes que les religions monothéistes ont habilement récupérées. Il s'agissait de flatter les dieux avant la récolte, ou de les remercier pour le retour des saisons. À la lettre, Noël, le jour de l'an, le ramadan sont l'occasion pour le pécheur de s'offrir un brin de transcendance, de rendre grâces à Dieu, de se recueillir. Aujourd'hui il ne reste qu'un dieu, c'est Mammon, et son pedigree n'est pas très fiable. Sait-on que si on fête, en Europe, deux réveillons (Noël *et* le jour de l'an), c'est à la suite de campagnes de marketing, voulues et payées par les grands distributeurs de produits alimentaires ?

Le ramadan aussi est souvent le prétexte de ripailles très profanes. Je me souviens de scènes bien peu édifiantes… La famille est assemblée autour d'une table abondamment garnie. Comme autant de chats bien dressés, on fixe les mets, on les dévore des yeux, mais on n'y touche pas. Soudain, le coup de canon, ou le mugissement des sirènes ! (Ce boucan municipal annonce la fin du jeûne.) Aussitôt, c'est l'abordage. Pas de quartier ! Chacun pour soi ! Le frère ne connaît plus son frère, l'estomac prime, l'existence précède l'essence, on n'entend plus que la mécanique de la mastication, la plomberie de l'ingestion et de la déglutition. Silence, on bâfre ! Trois bols de soupe engloutis sans reprendre haleine, des flots de petit-lait, galettes diverses, dattes, madeleines et pain d'épice (reliefs du Protectorat) ; puis, après une pause scandée de rots discrets et de thé brûlant, tiens, comme le temps passe, c'est déjà l'heure du dîner : viande

en sauce, légumes, desserts, fruits… La nuit se passera à lire ou à jouer aux cartes, mais surtout à engranger autant de calories qu'il est humainement possible ; et, pour les fanatiques de l'herbe à Nicot, à s'encrasser allégrement les poumons.

Quel rapport avec Dieu ?

À El-Jadida, où j'ai passé mon enfance, il se trouvait un homme, un seul, un dénommé Lebatt, à ne pas faire le ramadan. Pendant ce mois sacré, et seulement pendant ce mois, ledit Lebatt se promenait avec une bouteille de Coca-Cola ouverte et il en prenait une goulée à chaque fois qu'il croisait quelqu'un. Tout le monde le connaissait, la police ne l'arrêtait même plus – manger ou boire en public pendant le ramadan était alors puni de six mois de prison. Les passants haussaient les épaules. Ce mécréant irait griller en enfer, voilà tout.

Or, pendant les onze autres mois de l'année, cet homme, qui exerçait la profession de peintre, était d'une douceur et d'une sobriété qui confinaient à l'effacement. On le voyait peindre des murs en silence, sans jamais s'arrêter pour fumer une cigarette ou bavarder avec quiconque. Et jamais on ne le voyait avec une bouteille de Coca-Cola : celle-ci était pour une raison inexplicable liée au mois sacré qu'il désacralisait si spectaculairement.

En fait, toute l'existence de cet homme était un ramadan, un temps de recueillement, de méditation, de vie pauvre et simple. Il n'avait pas besoin de ce mois résiduel où les autres faisaient semblant. Tout est permis. Qui était le saint, Lebatt ou son voisin bâfreur, noceur, grand buveur… sauf pendant un mois ?

Tout est permis, les communautés se dissolvent

Toutes ces interdictions, tous ces commandements qui forment le totalitarisme de la vie quotidienne ne servent finalement qu'à définir un *nous* et un *eux*. Nous ne mangeons pas de lézard, nous ne nous rasons jamais la barbe, nos femmes sont voilées…

Autrefois, les communautés se regroupaient dans un territoire, une ville, un quartier dans la ville. La gestion de la vie par un corset de réglementations pouvait peut-être renforcer le sentiment de cohésion, la *'asabiyya* évoquée dans un chapitre précédent.

Aujourd'hui, où les gens voyagent, se fixent ici ou là au gré des circonstances, habitent des cités où cent nationalités tentent de cohabiter, cette *'asabiyya* des temps modernes joue un tout autre rôle. Dans le meilleur des cas, elle renforce un « narcissisme des petites différences » qui fait que chaque

communauté se veut et se croit meilleure que les autres. Dans le pire des cas, elle conduit à la guerre entre ces communautés, entre ceux dont les prêtres autorisent la viande de phacochère et ceux qui n'y ont pas droit, entre ceux qu'on autorise à boire du jus de raisin fermenté et les autres… Et tous se croient autorisés à s'entretuer.

Plus que jamais aujourd'hui, parce qu'il en va de la paix civile, il faut dire et répéter : le totalitarisme de la vie quotidienne n'a rien à voir avec Dieu.

Il faut cesser de mélanger ce qui ne peut se mélanger.

1. Il faut ici entendre « universelle » dans les deux sens du terme : englobant tous les actes d'une personne et susceptible d'être étendue à tous. Ce dernier point est important car dans son aspect le plus abstrait, cette morale universelle n'est pas fondamentalement différente de celle du judaïsme, du christianisme ou même de l'humanisme.

2. C'est nous qui soulignons.

3. *Idem*.

Conclusion(s)

Nous annoncions, dans l'introduction de ce livre, notre objectif : *déconstruire* l'islamisme. Nous disions que c'était une construction qui semblait solide mais qui ne reposait sur rien. Nous espérons avoir atteint notre but, à savoir la *séparation radicale de la foi et de ces concepts que l'islamisme prétend y mêler : la science, la raison, l'Histoire, etc*.

Reste, disions-nous, la foi pure, la seule qui vaille. Nous espérons que le lecteur, et notamment celui qui cherche sa voie dans le monde d'aujourd'hui, a choisi entre la *foi* et la *religion*. Nous espérons bien entendu qu'il a choisi la foi.

Cependant, qu'en est-il de ceux qui voudraient *à la fois* la foi et la religion ? Qu'en est-il de ceux qui veulent *aussi* la chaude matrice du groupe ?

À ceux-là, nous voudrions dire : cette religion que vous désirez *à côté de la foi*, il n'y a aucune raison que ce soit celle que vous présentent les intégristes, les islamistes, les imams wahhabistes. N'oubliez pas que les musulmans ne sont jamais plus libres qu'en pays non musulman, en Europe ou en Amérique. Ils sont libres de choisir la *forme* de ce qu'ils considèrent comme leur religion.

Cette forme, nous allons essayer de l'esquisser.

S'il faut une religion, que ce soit celle-ci

Le 12 juin 1755, la faculté de philosophie de l'université de Königsberg conféra à Emmanuel Kant le grade de docteur en philosophie. Sur le diplôme qui fut remis à Kant figure, *en langue arabe*, l'expression *bismillah ar-rahman ar-rahim*, c'est-à-dire « au nom de Dieu clément et miséricordieux ». En forçant le trait, on pourrait soutenir que c'est donc au nom d'Allah que Kant fut consacré philosophe… Plus sérieusement, le fait qu'une université prussienne récemment créée (elle fut fondée en 1544) inscrivît le premier verset du Coran dans les diplômes qu'elle délivrait dénote un désir évident de se rattacher à une tradition

illustre qui s'exprimait en arabe. Ainsi s'affirmait de façon spectaculaire le prestige d'une langue et d'une pensée qui avaient permis au Moyen Âge chrétien de sortir des ténèbres. Plusieurs siècles avaient passé mais l'éclat de l'an 1000 des Arabes était intact. N'était-ce pas l'époque où un futur pape, Gerbert d'Aurillac – qui deviendra Sylvestre II en l'an 999 – allait apprendre la langue des sarrasins pour pouvoir acquérir le savoir de son époque ? N'était-ce pas l'époque où la pensée juive elle-même s'exprimait en arabe, notamment dans le fameux *Guide des égarés* de Maimonide ? Et Raymond Lulle ne gagnera-t-il pas le surnom de *Christianus arabicus* à cause de sa passion pour les sciences arabes ?

Je ne sais pas si l'université de Königsberg (qui est devenue Kaliningrad) existe encore, mais cela m'étonnerait qu'elle cite aujourd'hui le Coran dans ses documents solennels… La pensée arabe et islamique a tellement décliné en prestige qu'un présentateur de la BBC, Robert Kilroy-Silk, pouvait affirmer sans sourciller, il y a quelques années : « Les Arabes n'ont jamais rien donné au monde. » Kilroy-Silk fut *illico* renvoyé par la BBC mais le politicien populiste qu'il est devenu depuis ne faisait sans doute qu'exprimer un sentiment général, qu'on retrouve un peu partout sur le continent. À en croire la presse populaire, les Arabes, les musulmans, sont au mieux des arriérés assis sur un puits de pétrole, au pire des fanatiques dont la ceinture explosive tient lieu de pensée.

Bien sûr, il y a des exceptions. Ainsi, il y a quelques semaines, j'ai assisté à la leçon inaugurale du nouveau professeur d'ophtalmologie de la Vrije Universiteit d'Amsterdam, non pas parce que l'ophtalmologie me passionne particulièrement mais à cause de son sujet, qui m'a immédiatement intrigué. Ce sujet, c'était : « D'Ibn Sina à Snellen ». Notons que mon collègue professeur a bien utilisé le nom *Ibn Sina*, et non pas la version européanisée, ou aseptisée, d'Avicenne. Et il l'a fait de façon délibérée. En effet, le premier quart d'heure de sa leçon inaugurale, il l'a consacré à chanter les louanges des premiers siècles de l'islam. Ce fut un temps, affirma-t-il, d'ouverture scientifique, de curiosité, de tolérance et de liberté intellectuelle, à une époque où l'Occident était plongé dans les ténèbres. Ce professeur est de culture chrétienne et il prononce ce discours dans une université qui se veut protestante : chapeau ! Il ne se contenta pas de cela, il projeta sur le grand écran plusieurs citations de l'époque, qui toutes mettaient en valeur la civilisation islamique des trois siècles qui ont suivi l'Hégire. En particulier, il projeta le *hadith* bien connu du Prophète, selon lequel « l'encre du savant est plus précieuse que le sang du martyr ».

Dans l'amphithéâtre de la Vrije Universiteit, je fus pris d'un sentiment

mélancolique. Il fut un temps où les musulmans savaient penser et suscitaient l'admiration de tous… Et, aujourd'hui, aux Pays-Bas où je vis, le mot qu'on associe le plus souvent avec musulman est « arriéré ».

À treize ans, Marcel Proust répondit aux questions posées dans l'album de son amie Antoinette Félix-Faure. À la question « Quel est votre personnage historique favori ? », l'adolescent écrivit : « Un milieu entre Socrate, Périclès, *Mahomet*, Musset, Pline le Jeune. » Mahomet, héros de l'enfant rêveur d'un père catholique et d'une mère juive… Il est vrai qu'à l'époque ni l'islamisme ni les Talibans n'existaient.

Nous avons déjà cité les phrases pleines d'admiration que Voltaire écrivit sur l'islam dans son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (1756) : « Toutes ces lois, qui à la polygamie près sont toutes si austères, et sa doctrine qui est si simple, attirèrent bientôt à sa religion le respect et la confiance. Le dogme surtout de l'unité d'un Dieu, présenté sans mystère, et proportionné à l'intelligence humaine, rangea sous sa loi une foule de nations. » D'autres penseurs des Lumières partageaient l'avis de Voltaire. L'orientaliste hollandais Adrian Reland (1676-1718) publie en 1705 *De religione mohammedica*, afin de réfuter certains préjugés antimusulmans. « Si jamais religion fut pervertie par ses adversaires, c'est bien celle-ci », écrivit-il.

Les islamistes veulent nous faire croire que l'Occident déteste par nature l'islam. On voit bien ce qu'il en est. Et on pourrait continuer d'accumuler les citations. Par exemple, cette phrase de Lamartine, écrite en 1833 : « Il faut rendre justice au culte de Mahomet qui n'a imposé que deux grands devoirs à l'homme : la prière et la charité. […] Les deux plus hautes vérités de toute religion. » Plus loin, Lamartine loue l'islam « moral, patient, résigné, charitable et tolérant de sa nature ». Moral ! Charitable ! Tolérant ! Qui pourrait aujourd'hui écrire cela en voyant l'image que donnent les islamistes vociférants de leur religion ?

Toutes ces citations nous incitent à nous poser la question : Quel est cet islam qui suscitait tant d'éloges ? Qu'est ce que l'*essentiel* de l'islam ?

Une religion simple et individuelle

Quand on relit la Thora, la Bible et le Coran en ce début de troisième millénaire, on acquiert la conviction que ces très longs textes ne font que tourner autour du pot. De quoi s'agit-il, en somme ? En élaguant sans remords (que de redites !), on pourrait consigner sur un feuillet, un seul, leur substance véritable.

La voici (en nous restreignant à l'islam en vertu de son aspect récapitulatif).

Être musulman, c'est être croyant au sens du Coran. C'est pour cela qu'Abraham est considéré comme le premier des musulmans (*cf.* par exemple XXII, 78). Mais qu'est-ce qu'un croyant au sens du Coran ? L'esprit des 114 sourates peut se résumer à ceci : il faut :

1) croire en un Dieu unique, sans égal, dont on ne peut rien imaginer (ni le visage, ni la naissance, ni la mort…), qu'on ne peut pas représenter, qui est pure transcendance. Qui n'est *rien*, strictement parlant. (C'est le *ghayb* des premiers mots du Coran [II, 3], que Louis Massignon proposait de traduire par *mystère incommunicable*) ;

2) se conduire en toutes choses avec pondération et humilité, faire le bien, rechercher la paix et la concorde.

Voilà tout. Littéralement. Le reste n'est qu'accessoire. Ceux qui mesurent au millimètre la longueur du voile, ceux qui réclament quatre témoins avant de lapider, ceux qui s'imaginent pouvoir parler à Dieu, ceux qui tremblent d'horreur à l'idée de mêler la viande et le lait, ceux qui autrefois me privaient de viande le vendredi à l'internat du lycée de Casablanca (lycée pourtant laïque, mais on y faisait maigre ce jour-là) sont obsédés par le futile et l'accessoire. La foi n'a pas besoin de ces singeries. Contempler en silence les étoiles par temps clair vaut toutes les oraisons. Lire un poème est une prière. Se fondre en imagination dans l'envol d'un essaim d'oiseaux (autres créatures de Dieu) dispense de la prière collective. Le vrai croyant, c'est celui dont on ne remarque pas qu'il est croyant.

Si chaque croyant (qu'il se nomme abusivement juif, chrétien ou musulman) pouvait rester dans sa chambre ou dans sa grotte, seul, et s'en tenir au *programme minimum* ci-dessus établi, il serait mille fois plus proche d'un Dieu ineffable que les Tartufe, les rabbi Ovadia et les mollah Omar qui nous empoisonnent l'existence. Et que de guerres, de massacres et de dévastations évitées…

Ce qui précède – une foi simple, la foi du charbonnier – est d'ailleurs parfaitement en accord avec plusieurs versets du Coran, par exemple II, 185 : « Dieu veut vous rendre les choses aisées. Il ne cherche pas pour vous la difficulté. » Ou encore, XXII, 78 : « Il ne vous impose en religion aucune gêne ou embarras […]. »

Encore une fois, nous rappellerons ici la distinction entre le *spirituel* et le *religieux* qui court dans tout cet ouvrage. Le spirituel, c'est ce qui lie l'homme à Dieu, au mystère, à la transcendance. Le spirituel, c'est aussi le lieu où se posent, *pour chacun*, les questions du bon, du beau, du vrai. Le religieux, c'est

ce qui le lie aux autres hommes. Le religieux renforce la cohésion du groupe, ce qui aujourd'hui constitue plus une menace sur la paix civile qu'autre chose. À la fin des fins – c'est le cas de le dire –, qu'est-ce qui compte le plus ? Nous avons vu la réponse au chapitre 7.

Une religion du juste milieu

« Ô Gens du Livre ! Ne sortez pas de la juste mesure dans votre religion. » (IV, 171.) Un *hadith* du Prophète met en garde contre l'extrémisme : « Je vous mets en garde contre l'extrémisme religieux, car il a causé la ruine des nations qui vous ont précédés. » On trouve cent autres exemples qui vont dans le même sens. Après cela, comment peut-on être extrémiste ? La question est peut-être naïve, mais elle mérite d'être posée, encore et encore, aux jeunes gens qui constituent le lectorat souhaité de ce livre.

Une religion très proche du judaïsme et du christianisme

Si vous croyez que j'ai inventé le « programme minimum » esquissé plus haut, lisez ! Le verset II, 62 dit ceci : « Les croyants, les juifs, les chrétiens, les sabéens, quiconque croit en Dieu et au jour dernier et qui fait le bien, tous ils auront leur récompense auprès de Dieu. Il n'y a rien à craindre pour eux et ils n'éprouveront nul regret. »

Le Dieu du Coran est parfois d'une mansuétude étonnante, contrairement à ce que veulent nous faire accroire les islamistes…

Ce verset est confirmé par les versets 113, 114 et 115 de la sourate III : « Parmi les gens du Livre, il y en a qui récitent toute la nuit les signes de Dieu en se prosternant. Ils croient en Dieu et au jour dernier, proscrivent ce qui est blâmable et font assaut de bonnes actions. Ceux-là sont vertueux et on ne leur contestera pas le bien qu'ils ont fait. »

On en déduit que le Paradis du Dieu des musulmans est accessible aux juifs et aux chrétiens – ainsi qu'à ces mystérieux sabéens. Il ne leur est même pas demandé de se convertir à l'islam. Quel bel œcuménisme ! Quel dommage qu'on n'en soit pas resté là. Juifs et chrétiens verraient sans doute d'un autre œil les musulmans si ces derniers, au lieu de leur promettre l'Enfer, leur annonçaient la bonne nouvelle. On ira tous au Paradis !

Plus sérieusement, ce qui précède indique peut-être qu'un œcuménisme *européen* est possible. C'est une piste à explorer. Cet œcuménisme implicite fit

dire à Goethe lui-même : « Si l'Islam veut dire : soumis à Dieu, alors nous vivons et mourons tous en Islam. »

Que cette religion soit proche des autres religions révélées, en voici quelques indications. Il y a ce *hadith*, par exemple (Boukhari II, 6) : « Aucun de vous n'a la Foi s'il ne souhaite pour son frère ce qu'il souhaite pour lui-même. » On peut rapprocher cette phrase de celle par laquelle le fameux rabbin Hillel résuma l'essence du judaïsme : « Ne fais pas à autrui ce que tu n'aimes pas qu'on te fasse : ça, c'est toute la Thora. Le reste en est le commentaire. » Dans le Coran, on trouve également (XLI, 34) : « Réponds à la mauvaise action par une bonne action. » N'est-ce pas un écho du « tendre l'autre joue » du Christ ? On a vu au chapitre 4 que Rabi'a propageait l'idée d'un Dieu d'amour, ce qui est une idée très chrétienne. Et quand Hussein al-Mansour affirme qu'il y a du divin dans chaque homme, n'est-ce pas aussi une notion très œcuménique ?

Une religion de tolérance

Notons que la première occurrence du mot *toleranz* en Europe, sous la plume de Luther, portait une connotation *négative*. En français, tout le monde connaît la phrase méprisante de Claudel : « La tolérance, il y a des maisons pour ça. » Mais ce mépris vient de loin : la première édition, en 1694, du Dictionnaire de l'Académie française donne à « tolérance » un sens exclusivement péjoratif : « condescendance, indulgence pour ce qu'on ne peut empêcher ». Sous-entendu : si l'on pouvait l'empêcher, on le ferait, serait-ce par la force…

En arabe, en revanche, la tolérance se dit *tasaamuh*. Ce substantif correspond à un verbe appartenant à ce que les grammairiens nomment la sixième forme verbale, qui est la forme de la *réciprocité* : la tolérance ne peut être condescendance, car elle met en jeu des partenaires égaux ; l'étranger est mon *égal*.

On en déduit que les musulmans devraient être en pointe dans ce domaine. La tolérance dans leur religion a un sens fondamentalement positif : ils n'ont pas à « souffrir » l'autre, ils doivent l'accueillir sans conditions. Encore faudrait-il que l'autre, surtout en Europe, fasse preuve de la même ouverture.

On pourrait nous objecter que c'est en Afghanistan, sous les talibans, que l'intolérance fut érigée en système. Mais on a vu dans les chapitres précédents que c'est surtout leur ignorance qu'ils ont mise en pratique…

En ce qui concerne la tolérance *religieuse*, la phrase la plus fameuse du Coran (et que nous avons souvent citée dans ce livre) est : « *La-ikraha fi-d-din*

(“Pas de contrainte en religion !”) » (II, 256.) C’est un bon début, sommes-nous tenté de dire.

Notons toutefois que le fait qu’on ne cite que cette phrase, et non tout le verset 256, est source de confusion. Peut-être « *La-ikraha fi-d-din* » n’a-t-il jamais signifié « tolérance ». Le verset complet dit ceci : « Pas de contrainte en religion ! La juste voie s’est distinguée clairement de l’errance. Celui qui renie les fausses divinités s’accroche à l’anse solide qui ne cédera point. » On pourrait donc l’interpréter comme le droit des non-musulmans à embrasser l’islam (« la juste voie ») sans qu’on les en empêche. C’est cette interprétation qui a souvent prévalu : dans la pratique, l’apostasie de l’islam est souvent considérée comme un crime punissable de mort. Au moment où j’écris ces lignes, un Afghan du nom d’Abdul Rahman est incarcéré à Kaboul pour s’être converti au christianisme alors qu’il travaillait pour une ONG chrétienne au Pakistan. Abdul Rahman, dont il semble que c’est sa famille qui l’a livré aux autorités, encourt la peine de mort. Les Afghans interrogés dans la rue par une chaîne de télévision semblent pour la plupart favorables à la mise à mort de l’apostat.

A contrario, la conversion d’un copte à l’islam faisait il y a quelques années l’objet de beaucoup de publicité en Égypte. On faisait la fête, sur le thème : « Il ou elle est entré(e) dans la vraie religion. »

Si on accepte cette interprétation de II, 256, le fait qu’il y ait eu dans l’histoire du monde musulman des périodes de tolérance relèverait du bon vouloir des responsables de l’époque, et de leur interprétation du verset.

C’est exactement le point sur lequel nous ne cessons pas, dans cet essai, de revenir : tout dépend du *choix* que fait le lecteur, le musulman, de son interprétation du texte.

Or le bon sens est la chose du monde la mieux partagée, comme disait (ironiquement) René Descartes. Prenons-le au mot. Une raison en vaut une autre. Pour le jeune que nous voulons ici convaincre, voilà donc un moment où il faut choisir, choisir seul, en individu. Rien n’empêche de lire ce verset comme établissant non seulement la tolérance religieuse, mais même l’acceptation de l’indifférence en matière de religion, voire l’athéisme. Tout au plus y est-il dit que croire en Dieu (= se faire musulman) est préférable à tous les autres cas de figure.

Le choix inverse, celui de l’intolérance, est hélas aussi possible. Ainsi Ibn Taymiyya (1263-1328), qui deviendra le maître à penser du wahhabisme et qui est aujourd’hui l’une des principales références des islamistes, ira encore plus loin : il remettra en cause le statut de *dhimma*, la seule forme *légale* de tolérance.

La *dhimma* permet aux « gens du Livre », juifs et chrétiens, de vivre leur religion au milieu des musulmans. Or, les musulmans d'Europe ont le droit de vivre leur religion au milieu des non-musulmans. Ne serait-ce que pour cela, ne faut-il pas oublier Ibn Taymiyya ?

Une religion où la raison est reine

Le formidable essor de l'islam qui a fait jadis de l'arabe la langue du savoir et a fait de Bagdad et de Cordoue les capitales culturelles du monde était imputable, avant tout, à la tolérance, à la libre discussion et à l'ouverture sur l'Autre dont témoigne la traduction des œuvres scientifiques et philosophiques des Grecs. Le génie musulman a pu, alors, donner des noms tels Ibn Sina, Razi, Al Khawarizmi, Ibn Al Haytham, etc.

Plus précisément, la philosophie et la science arabo-musulmanes ont été à la pointe de la civilisation universelle lorsqu'elles étaient libres de tout dogmatisme théologique ou lorsqu'elles ont soigneusement séparé le domaine de la foi et celui du savoir scientifique. Osons un anachronisme : un Ibn Roshd moderne serait musulman – et même *qadi* – mais il accepterait Darwin et tout ce qui en découle. Il adopterait avec enthousiasme le néodarwinisme et s'efforcerait d'aller au-delà. Physicien, il admettrait l'idée du *big bang* et travaillerait sur le modèle standard de Weinberg et d'Abdus-Salam – un musulman ! Un génie universel comme Ibn Sina ferait encore mieux : il s'installerait au centre de ces recherches et en ferait une synthèse éblouissante, comme Georgescu-Rogen installant l'entro-pie au cœur de sa réflexion sur les problèmes d'économie et d'environnement. On peut rêver…

Non seulement on peut rêver, mais on *doit* rêver.
C'est ce que j'ai fait en écrivant ce livre.